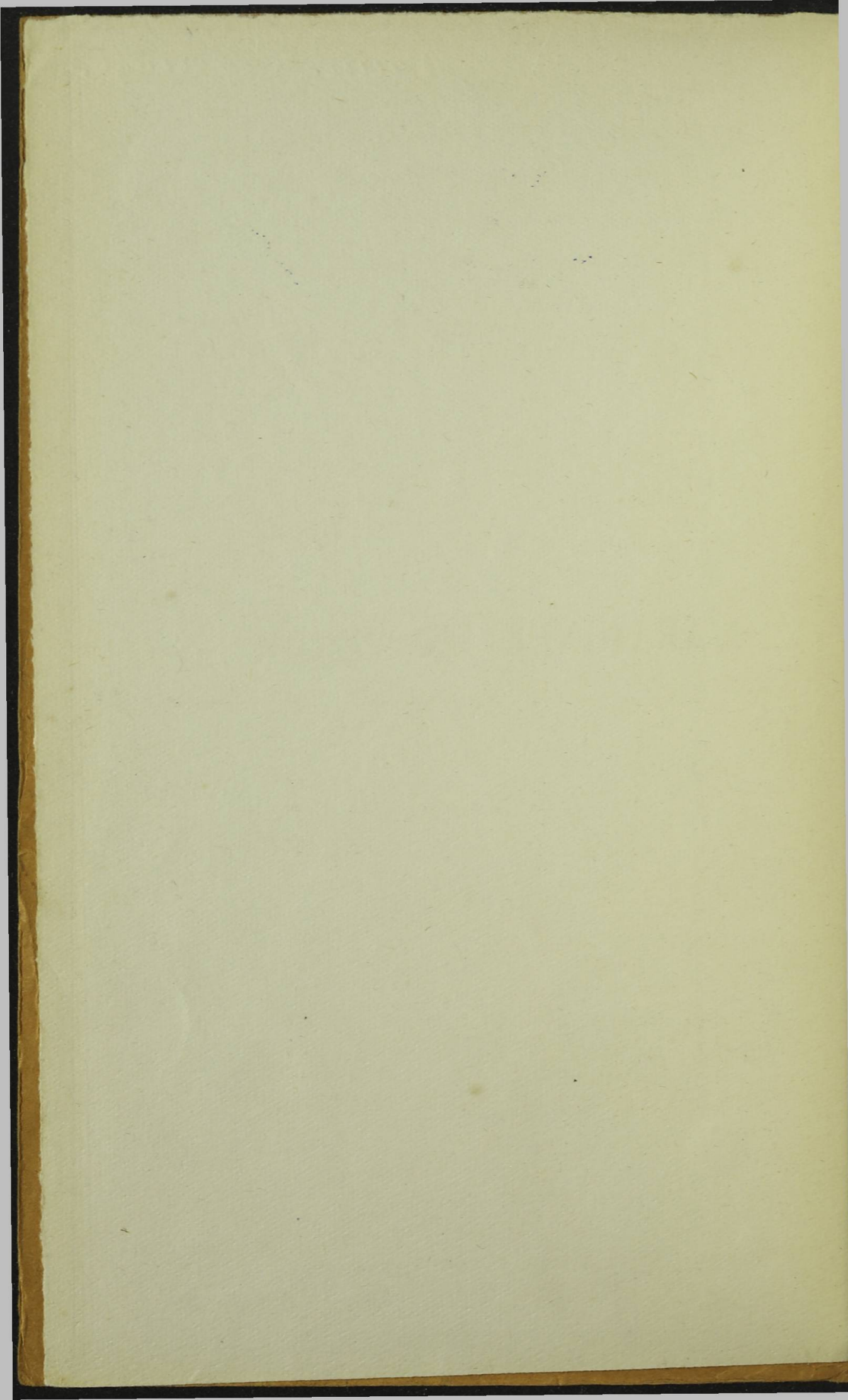


MAURICE MAETERLINCK

L'ARAIGNÉE
DE VERRE

PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11



395
Propriété de l'ÉTAT
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
ET DE LA CULTURE FRANÇAISE
Service des Lettres
Enregistré sous le N°

L'ARAIGNÉE DE VERRE

MLA
20634



ÉDITION ORIGINALE

SUR

VÉLIN BIBLIOPHILE

MAURICE MAETERLINCK

L'ARAIGNÉE
DE VERRE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

FASQUELLE ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

Tous droits réservés.
Copyright 1932, by FASQUELLE ÉDITEURS.

L'ARAIGNÉE DE VERRE

I

Dans les fastes du génie floral, au-dessus des merveilleux appareils réalisés par les Sauges et les Orchidées afin d'obtenir des insectes la fécondation croisée indispensable au maintien de l'espèce, rayonne le drame nuptial de la Vallisnère. A vrai dire cette modeste plante aquatique dont l'existence se passe au fond de l'eau, dans une sorte de demi-sommeil, ne manifeste point une intelligence aussi complexe, aussi techniquement parfaite que celle des fleurs à pièges ; mais elle mérite une place privilégiée à cause de l'héroïque et tragique beauté de ses noces.

On se rappelle peut-être qu'à l'heure de l'amour, la fleur femelle, du fond de la vase où elle se forme, déroule lentement la

longue spirale de son pédoncule afin d'émerger et de s'épanouir à la surface de la rivière. D'une souche voisine, les mâles qui la devinent à travers l'onde ensoleillée, s'élèvent à leur tour, pleines d'espoir, vers celle qui se balance, les attend, les appelle dans un monde magique, au-dessus des ténèbres natales. Mais arrivées à mi-chemin, leurs tiges trop courtes les arrêtent brusquement avant qu'ils puissent atteindre la nonchalante fiancée. Par un pressentiment inné de leur destin, ils ont enfermé dans leur cœur une bulle d'air ; alors d'un effort magnifique pour s'élever jusqu'au bonheur, ils rompent délibérément le lien nourricier qui les rattache à l'existence, s'arrachent à leur pédoncule et d'un incomparable élan viennent crever la face de l'eau. Blessés à mort mais radieux et libres, ils flottent un moment aux côtés de l'aimée et lancent leur pollen. La fécondation s'accomplit, après quoi les sacrifiés s'en vont périr à la dérive, tandis que l'épouse, déjà mère, clôt sa corolle où vit leur dernier

souffle, enroule sa spirale et redescend aux profondeurs pour y mûrir le fruit de l'union meurtrière.

II

Chez les insectes, dans une région analogue à celle de la Vallisnère, on peut accorder une place également privilégiée et tout à fait à part à une araignée assez peu connue, dont l'imagination créatrice sort également de la zone où se meuvent les idées des plantes et des animaux pour se rapprocher des conceptions de l'homme. Il s'agit d'un arachnide, l'Argyronète aquatique, qu'on n'a jusqu'ici signalé que dans les eaux plus ou moins septentrionales de l'Europe.

Rappelons en passant que parmi les insectes, à côté de prodiges d'un autre ordre que nous révèlent les hyménoptères et orthoptères sociaux, nous constatons qu'un grand

nombre de nos inventions, dont les plus élémentaires et les plus anciennes remontent à trois ou quatre siècles et les plus surprenantes à quelques dizaines d'années, étaient déjà réalisées, aux temps préhistoriques, par les seuls rivaux que nous ayons à redouter sur cette terre où ils furent nos prédécesseurs en attendant qu'ils nous éliminent et prennent notre place.

D'ailleurs d'autres animaux que nous qualifions d'inférieurs ont sur nous une avance incontestable. Que dirons-nous, par exemple, de l'équipement électrique et inexplicable de la Torpille et des projecteurs éblouissants que possèdent certains poissons des grandes profondeurs ? Mais ce sont surtout les insectes qui l'emportent sur nous de façon inquiétante. Que sont nos muscles, nos sens, notre force nerveuse, nos connaissances biologiques, notre vitalité à côté des leurs ? Et dans un domaine spécifiquement humain, celui de nos ingénieurs où ils rivalisent avec les poissons que je viens de citer, que valent

nos meilleurs éclairages qui ne représentent qu'une infime partie de la puissance dépensée, au regard de la lumière froide du Ver luisant, de la Luciole et surtout des magnifiques Fulgures Porte-Lanterne et Porte-Chandelle tropicaux qui transforment intégralement, sans en perdre un rayon, une autre puissance dont jusqu'ici nous ignorons complètement la nature, et grâce à laquelle, si nous savions l'utiliser proportionnellement à notre taille, nous illuminerions nos nuits comme des torches ou des phares d'une inconcevable splendeur ? Mais ne nous attardons pas à ces questions qui exigeraient une longue étude, et revenons aux araignées.

III

Au royaume des insectes, la famille des Arachnides est l'une des mieux douées et des plus romanesquement baptisées. La

nomenclature de Walckenaer évoque le programme d'une féerie shakespearienne. Voyez, entre autres, s'avancer sur la scène le noble cortège des Epeires : l'Epeire Diadème, l'Alisine, la Lugubre, la Lacrymeuse, la Circonspecte, l'Agaline, l'Eustale, la Myabore, l'Armide, l'Adiante, le Diadèle, la Jaspidée, la Dissimulée, l'Apoclise, la Foliée, la Vulpine, la Capellée, la Callophyle, l'Emphane, la Brunette, la Gutulée, la Lucine, la Janeire, la Dorygyenne, l'Azara, la Luzon, l'Acidulée, la Circé, l'Hécate, la Flabellée, la Réduvienne, la Ténébricole, etc. On dirait qu'elles sont prêtes à jouer leur rôle, déjà caractérisées et costumées par leur nom.

J. H. Fabre accorde tout un volume, le neuvième de ses *Souvenirs Entomologiques*, à quelques-unes d'entre elles. Rappelez-vous le terrier et la sacoche à couver de la Lycose de Narbonne et les étonnantes toiles des Epeires, notamment de l'Epeire Fasciée et de l'Epeire Soyeuse aux réseaux tubulaires, — car chacun de ces fils presque invisibles est creux,

— formant des pièges à gluaux, munis d'un cordon télégraphique qui transmet à l'insecte tapi dans son repaire, toutes les trépidations de la toile géométrique à spirales logarithmiques.

Mais Fabre est loin d'avoir épuisé le sujet. Il n'a pas connu, par exemple, l'Epeire de Maurice (*Epeira Mauritia*), décrite par le docteur A. Vinson. Au milieu de sa toile, elle tend un énorme cordon blanc, plié en zigzag. Sur les mouches et les petits insectes qui se prennent à ses pièges, elle se contente de lancer de légers fils. Mais s'il s'agit d'une sauterelle ou d'un autre insecte de grande taille, elle déplie le gros câble qu'elle tenait en réserve et, en quelque tours, garrotte le monstre qu'elle jugule à loisir.

Fabre a également passé sous silence, ne les ayant probablement pas rencontrées, deux des plus curieuses héroïnes aranéennes : la Mygale pionnière (*Mygale fodiens*), grande araignée à gros ventre, spéciale à la Corse, mais dont j'ai trouvé de beaux exemplaires

aux environs de Sospel ; et l'humble anaréide à laquelle je consacre ces lignes, l'Argyronète aquatique, qui, du nord au sud, ne semble pas avoir dépassé la Loire.

IV

La biographie de la Mygale, parente à peu près inoffensive des énormes et redoutables Mygales tropicales, remarquable mais peu compliquée, se résume en quelques lignes. Armée d'antennes qui sont en même temps des pinces et des râpeaux, et munie de tarse garnis de crochets, elle creuse dans la terre argileuse un trou, relativement à sa taille, assez profond, qu'elle revêt de soie et le long duquel elle peut aisément monter et descendre. Elle couvre cette cheminée qui sera sa maison, d'un disque de terre glaise entremêlé de fils, qui s'emboîte exactement dans l'orifice du trou et qui, à l'extérieur, pour ne

pas attirer l'attention, demeure aussi rugueux que la terre du sentier, tandis que la face interne est soigneusement polie et tapissée de soie. Souvent, trop naïvement rusée, un excès de zèle et de précautions la trahit, et croyant mieux dissimuler la porte de son manoir, elle le jonche de mousse, alors qu'il n'y en a pas sur le sol environnant. Cette porte ou ce couvercle trop ingénieux, quand l'insecte le soulève pour aller à la chasse, tourne sur une charnière faite d'un tissu solide et soyeux ; et face à la charnière, se trouve un demi-cercle de petits trous dans lesquels l'araignée enfonce ses griffes pour verrouiller l'entrée en cas d'alerte.

Parmi les araignées à terrier, la Mygale pionnière a d'intéressantes émules, par exemple *l'Atypus affinis* et son tube dont l'extrémité aérienne forme piège. La famille des piégeuses terrioles est du reste assez nombreuse et demanderait une étude spéciale.

Pour rendre justice aux araignées, il faudrait rappeler également de très remarquables

manifestations d'amour maternel qui dénotent une intelligence et une civilisation fort curieuses et des vertus, une abnégation qu'en notre monde nous qualifierions d'héroïques. Où trouverons-nous dans nos familles, un sacrifice analogue à celui des *Scytodes* et des *Pholcus*, petites araignées de nos demeures, qui durant toute l'incubation portent religieusement leurs cocons entre leurs chélicères, ce qui les empêche de manger et les condamne à un jeûne absolu ? Où verrons-nous une « Nursery » mieux conçue et mieux organisée que celle de la *Pisaura mirabilis*, commune dans nos herbes, qui, autour du cocon central où se fait l'éclosion, en tisse un second de grande dimension, formant en quelque sorte le préau de l'école ou le jardin d'enfants, dans lequel les petits prendront leurs premiers ébats et qui sera successivement élargi jusqu'à ce que la mère meure d'épuisement ?

V

Venons à notre sujet qui est la vie dramatique, ingénieuse et pour ainsi dire humaine de l'Argyronète. L'Argyronète aquatique (*Argyroneta aquatica*), de la famille des *Agélénidés*, est une araignée presque unique en son genre. Je dis presque, parce qu'elle est le couronnement d'une longue évolution dont on retrouve assez facilement toutes les traces. Ainsi, dans la famille des *Psisamidae*, on rencontre le *Dolomedes fimbriatus*, une des plus grosses araignées de notre faune, qui non seulement peut marcher sur l'eau, mais encore momentanément s'immerger à plus de vingt centimètres de profondeur en recouvrant son corps d'une couche d'air. D'autres araignées, les *Desis* qui habitent les mers tropicales, et les *Désidiopsis* qui sont méditerranéennes, se laissent volontairement submerger par le flot

afin d'y chercher leur nourriture. *Les Desidiopsis*, notamment, comme l'a constaté M. Lucien Berland, dans l'excellente monographie qu'il leur a consacrée, choisissent un trou dans une pierre poreuse et, quand l'eau remonte, tissent devant l'entrée un rideau de soie imperméable. L'une d'elles, le *Desidiopsis Racovitzai*, décrit par M. L. Fage, se rapproche étrangement de l'Argyronète. Comme celle-ci elle peut rester longtemps sous l'eau sans autre abri que la couche d'air qui enveloppe son abdomen. Elle construit également une sorte de cloche sous-marine où elle pond ses œufs ; mais ne sait pas nager comme notre Argyronète d'eau douce.

Remarquons que toutes ces araignées, de même que l'Argyronète ont une respiration exclusivement trachéenne et sont dépourvues de branchies qui leur permettraient d'utiliser l'air dissous dans l'eau. Elles représentent la transition entre les araignées purement aériennes et l'Argyronète aquatique qui a réussi à conquérir un élément interdit à

toute son espèce ; et montrent, une fois de plus, que la nature (on se demande pourquoi, puisqu'elle pouvait faire ce qu'elle voulait), ne procède que par tâtonnements ou par étapes généralement circonspectes.

VI

Voici, à titre de curiosité et d'exemple de littérature entomologique, la description systématique que donne de l'Argyronète Eugène Simon dans *Les Arachnides de France* : « Cé-
« phalothorax brun-rouge, lisse, garni de
« poils noirs fins, formant en avant trois
« lignes longitudinales. Partie céphalique très
« longue, ses côtés presque parallèles. Yeux
« supérieurs assez gros, égaux, formant une
« ligne très légèrement courbée en avant,
« l'intervalle des médians à peine plus étroit
« que celui des latéraux, ceux-ci légèrement
« soulevés. Ligne oculaire antérieure droite,

« les médiums un peu plus petits que les
« supérieurs et beaucoup plus serrés, presque
« connivents, plus petits aussi que les laté-
« raux de la même ligne ; tous ces yeux cerclés
« de noir. Bandeau presque aussi large que
« l'aire oculaire, légèrement convexe, son bord
« ondulé. Chélicères brun-noir, longues, très
« fortes, couvertes à la base, un peu diver-
« gentes à l'extrémité ; crochets très longs,
« un peu renflés à la base ; bord inférieur de
« la rainure présentant deux pointes très
« écartées, dont la première très forte ; bord
« supérieur pourvu de trois pointes plus petites
« et égales. Abdomen allongé, retréci en
« arrière, brun, garni de poils soyeux, de même
« couleur ; mâchoires d'un brun rougeâtre. »

VII

Je n'ose affirmer qu'après cette description
l'Argyronète devienne une vieille connais-

sance ni que nous puissions la distinguer de ses congénères, mais pour ingrates et arides qu'elles paraissent, ces descriptions systématiques sont indispensables. Néanmoins, il ne faudrait pas y voir, comme quelques-uns, le tout de l'entomologie. Le représentant le plus éminent de l'entomologie systématique est évidemment Martial-Étienne Mulsant, né en 1797 et mort à Lyon en 1880. Il a laissé inachevée, *une Histoire des Coléoptères* qui comptait déjà, lorsqu'il mourut, trente-cinq volumes ; *une Histoire naturelle des Oiseaux-Mouches* en deux volumes, plus de mille pages sur les Coccinelles et cinq volumes in-8° consacrés à *l'Histoire naturelle des punaises de France*. Les Allemands qui ont pour lui une grande admiration l'ont appelé *Pater Entomologicus*. Dans cette œuvre immense, qui absorba une longue et infatigable existence, il n'est jamais fait allusion aux mœurs, aux habitudes, aux particularités, à la psychologie, en un mot à la vie des insectes. Ils sont considérés comme des cristaux, des

objets morts, des fiches ou des numéros.

Sans les systématiques nous n'aurions pas de langue commune, nous ne saurions de qui ni de quoi nous parlons. Mais leur tâche est presque accomplie au lieu que celle des observateurs est à peine commencée. Réaumur, Huber, Fabre, Forel, Wassmann, Wheeler, Lubbock, Bugnion, Bouvier, Eugène Simon, etc., n'ont somme toute étudié que deux ou trois cents insectes. Il en est des milliers d'autres dont nous ignorons à peu près tout. Est-ce parce qu'il n'y a presque rien à en dire en dehors de leur naissance, de leurs métamorphoses, de leurs accouplements, de leur alimentation et de leur mort ? Ils sont moins voyants, moins surprenants, mais aussi près des sources de la vie. Il est vrai que le travail ne sera pas facile, car les minéraux même sont moins loin de nous que les insectes.

VIII

C'était en 1870, je me le rappelle nettement parce qu'autour de moi on parlait beaucoup de la guerre en s'attristant aux premiers revers de la France. J'avais donc sept ou huit ans lorsque mon grand-père qui s'occupait obscurément d'histoire naturelle, me montra des Argyronètes qu'il avait trouvées dans une pièce d'eau de son jardin, grâce aux indications de l'éminent entomologiste gantois, Félix Plateau, fils de l'illustre physicien Joseph-Antoine Plateau, bien connu de tous ceux qui s'intéressent à l'optique et à l'étude des forces moléculaires.

Ce jardin de mon grand-père me donna mes premières leçons de botanique et d'entomologie. Il s'y alignait quelques ruches de paille, peintes, comme je l'ai dit dans *La Vie des Abeilles*, de rose vif, de jaune clair et surtout de bleu tendre, car le vieillard avait observé, bien avant Sir Jean Lubbock, que le bleu est

la couleur préférée de nos mouches à miel. A l'abri d'un rideau de tilleuls arrondis et de sureaux qui me semblaient toujours en fleurs, car l'enfance ne cueille et ne retient que les heures heureuses, elles étaient entourées de plantes mellifères : trèfles blancs, mélilots, résédas ; et le long des allées on découvrait des courtilières, des papillons, des chenilles, des fourmis, notamment des fourmis-lions, dont les pièges de sable me passionnaient.

Le jardin était bordé de larges fossés ombragés, où abondaient les Argyronètes. Ils permettaient de faire en barque, sous des arceaux de verdure, le tour de la propriété. Le poisson y pullulait, principalement sous les fenêtres de la cuisine où se préparaient de succulents repas dont le plat d'honneur était le « Waterzooi », une espèce de soupe ou plutôt de blanche bouillabaisse de poissons d'eau douce, assaisonnée à la racine de persil, qui, arrosée d'un Meursault ou d'un Pouilly-sur-Loire, est un mets digne d'une table épiscopale.

Ces poissons, nous les prenions à la ligne, au carrelet, et une fois l'an, jour de fête, entre tous mémorable, à l'aide d'un grand filet traînant qui ramenait dans sa poche féérique, un tumulte d'ablettes, de goujons, de gardons, de tanches vaseuses, de carpes grasses comme des mottes de beurre et de longs brochets qui se débattaient, crevaient les mailles, s'amoncelaient, grouillaient, éclaboussaient, gluaient, ruisselaient sous le soleil de juillet, comme les poissons des pêches miraculeuses de Raphaël Sanzio ou de Gaspard De Grayer, le plantureux peintre des cuisines flamandes, l'un des élèves préférés de Peter-Paul Rubens.

Il me semble voir encore sur la table du « Cabinet d'histoire naturelle » de mon aïeul le pot de verre, un simple pot à confitures, dans lequel s'ébattaient ce qu'il appelait, conformément à l'étymologie grecque, « ses araignées d'argent » qui m'intéressaient prodigieusement. Depuis soixante-deux ans je les avais complètement oubliées, lorsque, il

y a quelques mois, m'arriva de Belgique, un pot de confitures magiquement semblable à celui de mon enfance, dans lequel s'agitaient également une demi-douzaine de bulles de mercure, exactement pareilles à celles de la vision prémonitoire. Je crus rêver, perdre la notion du temps et toucher du doigt dans la plus humble des conjonctures, un des hallucinants mystères de la prédestination.

IX

L'Argyronète était alors assez abondante dans les eaux des environs de Gand, qui est une ville presque aussi aquatique que Venise. Elle fut découverte en 1744, près du Mans, par Joseph Albert de Large, de Lignac, prêtre de l'Oratoire. Il se baignait dans une rivière, et très surpris en voyant dans l'eau des bulles qui semblaient se diriger à leur gré, eut grand peur quand il s'aperçut que ces bulles étaient des araignées enveloppées d'air.

Il en captura quelques-unes, les mit dans une carafe, les étudia durant des mois et leur consacra une brochure qui ne fut publiée qu'en 1748, sous ce titre : *Mémoire pour servir à commencer l'histoire des araignées aquatiques*. Linné donna en 1749 la première description de l'*Aranea aqualica*, qui, nous dit-il avec une véritable surprise, *habitat in aqua, et quidem non supra sed In et Sub aqua*. Puis vinrent de Geer, Latreille, Geoffroy, Walckenaer, Eugène Simon qui continuèrent, contrôlèrent et complétèrent les observations de l'abbé de Lignac. Ensuite, la bibliographie de l'Argyronète s'anémie, comme si l'insecte s'était subitement raréfié. Parmi les écrits les plus récents, il convient de mentionner d'abord ceux de Félix Plateau, du docteur F. Brocher, d'Alice Schollmeyer, de Clara Hamburger, ce dernier purement mais savamment embryologique et anatomique, de Becker, de Bail, de G. A. Poujade, de Vladimir Wagner, de Mitrophanoff, outre un certain nombre de notes et de brèves obser-

vations publiées dans diverses revues entomologiques françaises et étrangères.

Depuis près de deux siècles, en France, on n'a signalé l'insecte qu'aux environs du Mans et de Nantes, dans l'Orvanne, dans les étangs de Gentilly, dans les marais d'Heurteauville, dans ceux de Villechétif, dans le parc de Versailles, au Bourg-d'Ault et à Remiremont. Voilà à peu près tout. Il est vrai que ce n'est que par hasard qu'on peut le découvrir dans les herbes aquatiques où il se dissimule.

Somme toute, l'Argyronète n'a guère été étudiée. Hormis cinq ou six observateurs qui l'ont eue sous les yeux, la plupart de ceux qui en ont parlé ne la connaissaient probablement que par ouï-dire.

X

C'est une araignée d'assez forte taille. Les mâles ont de dix à quinze millimètres de

longueur et les femelles de sept à dix. Elle est d'un noir brunâtre ou rougeâtre ou d'un gris-souris chatoyant, et couverte de poils ras. Elle possède huit yeux superposés sur deux rangs et vit dans les eaux dormantes ou de peu de courant où foisonnent les herbes aquatiques. Sa morsure, paraît-il, est assez douloureuse. En tout cas, l'insecte est peu agressif et s'est bien souvent promené sur mes doigts sans me faire le moindre mal. Mais entre elles, les Argyronètes se montrent féroces et, conformément à une loi presque universelle, les grandes attaquent, mutilent et dévorent les petites.

S'il faut en croire ses principaux biographes, la nature fréquemment marâtre et facétieuse et qui se permet des plaisanteries parfois cruelles ou d'un goût discutable, surtout dans le monde des insectes, n'aurait joué à aucun être vivant, pas même à l'homme, plus mauvais tour que celui dont elle s'est égayée aux dépens de la malheureuse Argyronète. On sait que les insectes ont une respiration

aérienne et que même ceux qui vivent sous l'eau sont obligés de remonter à la surface pour renouveler leur provision d'air. Leur système respiratoire, aligné le long de leur corps, est formé de trachées qui aboutissent à de petites ouvertures appelées stigmates. Ils ne respirent pas par la bouche comme les mammifères et leur tête ne porte jamais de stigmates. Mais les trachées de l'Argyronète n'appartiennent pas à la catégorie des branchies-trachées signalées par Dugès chez les hydrachnes, petits acariens aquatiques, capables d'extraire l'air dissous dans l'eau. Elle a donc besoin d'air pur, d'air en nature, mais est forcée de passer toute son existence au fond de l'eau afin d'y capturer les jeunes Squilles, les petites Corises et les Oselles qui constituent la seule nourriture qui lui convienne.

Ainsi prise entre deux morts, la mort par l'asphyxie ou par la faim, d'un coup de génie, on ne sait quand, à la suite de quels essais, de quelles épreuves, dans la nuit de la pré-

histoire, elle aurait inventé un appareil dont l'homme ne s'avisa qu'au temps d'Aristote, c'est-à-dire à l'apogée de son intelligence, à savoir la cloche à plongeur ou le caisson étanche qui permet à nos ingénieurs d'établir les fondations de nos piles de pont, de nos quais et autres édifices sous-marins ou fluviaux.

XI

L'alternative qui provoqua l'invention géniale est-elle rigoureusement exacte ? Je ne le crois pas. Il ne s'agit point, nous le verrons plus loin, d'une invention arrachée par une nécessité péremptoire et vitale, mais plutôt, et c'est d'autant plus remarquable, d'un perfectionnement de luxe, d'une amélioration confortable qui s'apparente curieusement aux pratiques du progrès humain. Le chef-d'œuvre de l'Argyronète, c'est la cloche

à plongeur, mais celle-ci n'est qu'une conséquence ou une annexe de son invention principale, c'est-à-dire du scaphandre de cristal à côté duquel nos plus merveilleux engins d'exploration sous-marine, avec leurs pompes, leurs tuyauteries, leurs câbles, leurs semelles de plomb, leurs énormes casques à hublots, ne sont que des monstres impotents et puérilement compliqués.

Est-ce une invention de l'insecte ou de la nature ? Nous reviendrons sur cette question.

La formation de ce scaphandre qui plus tard alimentera la cloche, a donné lieu à des observations et à des explications contradictoires et assez confuses. Pour de Lignac c'est une grosse bulle anale, pour d'autres une boule d'air que l'Argyronète capte à la surface et serre entre son abdomen recourbé et ses pattes de devant. Pour Félix Plateau qui modifie légèrement l'hypothèse précédente, il s'agit d'une masse d'air qu'elle retient entre ses cuisses postérieures garnies de poils et qui rejoindrait une formation gazeuse

de chaque côté de l'abdomen. Dans les trois cas, cette bulle ou masse d'air principale est accompagnée d'une infinité de globules presque imperceptibles qui s'attachent aux innombrables poils du ventre, de la poitrine et des pattes ; et le tout n'existe et n'a d'intérêt que par rapport à la cloche à laquelle il est destiné.

XII

L'observation du phénomène est fort difficile. Il ne se produit que dans l'eau et il faut l'étudier à la loupe à travers la vitre d'un bocal. Il est impossible de l'examiner au microscope, car dès que l'araignée est à sec, il s'évanouit. En tout cas, chez toutes les Argyronètes que j'ai eues sous les yeux, la formation de la bulle, ou plus exactement de l'ampoule-scapandre, m'a toujours paru moins compliquée mais beaucoup plus étonnante et plus

rapide qu'on ne l'a dit. En réalité la bulle anale, le jeu du ventre recourbé, des pattes et des cuisses qui retiendraient une masse d'air n'existent point et ne peuvent être qu'une erreur d'observateurs trop imaginatifs. J'ai en ce moment, dans un grand verre, sept *Argyronètes* qui, par avion, m'ont été envoyées de Bruxelles et viennent directement des marais de Bosschot, près de Malines où elles abondent. Elles sont encore pleines de force et de vie, ce qui est important, car à mesure que diminue sa vigueur, l'insecte semble économiser sa bulle, la resserrer et éviter de la perdre pour n'avoir pas à la remplacer. Les voilà donc qui s'agitent dans l'eau claire comme des billes d'acier, légèrement ovalisées, d'un roulement de bicyclettes ou plutôt comme des balles nickelées d'un revolver de petit calibre. Par devant, depuis le menton jusqu'à la pointe extrême du ventre, et de dos, depuis le commencement jusqu'au bout de l'abdomen, elles sont enveloppées d'une éclatante ampoule qui semble pleine de vif-argent et demeure

néanmoins transparente, car on voit à travers tout le corps de l'insecte. En apparence c'est donc une olive de cristal étamé, en réalité une bulle d'air translucide.

De cette ampoule, pareille à une armure de fer blanc ou à un thermos sorti de sa gaine métallique, émergent seules la tête, les pattes et, du côté du dos, une partie du thorax. Elle est flexible, élastique et, semble-t-il, incroyable. Quand l'animal souvent très vif et très remuant, heurte brutalement un caillou, une algue ou un brin d'herbe, même acéré, elle ploie sous le choc, mais n'éclate pas, ne perd pas un globule et reprend sa forme première. Elle accompagne l'insecte dans tous ses mouvements les plus désordonnés, dans ses poursuites, ses acrobaties, sans se détacher ou se laisser entamer. Une simple bulle d'air serait-elle à ce point solide et résistante ?

J'ai voulu éprouver cette résistance en provoquant entre *Argyronètes* des combats singuliers. Les petites bulles se désagrègeraient-elles dans l'attaque ou la défense ; et

son ampoule ébréchée ou détruite, l'un des duellistes s'avouerait-il vaincu dans un commencement d'asphyxie ? Il m'a été impossible de le constater. Chaque fois que l'un d'eux se précipitait sur son voisin, celui-ci prenait éperdument la fuite, au besoin sortait de l'eau et, dépouillé de son armure, s'accrochait aux parois du vase. L'adversaire n'insistait pas et abandonnait la poursuite.

XIII

J'ai dit, « dépouillée de son armure », car lorsque la petite bête, non seulement dans ses duels, mais en toutes autres circonstances, dans son va-et-vient incessant, atteint la surface de l'eau, en un clin d'œil, comme si l'on touchait un bouton électrique, l'ampoule lumineuse s'éteint, éclate, se volatilise sans laisser de traces ; et diminuée de moitié ou du tiers, l'araignée apparaît nue sous ses poils

gris-souris. Elle bascule, plonge et, en un autre clin d'œil, avant qu'on ait le temps de revenir de sa surprise, l'ampoule est reformée, rallumée et étincelle, comme si vidée subitement par une soupape, une pompe la regonflait d'un coup.

Quelle est la cause du phénomène ? Faut-il croire que l'insecte porte, par-dessus la peau, une tunique ou une pellicule invisible et indépendante, ou une sorte de vernis ou de verre liquide, comme le pense l'abbé de Lignac, qu'il vide ou remplit d'air à volonté ? Après l'avoir étudié de près, en emprisonnant l'Argyronète dans un tube de verre à moitié plein d'eau, je suis convaincu que l'explication qui l'attribue aux poils ou au duvet dont elle est couverte est la seule vraisemblable. Quand j'inclinais le tube, l'araignée étant à sec, l'ampoule s'évanouissait instantanément. Aussitôt que je le redressais, après un rapide et bizarre mouvement des deux pattes de derrière, coup de peigne ou coup de vernis, l'ampoule se reformait autour de l'araignée réimmergée.

J'ai répété bien des fois l'expérience, toujours avec le même résultat pour ainsi dire automatique. Il faut donc admettre que son poil ou son duvet est imprégné d'un vernis gras et adhésif qui a la propriété d'agripper, de retenir, de fixer ou de coaguler l'air d'une façon très particulière ; et que probablement, bien que nous ne puissions le discerner à l'œil nu ni même à la loupe, la grosse bulle ou l'ampoule est composée de milliers de petits globules qui confluent et semblent ne former qu'une plaque de cristal ou un ballon lisse comme les boules de verre des jardins de banlieue. C'est en mieux et en grand, un phénomène analogue à celui que produisent les bains carbo-gazeux de Royat, qui de la tête aux pieds, en un instant, vous couvrent de miraculeuses perles grâce auxquelles tant de septuagénaires, dont je suis, jouissent encore de la lumière.

Revêtue de son scaphandre, entourée de sa provision d'air, et toujours sur le dos, elle vague à ses occupations, se promène, monte, descend,

chasse, dévore sa proie, vit en un mot comme chez elle et revient assez rarement à la surface pour renouveler le contenu de son ampoule. Au repos, dépensant fort peu d'oxygène, elle reste des journées entières, peut-être des semaines au fond du vase ; mais il est naturellement assez difficile de s'en assurer.

Le plus curieux, c'est que malgré la masse d'air qui l'enveloppe et la rend beaucoup plus légère que l'eau, elle descend aussi aisément qu'elle remonte. On a prétendu qu'afin de faciliter sa descente elle tendait et suivait des fils invisibles. Je ne le crois pas. Les mouvements de ses pattes, qu'elle aille vers le haut ou le bas, sont bien ceux d'une nageuse et nullement d'une funambule.

D'aérienne ou terrestre qu'elle était, elle est donc devenue ou devient franchement aquatique. Si, par exemple, dans l'aquarium ou le bocal, on place une touffe d'herbes ou quelques cailloux qui émergent, elle en profite rarement pour venir respirer ou se reposer à la surface ; et manifestement aime mieux sé-

journer sous l'eau, dans son ampoule individuelle ou dans sa cloche.

Il est remarquable, soit dit en passant, que malgré cette vie aquatique, qui remonte peut-être à des centaines de siècles, les pattes de l'insecte ne se soient pas modifiées ou palmées afin de s'adapter à l'élément nouveau et demeurent au contraire pareilles à celles des arachnides aériens.

Quand elle s'immerge et que l'ampoule ne se reforme point, c'est qu'elle est très malade, ce qui montre bien qu'il faut qu'une sécrétion coagulante s'ajoute aux poils drus et ras pour retenir les bulles d'air ; sécrétion qui, en cas de maladie ou de misère physiologique, ne se produit plus.

Mais même dépouillée de son scaphandre, l'asphyxie n'est pas immédiate, et ne s'accomplit qu'au bout de deux ou trois jours.

XIV

A tout autre insecte l'ampoule corporelle

suffirait, mais l'Argyronète, plus intelligente, plus humaine, exige davantage et veut une demeure plus solide, plus vaste, plus sûre et plus confortable, qui soit tout ensemble son manoir, sa chambre à coucher, sa salle à manger, son affût, son appartement nuptial et le nid de ses petits. Dès qu'on la laisse un moment dans l'obscurité, elle commence la construction de sa cloche qui n'est au fond qu'un doublement, un agrandissement ou plutôt une succursale de luxe de l'ampoule individuelle, succursale détachée de son corps et généralement décuplée.

Sur les sept Argyronètes dernièrement reçues, dans le court trajet en auto, puis en avion, de Malines à Paris, malgré les bousculades et les promiscuités du voyage, trois avaient ébauché leur demeure, et une quatrième, la plus grosse, achevait, dans la forme classique, un superbe dé à coudre de soie blanche et de vernis transparent, qu'elle creva d'ailleurs d'un seul coup, je ne sais pour quelle cause, pendant que je l'examinais à la loupe,

et qu'elle réédifia peu après, en en réduisant les proportions, comme si la soie et le vernis commençaient à lui manquer.

Dès qu'elle pénètre dans sa cloche, l'ampoule corporelle éclate et disparaît comme lorsqu'elle remonte à la surface. L'araignée a l'air de quelqu'un qui rentre chez soi, rejette les vêtements qui le gênent et se met à l'aise. Il faut croire que dans cet état elle respire plus librement que lorsqu'elle est revêtue de sa robe de cristal. Elle demeure toute nue, se couche sur le dos et ne remue guère. Sa vie, comme celle de la plupart des insectes, dès qu'ils sont repus, se passe dans un semi-sommeil ou une sorte d'extase ou de méditation immobile ; car il est remarquable que, bien que leur existence soit très brève, le temps, pour eux, ne semble pas compter, comme s'ils avaient conscience que l'espèce est éternelle. On pourrait dire qu'ils ne sont pas seulement totémistes, mais leur totem même.

De mes sept Argyronètes une est morte de maladie, de misère ou d'inanition, car je

n'avais à lui offrir que des mouches dont elle ne voulait point ; une autre fut dévorée par ses compagnes, une autre s'évada, trois se fabriquèrent un petit œuf de cristal extrêmement clair dans lequel elles se retirèrent et noires et nues, dorment les pattes en l'air, la septième, peut-être faute de nourriture ou de matière première, se contente de vivoter ou plutôt de sommeiller, au fond du vase, dans son scaphandre.

L'hiver venu, pour ne pas prolonger une étude cruellement inutile, j'ai hospitalisé les survivantes dans un vivier marécageux que je possède à Médan. Elles y retrouveront des eaux analogues à celles de leur milieu natal, et, je l'espère, multiplieront au printemps prochain.

XV

Comment s'y prend l'étonnante et courageuse petite bête qui fonde l'abri familial ?

Il n'est pas facile d'en donner une idée générale, car son industrie très complexe ne se borne point à des actes instinctifs aveuglément et mécaniquement répétés, mais ingénieusement profite de toutes les circonstances favorables. Dans la nature, où elle trouve des herbes et des algues, c'est-à-dire besogne préparée, armature à moitié faite, elle ne se comporte pas de la même façon que lorsqu'on la met dans un bocal ou dans un aquarium qui ne contient que de l'eau. Néanmoins, dans l'un et l'autre cas, les préliminaires sont pareils. Revêtue de sa robe de diamant, entièrement enduite d'air, et prémunie contre l'asphyxie, elle descend dans l'eau la tête la première et se met au travail. Généralement, dans l'étang ou la mare, elle se contente d'une touffe de végétations, y recourbe des feuilles, les agglutine avec des fils de soie et amarre le tout à des algues ou à des cailloux.

Il est difficile de saisir les détails de l'opération, les fils transparents sont complètement invisibles et l'on ne s'aperçoit de leur existence

qu'à la courbure graduelle des feuillages et des brindilles. J'avoue que pour ma part, j'ignore de quelle façon elle commence son œuvre, car toutes les cloches que j'ai vues semblaient avoir poussé comme des champignons et je n'ai jamais assisté à la pose des premiers fils qui du reste se fait toujours dans l'obscurité. Mais des observateurs plus chanceux, plus patients ou plus habiles affirment qu'elle tisse d'abord une sorte de calotte sous laquelle elle se débarrasse de son ampoule. C'est fort vraisemblable ; mais comment s'en débarrasse-t-elle ? Voilà qui s'explique moins aisément. L'ampoule n'éclate que lorsqu'elle sort de l'eau, ou plutôt c'est la pellicule d'eau entourant l'air retenu par les poils et l'enduit, qui s'évapore comme une bulle de savon. Il est probable, qu'en commençant sa cloche, l'Argyronète est d'abord obligée d'arracher globule par globule, aux poils qui le retiennent, le gaz qui l'enveloppe. Il est également probable que dès qu'une masse d'air suffisante s'est accumulée sous la calotte ébauchée ou le

« domillon », ainsi que l'appelle gentiment l'abbé de Lignac, automatiquement, comme lorsqu'elle remonte à la surface, son ampoule crève et s'ajoute à l'air déjà emmagasiné. Mais de quelle façon opère-t-elle ensuite pour s'évader nue, refaire sa provision d'air et s'en dépouiller à nouveau ? Tant qu'elle reste dans l'atmosphère de la cloche ébauchée, elle n'a plus d'ampoule, mais dès qu'elle rentre dans l'eau l'ampoule se reforme aux dépens de l'air de la cloche. Comment résoud-elle ce problème de Danaïdes ?

Quoiqu'il en soit, elle recommence son va-et-vient jusqu'à ce que le globe qui s'enfle et dont elle enduit à mesure les parois de fils et de vernis, ait une capacité satisfaisante, c'est-à-dire huit ou dix fois le volume de son propre corps.

Je dis « fils et vernis », c'est que l'insecte a deux sécrétions nettement différentes : d'abord ses fils, comparables à ceux des araignées terrestres, mais moins visibles, qui forment l'armature de la cloche, et une autre, très

abondante, sorte de verre liquide qui sèche tout de suite et recouvre l'édifice. Cette substance vitreuse ressemble exactement aux feuilles de « cellophane » dont on enveloppe les savons, les fruits confits et les bonbons. Elle est plus souple mais moins résistante.

XVI

Le plus curieux, c'est qu'au début le tissu de la calotte ou du « domillon » de la cloche en construction, est assez lâche et nullement imperméable et que néanmoins l'air ne passe pas au travers. Il faut donc présumer que l'insecte connaît certaines lois bizarres de l'hydrostatique ou du comportement des gaz et qu'il sait exactement calculer les dimensions des ouvertures qui ne permettront pas à l'air de s'échapper. Une expérience imaginée par Plateau reproduit le phénomène que nous révèle l'Argyronète. Faites un nouet ou petit •

sac fermé de mousseline grossière, de la capacité d'un ou deux centimètres cubes. Plongez dans l'eau ce sac naturellement rempli d'air, en l'empêchant, par un fil fixé à un poids, de remonter à la surface. L'air y restera emprisonné comme dans un vase clos jusqu'à ce que pourrisse le tissu.

Pour rendre l'expérience plus frappante, Félix Plateau la renverse. Il tend sur l'orifice d'un vase plein d'eau un morceau de tulle à larges mailles, pose dessus une plaque de verre et retourne le tout en maintenant la plaque contre le bord. Il fait ensuite glisser horizontalement cette plaque de manière à laisser le tulle à découvert. On voit alors l'eau rester suspendue dans le vase tant que l'orifice de celui-ci demeure strictement horizontal.

Voilà bien des choses que l'humble araignée savait avant nous. Est-ce l'expérience qui les lui apprit ou une science innée, fruit d'essais ancestraux immémorialement accumulés ? Mais qui fit ou donna l'idée de faire ces premiers essais qui s'accumulèrent ? Sinon qu'est-

ce donc ? Nous reviendrons sur ces questions sans du reste pouvoir les résoudre.

Achévé, l'édifice prend approximativement, selon les circonstances, la forme d'une boule, d'un dé à coudre, d'une poire tronquée, d'un rognon, d'un cœur ou d'une olive. Parfois, ce qui montre bien qu'il ne s'agit pas d'un instinct aveugle et routinier, l'Argyronète se contente d'un trou dans une pierre ou dans un morceau de bois flottant. Un savant spécialiste de la faune et de la flore aquatique, M. Lestage, directeur de l'aquarium de Bruxelles, m'affirmait dernièrement qu'il y a quelques années, en forêt de Soigne, dans l'étang de Rouge-Cloître, avant son assèchement, il avait trouvé, vers la fin de l'automne, de très nombreuses coquilles en spirale habitées par des Argyronètes qui, après les avoir garnies d'air et fermées d'un tampon de soie, comptaient y passer l'hiver au fond de l'eau.

XVII

En captivité, quand elle n'a ni mousse ni algues, ni cailloux, la cloche est absolument nette et limpide comme un globe de diamant. Elle l'amarre comme elle peut, aux parois du vase, par des fils d'ailleurs invisibles, qui seront en même temps des pièges où se prendront les hydrachnes, qu'elle ira décrocher pour les croquer tranquillement dans son dé à coudre, à moins que repue, elle ne les laisse pendues aux réseaux comme vivres de réserve. Le fond de la cloche est formé d'un tissu transparent dans lequel l'insecte ménage une étroite ouverture pour ses entrées et ses sorties. Quant aux dimensions de l'appareil, elles dépendent de la taille du constructeur, de sa santé, de la saison, de l'abondance des vivres, etc. ; c'est tantôt un haricot, une olive, une noisette ou une petite noix.

L'Argyronète change assez volontiers de

domicile, crève celui qui a cessé de plaire et en mange la soie qui doit lui coûter cher et lui être précieuse. Afin que rien ne se perde, elle enlève même la provision d'air de son ancienne résidence pour la transporter dans la nouvelle.

Au moment de la ponte, tantôt elle édifie une seconde cellule, plus près de la surface de l'eau, ou même faisant saillie, tantôt se contente de diviser en deux étages l'appartement qu'elle occupe. L'étage supérieur est réservé aux œufs, et le rez-de-chaussée devient la salle à manger où, les pattes en l'air, soutenue par les fils d'un hamac invisible, elle prend ses repas, repas assez rares, car la recluse, très casanière, qui durant des semaines ne quitte pas sa maison, mange fort peu. Le docteur Brocher fit jeûner pendant plus de cinq mois, sans qu'elle manifestât le moindre malaise, l'une de ses pensionnaires. Les miennes, durant dix semaines, n'eurent pas grand'chose à se mettre entre les chélicères, mais leur vitalité et leur taille diminuèrent sensiblement. On affirme qu'on peut à la rigueur les

nourrir de mouches dont on a soin d'enlever les ailes ; mais fréquemment elles ne les acceptent point. Ajoutons qu'elles ne craignent pas le froid mais savent découvrir les eaux rebelles à la gelée.

D'après les observations de Plateau, l'Argyronète a souvent deux cloches, l'une assez légère et transparente est son domicile d'été, l'autre, d'une soie plus épaisse et opaque, est réservée à l'hivernage. Je n'ai pas eu l'occasion de contrôler le fait, mais j'ai remarqué que parfois, lorsqu'elle est très pauvre, elle se contente d'une demi-cloche où elle n'abrite que la partie inférieure de son corps ; l'abdomen nu baigne dans l'air de la demi-cloche et la tête plonge dans l'eau.

A l'heure de l'amour, le mâle construit une cloche non loin de celle de la femelle et tisse un tunnel de soie imperméable qui relie les deux habitations. Le tunnel terminé, il l'abouche au globe de sa fiancée, « perce la cloison par le côté et, en introduisant son corps dans cet appartement étranger, l'orifice du

tuyau de communication qu'il a fait s'unit subitement aux bords du trou qu'il a pratiqué, comme deux gouttes d'eau qu'on rapproche l'une de l'autre se réunissent », nous dit l'abbé de Lignac, le seul, je crois, qui ait eu la chance de faire sur ce point des observations précises. Mais comment le mâle, tant que l'un des bouts du tunnel n'est pas fermé, évite-t-il la perte de l'air et l'envahissement de l'eau ? Quoiqu'il en soit, un matin, on trouve les deux cloches reliées. Tout le travail, comme de coutume, s'est fait durant la nuit.

L'hymen accompli, le mâle rentre chez lui, sain et sauf ; ce qui est rare dans les noces aranéennes où d'habitude la femme dévore son conjoint. Par bonheur, pour lui, il est plus gros et plus fort que son épouse.

La ponte des œufs, d'une jolie couleur safranée, et, au bout de huit à dix semaines, leur éclosion, se font dans la cloche maternelle que les jeunes Argyronètes, s'élançant tout équipées dans la vie qui commence, quittent enfin en petites bulles de vif argent qui fusent et pétillent comme du champagne.

XVIII

Ainsi que le fait observer le Dr Brocher, cette cloche doit être considérée comme un véritable appareil respiratoire. A mesure que l'acide carbonique s'y trouve en excès, il est dissous dans l'eau qui, d'autre part, abandonne son oxygène ; c'est pourquoi l'araignée y peut séjourner des semaines, sans remonter à la surface.

Cette opinion prolonge ou extériorise la théorie qu'expose Dutrochet dans son traité : *Du mécanisme de la respiration des Insectes*. Le grand physiologiste y démontre expérimentalement « qu'il se produit, entre l'air des trachées et celui qui les baigne en dissolution dans l'eau, des échanges tels que, à mesure que l'oxygène des trachées est consommé par l'air respiratoire, l'azote qui reste se dissout dans l'eau et cède la place à de l'oxygène qui vient de cette même eau. L'acide carbonique

s'en va pareillement. De cette façon, les trachées-branchies renferment de l'air qui est purifié et assurent l'apport d'air respiratoire aux tissus ». Cette annexe respiratoire fondée sur les mêmes principes, empiriquement trouvée ou génialement imaginée par l'Argyronète, n'est-elle pas fantastique ?

Et notre cloche à plongeur ou notre caisson étanche, n'a-t-il rien à tirer de l'invention aranéenne ? Il est vrai que les pressions ne sont pas les mêmes et que notre système respiratoire qui émet plus d'acide carbonique et absorbe plus d'oxygène est fort différent de celui de l'insecte ; mais n'est-il pas surprenant qu'une humble araignée permette des questions de ce genre ?

On pourrait en poser bien d'autres. Qui nous dit que la disparition totale de la faune terrestre, à la suite d'une rupture de l'écorce et de l'envahissement de gaz asphyxiants auxquels nous n'aurions échappé que grâce à des masques ; ou bien une modification possible de nos sucs digestifs ou de l'atmos-

phère, ne nous obligera pas un jour de nous réfugier au fond de l'eau et d'y chercher notre nourriture ? Sur une terre qui n'a pas fini son évolution, on peut s'attendre à tout, principalement à l'imprévisible. Saurons-nous organiser notre vie aquatique de façon beaucoup plus pratique, plus confortable et plus ingénieuse que notre araignée ; et l'encombrant appareil de pompes, de générateurs d'oxygène, d'épurateurs, d'aspirateurs mécaniques ou chimiques, de palais étanches et de pêche sous-marine auquel nous aurons recours, sera-t-il bien supérieur au scaphandre et à la cloche de notre héroïne qui trouva d'emblée, en suivant sagement les indications de la nature, la solution la plus simple, et la plus économique ?

A ce propos, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que si l'Argyronète, essentiellement et organiquement aérienne, comme toutes les araignées, est, par un caprice de la nature, obligée de passer son existence au fond de l'eau ; les termites forcés de vivre à la

suite d'un autre caprice aussi déconcertant, dans les pays arides et calcinés, ont besoin, dans leurs demeures, d'une humidité constante et parviennent à l'y entretenir durant des mois, voire des années de sécheresse ; à tel point que ne trouvant pas d'autre explication, le Dr David Livingstone, le grand explorateur doublé d'un naturaliste consciencieux, se demande si, par des procédés qui nous sont encore inconnus, ils ne parviennent pas à combiner l'oxygène de l'atmosphère avec l'hydrogène de leur alimentation végétale, de manière qu'à mesure qu'elle s'évapore ils reconstituent l'eau qui leur est indispensable. Il y a entre le phénomène de la cloche et celui de la termitière une certaine analogie qui jette une étrange lueur sur un monde où la plupart de nos inventions étaient déjà réalisées et où celles que nous ferons peut-être semblent pressenties ou préfigurées.

Ajoutons qu'en tout ce que j'ai dit, il ne s'agit point de faits plus ou moins romancés, mais d'observations sérieuses dont j'ai, pres-

que toujours, pu vérifier l'exactitude. Il suffit du reste, pour les contrôler, de se procurer quelques Argyronètes, ce qui n'est pas bien difficile. Elles sont devenues, je ne sais pour quelle cause, presque introuvables en France, mais, abondent dans certaines eaux de Belgique, notamment dans les marais de Bosschot.

XIX

En attendant, afin de nous rendre compte des problèmes que la petite bête dut résoudre, des innombrables difficultés qu'il lui fallut surmonter, essayez donc d'immerger, d'amarer, de maintenir d'aplomb, de vider de son eau pour la remplacer par de l'air, un simple dé à coudre, en « cellophane » par exemple ; agrandissez toutes ces opérations à l'échelle humaine, et vous verrez que c'est beaucoup plus compliqué que vous ne l'aviez cru et qu'une foule de lois physiques et chimiques

entrent en jeu, parmi lesquelles se débat le malheureux insecte solitaire en un monde où personne ne songe à lui venir en aide. Il a dû, dans cette obscure et ingrate tragédie, aller à l'encontre de toutes les lois que la nature a mises en lui, pour rejoindre la grande loi alimentaire que la même nature a placée au sommet de son être et qui l'emporte sur toutes les autres.

Je laisse de côté les problèmes chimiques : production, filage, imperméabilisation, vitrification de la soie, etc., que nous sommes incapables de pénétrer, comme nous sommes incapables de créer de la vie, et que la nature a résolu pour lui, comme elle a résolu tous ceux qui s'agissent en notre propre corps ; mais où a-t-il acquis ce qu'il sait en physique, en histoire naturelle, en hydrostatique, en biologie ? Comment a-t-il appris que des bulles d'air adhéreront à ses poils ou aux algues, tant qu'elles n'auront qu'un certain volume au lieu qu'elles bondiront à la surface lorsqu'elles seront un peu plus grosses ?

Imaginez une Argyronète aussi grande que l'homme, dont le duvet soit enduit des mêmes substances grasses et coagulantes, mais dont les poils proportionnés à sa taille seraient naturellement beaucoup plus longs. Le miracle du scaphandre de cristal ne se produirait point, notre Argyronète humaine coulerait à pic et mourrait asphyxiée au fond de l'eau.

Dans un ordre d'idées analogue, des gouttes de rosée sur une feuille de chou, rouleront comme des perles solides et ne s'écraseront qu'en devenant trop volumineuses ; ou une aiguille d'acier flottera sur un verre d'eau, au lieu qu'une barre du même métal descendra dans l'étang. A quel moment ces phénomènes contradictoires sortent-ils d'une loi pour entrer dans une autre ? Les codes du grand et du petit ne sont donc pas identiques ?

A la suite de quelles expériences notre araignée a-t-elle constaté que l'air en s'y introduisant, contre toute vraisemblance, expulse l'eau qui remplissait la cloche et qu'un élé-

ment plus dense et plus lourd cède la place à un fluide plus léger et moins puissant ? D'où vient que cette étrange fileuse soit à même de proportionner la résistance de son tissu à la pression future et de calculer la disposition et la solidité de ses amarres ? On n'en finirait point s'il fallait répondre à toutes les interrogations qui se pressent à propos de ces faits, comme de n'importe quel fait de la vie, où la moindre question met en branle l'univers et les dieux. D'où viennent, où mènent ces mystères ? Vous me direz que l'insecte n'en a cure, qu'il n'en sait rien, qu'il n'a pas besoin de le savoir ; mais s'il ne le sait point, si nous ne le savons pas davantage, il faut bien, en fin de compte, que quelqu'un ou quelque chose le sache ; et l'énigme, simplement déplacée, est toujours identique.

XX

Un entomologiste russe, Wladimir Wagner,

dans une étude consacrée à l'Argyronète, remarque que notre araignée répare soigneusement sa cloche tant que cette réparation n'est qu'une continuation de son travail ordinaire et journalier et non point un travail anormal et imprévu. Dans ce dernier cas, elle abandonne la partie. Tout s'accomplit dans un ordre irrévocablement fixé une fois pour toutes.

Je n'ai pu contrôler les observations de W. Wagner, n'ayant jamais réussi à piquer, inciser ou détériorer la cloche sans la détruire. Dès qu'on la soulève elle crève comme une bulle de savon, ne laissant qu'un petit résidu flasque et gluant. En tout cas, peut-être influencées par elles, ces observations rejoignent celles que fit J. H. Fabre au sujet de Chalicodomes, du Pélopée, du Grand Paon, et d'autres insectes particulièrement industrieux, qui s'épuisent à accomplir mécaniquement des besognes ingénieuses mais parfaitement inutiles lorsqu'on en a supprimé l'objet. Mais je n'ai pas à rappeler ici les expériences

concluantes qu'il fit sur ce point ; elles m'entraîneraient trop loin. On les trouvera au tome IV des *Souvenirs Entomologiques*.

On sait que J. H. Fabre n'accorde à l'insecte qu'une très petite part d'intelligence et de discernement. Dans les actes qui nous émerveillent, il serait uniquement guidé par une routine héréditaire que nous nommons instinct. « L'expérience, précise Fabre, ne l'instruit pas. Le temps ne suscite pas d'éclaircie dans les ténèbres de son inconscience. Son art, parfait en sa spécialité, mais inepte devant la moindre difficulté nouvelle, se transmet immuable, comme se transmet l'art de la pompe aspirante chez le nourrisson à la mamelle. S'attendre que l'insecte modifie les points essentiels de son industrie, c'est espérer que le nourrisson changera sa manière de téter. Aussi ignorants l'un que l'autre de ce qu'ils font, ils persévèrent dans la méthode imposée pour la sauvegarde de l'espèce, précisément parce que leur ignorance leur défend tout essai ».

Je crois que Fabre, entraîné par sa thèse exagère la stupidité de l'insecte, et que, quand il parle de l'expérience il ne tient pas compte de la petitesse de nos mesures et de nos heures humaines. Assurément, l'intelligence de l'insecte n'est pas comparable à la nôtre qui, sortie d'une sphère très étroite, est devenue à peu près universelle. Chez nous elle s'est transformée en faculté de luxe, chez lui elle est demeurée un outil de misère dont l'usage est restreint aux premières nécessités de la vie. Il est assez naturel qu'il n'ait pas d'idées générales et que lorsqu'on lui pose des problèmes, lorsqu'on lui fait des niches, lorsqu'on lui tend des pièges qu'il ne rencontre jamais dans son existence normale, il n'y comprenne rien, ne sache plus où il en est, et que s'en tenant à la seule certitude qui lui reste, il aille jusqu'au bout de sa tâche héréditaire et de son devoir. Ne serions-nous pas aussi déconcertés, ne perdriions-nous pas également la tête si un être incomparablement plus puissant et plus intelligent que nous, nous

imposait de pareilles épreuves ? Qui sait du reste si, à notre insu, nous n'en subissons pas d'analogues et si toutes les sottises que nous faisons en morale, en art, en médecine, en théologie, en métaphysique et surtout en politique ne viennent pas de là ? N'est-ce pas ce que nous pressentons quand nous disons que nous sommes dans la main de Dieu, c'est-à-dire du grand inconnu ?

XXI

On alléguera, pour simplifier les explications, que l'Argyronète n'est qu'une araignée comme les autres, une filandière qu'un coup de vent arracha, un beau jour, de sa toile et précipita dans une mare. Ayant par hasard l'abdomen et le devant du thorax couverts de poils ras, drus et gras, des milliers de petites bulles s'y accrochèrent qui formèrent autour de son corps une enveloppe protectrice à l'abri de laquelle ses stigmates

continuèrent de respirer librement ; après quoi, constatant qu'elle pouvait vivre sous l'eau et y trouver une nourriture plus abondante et plus savoureuse que sur terre, elle apprit à nager, à plonger, s'adapta à l'élément insolite et remplaça sa toile aérienne par une cloche sous-marine. Le tout ne serait que le résultat de deux ou trois coups de dés auxquels la nature ou l'insecte n'eut pas la moindre part. Il est possible qu'il en soit ainsi, bien que la cloche à plongeur s'explique moins facilement ; mais la simplification n'est qu'apparente et ne change pas grand'chose aux questions qui se posent. L'intelligence de l'Argyronète qui sait utiliser les circonstances favorables, joue à peu près le même rôle que dans les autres hypothèses.

Puisque nous voici dans les nébuleuses régions de l'hypothèse, on peut encore supposer qu'il y a des centaines ou des milliers de siècles, l'évolution de l'Argyronète fut commandée par l'évolution de la faune qui lui fournissait sa nourriture préférée. Cette faune

devenue amphibie ou franchement aquatique à la suite de circonstances inconnues, entraîna après elle, au fond des mares, l'insecte qui vivait à ses dépens. A moins que le contraire ne soit plus vraisemblable, à savoir que le peuple aranéen, né de l'eau comme tout ce qui vit sur ce globe, ne se soit divisé en deux branches, dont l'une devenait exclusivement aérienne, tandis que l'autre gardait certaines habitudes aquatiques de la souche primitive. Comme nous ne savons rien, tout est défendable, à peu près d'égale valeur, et, je le répète, ne change pas grand'chose aux données du problème dont nous nous occupons.

XXII

Au surplus, il est vraisemblable que l'intelligence de l'insecte n'est pas individuelle comme la nôtre, mais organiquement collective. Cette vie unanime quoique multicellulaire est surtout manifeste dans la ruche, la

termitière et la fourmilière, mais elle est pareille, sinon dans l'espace, du moins dans le temps, chez tous les insectes d'une même espèce. Vous me direz qu'ils ne se sont jamais rencontrés ; peu importe, la nature les connaît et les traite comme s'ils n'étaient tous qu'un seul individu. Quand un insecte meurt, ce n'est qu'une cellule qui se transforme dans un grand organisme, au lieu que chacun de nous croit être le grand organisme tout entier. Il meurt beaucoup moins que nous, peut-être ne meurt-il pas du tout. Pour nous la mort, en dehors d'incertaines croyances religieuses, c'est la fin totale, pour lui, c'est une métamorphose comme les autres, c'est la boucle du cycle éternel. Chaque transformation n'est qu'une répétition générale de la dernière qui n'est pas plus importante que celles qui l'ont précédée. Le ver qui est dans le cocon, c'est encore et c'est déjà la mère qui a tissé le cocon et le retissera. La vie qui a quitté le mort a simplement changé de place et se retrouvera identique et intacte dans l'œuf ou dans la

nymphe. Le cadavre desséché n'est que la coque de la dernière chrysalide. Notre naissance et notre mort ne se touchent point, elles sont séparées par la vie et semblent se passer en deux mondes différents ; chez l'insecte elles s'emboîtent et se déplacent sur le même plan. Quand nous paraissions sur cette terre, venant on ne sait d'où, au lieu de partir de ce qu'avaient appris nos parents, nous avons tout oublié et sommes obligés de tout recommencer, de tout rapprendre, mais l'insecte poursuit tranquillement l'existence de ceux qui l'ont devancé, comme si cette existence n'avait jamais été interrompue, bien que neuf fois sur dix il ne voie pas sa descendance. La vie, l'hérédité de l'intelligence, n'est nullement séparée de la vie, de l'hérédité inconsciente. Il n'y a pas de solution de continuité, et la mémoire ancestrale ne s'étant jamais éteinte, n'a pas à se rallumer, elle demeure jeune, intacte, sans un pli, sans une déchirure, tandis que la nôtre n'est que trous et lambeaux.

Cette survie collective, cette vie de l'espèce, si différente de celle que nous avons, est-elle un point de départ ou d'arrivée ? A première vue, on dirait que nous en venons ; qu'à mesure que nous nous civilisons, nous nous en éloignons ; mais qu'en atteignant le point culminant où nous paraissions nous trouver nous inclinons à y retourner.

Mais nous sommes trop jeunes pour être à même de répondre. N'oublions point que les insectes nous précèdent de milliers, voire de millions d'années. On les trouve déjà dans le Silurien et surtout dans le Carbonifère, c'est-à-dire dans les fantastiques forêts de la jeunesse ou plutôt de l'enfance de la terre. Ils devancent les Sauriens, les oiseaux reptiliens et les mammifères qui annoncent la venue de l'homme. Ils appartiennent au Primaire, alors que nous n'apparaissions qu'à la dernière époque géologique, des milliers de siècles après eux. Nous ne deviendrons leurs égaux que lorsque nous saurons comme eux que la mort n'existe pas, qu'elle n'est

qu'un mot malheureux qui cache l'attente, le grand sommeil ou une vie différente de celle que nous croyons perdre.

XXIII

Mais revenons à l'instinct et à l'intelligence. Où nous mène cette question éternelle ? L'instinct, s'il ne sort pas directement et tout fait des mains de la nature, peut-il être autre chose que l'expérience héréditaire accumulée par de la vie qui se souvient dans une intelligence qui sait l'interpréter et en tirer parti, et qui sort également des mains de la nature ?

On dit communément et trop légèrement que l'insecte n'apprend rien, que de mémoire d'homme il n'a pas évolué ni changé ses habitudes ; affirmation bien téméraire et qu'il faudrait sérieusement examiner, car la mémoire humaine ne renferme qu'un jour de l'histoire de notre globe. Dans le Silu-

rien, on ne trouve que des débris de blattes et dans le Carbonifère, tous les insectes sont dépourvus de métamorphoses complètes. N'est-ce point le départ d'une énorme évolution ?

Mais même dans notre petite expérience contemporaine, l'exemple de notre abeille domestique qui a sensiblement modifié sous nos yeux certaines coutumes séculaires, devrait nous rendre circonspects. N'a-t-elle pas compris et utilisé les rayons artificiels à peine ébauchés que nous lui fournissons dans nos ruches à cadres mobiles ? Ne renonce-t-elle pas à faire des provisions d'hiver quand nous la transportons dans des pays où l'été est perpétuel ? Ne cesse-t-elle complètement de visiter les fleurs à la Barbade où les sucreries la nourrissent plus abondamment et plus facilement que le nectar des calices ?

Cette question est plus importante qu'on ne croirait à première vue. Elle touche aux plus profonds secrets de la nature et de l'ave-

nir. Il sera peut-être possible de la résoudre grâce à l'invention des ruches à cadres qui, depuis plus d'un demi-siècle, nous permettent de vivre dans l'intimité des abeilles. En tout cas, elle exigerait une longue étude que seuls les grands praticiens de l'apiculture seraient à même d'entreprendre. Espérons que le prochain congrès international d'apiculture qui se tiendra en Sorbonne, dans le courant de juillet, nous apportera sur ce point des communications intéressantes.

XXIV

Si l'insecte n'est pas intelligent, qui donc lui inspire ou accomplit à sa place des actes incontestablement intelligents ? S'il n'est pas aussi intelligent que nous, il n'en a pas moins fait des choses que nous n'avions pas encore faites, imaginé des combinaisons, des procédés plus ingénieux que les nôtres. D'où lui venait cette étincelle ou ce rayon de lu-

mière qui précédait tout ce que l'esprit avait trouvé sur cette terre et qui n'émanait pas d'un cerveau humain ? Il faut pieusement recueillir toutes les lueurs qui ne viennent pas de notre cerveau. Dans la grande enquête que nous menons au sujet de notre situation et de notre destinée en ce monde et dans l'autre, elles sont aussi précieuses que dans un procès de vie ou de mort les arguments fournis par l'adversaire. Si l'Argyronète n'a pas inventé ou perfectionné ses appareils, est-ce la nature qui les a préparés, mis au point, prévu les poils ras, l'enduit qui retiendra les bulles d'air, etc. ? Mais pourquoi le problème ainsi déplacé, serait-il moins intéressant ? Que l'intelligence soit manifestée par la nature ou par l'animal qui n'est lui-même qu'une manifestation de la nature, l'énigme n'est-elle pas identique ?

Qu'est-ce que l'intelligence ? d'où souffle-t-elle, qu'est-ce qui la capte et sait l'utiliser ? Voilà la grande question, voilà ce qui l'emporte sur tout le reste et qu'à tout prix nous

voudrions connaître. Y a-t-il dans l'univers ou simplement sur notre globe une intelligence supérieure à la nôtre qui nous apprend tout ce que nous savons et à laquelle les plantes, les animaux et surtout les insectes, presque autant et parfois plus que nous, participent ? C'est possible. Malgré ses nombreuses bévues, les détours inutiles et souvent stupides qu'elle prend pour arriver à un but qu'elle pouvait atteindre du premier coup ; on dirait que la nature sait tout, mais ne sait pas encore qu'elle le sait. Elle est comme quelqu'un à qui l'on a confié une boîte d'outils perfectionnés et compliqués dont il ne connaît pas très bien l'usage et qu'il emploie au petit bonheur. Mais qui lui a confié la boîte ? Car, répétons-le, le plus troublant c'est que cette intelligence qui nous surplombe, n'est point parfaite ou infaillible, qu'elle erre aussi souvent que nous, qu'elle ressemble terriblement à la nôtre. Est-ce le récepteur qui se trompe ? Nous ne comprenons plus.

D'autant moins qu'on peut fort bien sou-

tenir que notre intelligence n'a rien créé, que tout ce qu'elle peut faire existe déjà autour d'elle, a déjà été fait, qu'elle est essentiellement imitatrice, plagiaire, livide reflet de ce que nous ne voyons pas encore et que tout ce que nous en tirons n'est qu'une poussière dorée qui flotte au-dessus du grand trésor commun et inconnu.

Cette intelligence où nous puisons sans cesse, est-elle éparse dans la vie et ne cherche-t-elle qu'un conducteur, un récepteur ou un catalyseur pour se mettre au travail ? Vient-elle d'un Dieu, comme l'affirment les croyants ? N'ergotons pas sur le nom de sa source ; il n'explique rien, ne change rien à l'essence, à l'immensité, à l'irréductible ténèbre de l'énigme. La principale différence entre le Dieu des croyants et le mien, c'est qu'ils croient connaître le leur, qu'ils se flattent de savoir ce qu'il est, ce qu'il dit, ce qu'il pense, ce qu'il veut, comme s'ils avaient vécu avec lui dans une pension de famille. Moi, j'avoue humblement que je ne connais pas encore

le mien ; c'est pourquoi je le cherche partout et toujours.

Il importerait avant tout de se rapprocher de cette source divine ou naturelle, de l'appeler, de la capter, de la canaliser en nous, de devenir ses bons conducteurs, ses condensateurs ou ses accumulateurs, de tenter de l'asservir comme l'électricité dont elle n'est peut-être qu'une forme plus subtile ; et il est fort possible que ce soit le grand problème, la grande quête, la grande conquête de demain.

“ SICELIDES MUSÆ ”

I

Depuis longtemps, depuis les jours les plus lointains de ma jeunesse, la Sicile, la terre des idylles de Théocrite, qui du reste furent écrites à Alexandrie, le paradis du temps sans nuages et des plaisirs champêtres, hantait mes rêves de bonheur. Voici près de trente ans que j'habite l'un des plus beaux lieux de la terre, cette Côte d'Azur qui va d'Hyères à Menton, et se prolonge en Italie, de Vintimille, en passant par Gênes, jusqu'aux portes de Pise, Amalfi et Sorrente, ce point nuptial de l'Europe. J'ai vu les plages de l'Espagne et les lacs divins de la Lombardie. J'ai vu l'Égypte, la Grèce, la Syrie et le Bosphore. J'ai vu la Californie, dont quelques coins vaudraient certains golfes des rives liguriennes si elle avait derrière elle un passé moins informe, et surtout si on ne

l'avait pas si lamentablement déboisée. Mais je ne sais pourquoi la Sicile me semblait infiniment plus désirable. L'imagination se crée ainsi des foyers de félicités, des réserves de songes ; et à qui me demanderait s'il convient de les entretenir ou de les détruire, je répondrais qu'il vaut mieux les détruire ; car plus on détruit de rêves, plus on approche de la vérité, qui est, à ce qu'affirment les grands sages, la seule forme du bonheur qui soit digne de l'homme.

Aussi, lorsqu'un de mes vieux amis vint me dire : « Je pars ces jours-ci pour faire en auto le tour de la « perle des îles », voulez-vous m'accompagner ? » nous ne prîmes, ma femme et moi, que les quelques heures nécessaires aux indispensables bagages et nous voilà sur la route, dans la 20 chevaux que conduit notre hôte, une Renault pas très jeune, manquant un peu de nerf dans les reprises et les côtes, mais solide, ayant fait ses preuves en Espagne, bien suspendue et de tout repos.

Je n'ai nullement la prétention de découvrir la Sicile, ni l'intention de vous la révéler. Mais il n'est pas mauvais, je pense, que de temps à autre un passant sans parti pris fixe l'image de l'un de ces grands pays légendaires qui sont les lieux de pèlerinage de l'humanité ; de même qu'il n'est pas inutile que les voyageurs qui, de plus en plus, trop souvent par snobisme ou sur la foi de relations conventionnellement idéalisées, s'y précipitent aveuglément, soient prévenus des inconvénients et des déceptions qui les attendent. C'est ce que je vais faire le plus simplement, le plus sincèrement possible dans ces notes de voyage jetées au jour le jour sur le papier.

A partir de Vintimille, nous longeons donc la Riviera italienne jusqu'à Pise. D'abord celle du Ponant, moins séduisante, plus aride, plus souillée par l'industrie que la Riviera française ; puis celle du Levant, à l'est de Gênes, éclatante, verdoyante, pittoresque et fleurie. De Pise à Rome et de Rome à

Naples, le voyage trop connu se poursuit sans accidents par des chemins moins redoutables que nous ne l'avions prévu.

A Naples, le soir, nous embarquons l'auto sur le bateau qui doit nous porter en Sicile, où nous abordons le lendemain matin, après maintes chicanes et contestations au sujet de la voiture et au milieu d'une nuée d'aides inutiles qui réclament âprement leurs pourboires.

Et voici Palerme ! « Palermo la Felice ! » ville au nom magnifique que semblent éventer des palmes et qu'enguirlandent de somptueux prestiges !... En réalité, ce n'est qu'une cité assez banale, assez vulgaire, grisâtre sous l'ardent soleil, sans caractère, d'une richesse terne et pauvre. N'étaient les véhicules de toutes sortes, barbarement barbouillés, qui illuminent ses rues, on se coirait dans n'importe quelle préfecture du Midi de la France. Elle n'offre, du reste, avec sa Chapelle Palatine, son Palais Royal, sa Cathédrale, etc., que des curiosités de second ordre. Seuls

d'admirables vergers de citronniers, qui lui font une ceinture d'or, répondent à ce que l'imagination exigeait de la capitale actuelle de l'antique Trinacrie.

II

Par delà ces vergers la campagne palermitaine est minable, poussiéreuse, banlieusarde. On y fait connaissance avec le déplorable type d'habitation que l'on retrouve ensuite dans toute la Sicile, aux abords des grandes et petites villes, et qui est la seule demeure que connaissent les villageois : un cube de pierrailles ou de plâtras écaillés, badigeonné de blanc, de rose, d'ocre ou de bleu sale. Il n'y a pas de fenêtres. Une grande porte ronde, toujours ouverte, éclaire seule l'unique pièce où, la nuit venue, se retire toute la famille en compagnie des poules, des chèvres et de petits cochons noirs ; car le jour, tout cela vit, grouille, mange, jacasse, se gratte et s'épouille à l'ombre des murs, sur la grand'route.

A quelques kilomètres de Palerme, une

incomparable merveille : dans l'ancien couvent des Bénédictins, fondé au XII^e siècle par le Normand Guillaume II ou le Bon, le cloître de Monreale, l'un des plus grandioses, des plus beaux, des plus féeriques qu'on puisse voir. Mais ses arcades italo-romanes, ou plutôt sarrasines, supportées par deux cent seize colonnes accouplées, couvertes de mosaïques multicolores où dominent les cubes d'or, et surmontées de chapiteaux qui varient à l'infini leurs sculptures et leurs ornements, tout cela, ainsi que sa délicieuse fontaine entourée d'arceaux, et ruisselante d'eaux vives, est beaucoup trop connu pour que je m'attarde à le décrire une fois de plus. Il est temps de pénétrer dans la campagne sicilienne, de voir l'île telle qu'elle s'étale et se comporte sous le soleil de Dieu et de parcourir des routes moins fréquentées.

Nous passons par Alcamo, ville d'une cinquantaine de mille habitants, sans intérêt, où nous déjeunons très mal, dans la meilleure auberge, qui est sordide, crasseuse, noirâtre

et nauséabonde, comme toutes les auberges et tous les hôtels de Sicile, ceux de Palerme, de Girgenti, de Syracuse, de Taormina et de Messine exceptés, et nous partons à la recherche de Ségeste.

Mais il n'est pas facile de découvrir Ségeste. Rien ne l'indique, aucun chemin n'y mène. Nous faisons d'abord fausse route jusqu'à Calatafimi, où plane encore le souvenir de Samuel Butler, l'auteur d'*Erewhon*, qui y séjourna, et dont le nom sert d'enseigne à une très mauvaise osteria.

Enfin, après bien des tâtonnements, grâce aux indications plus précises que nous donne un paysan qui, comme beaucoup de Siciliens ayant été chercher fortune en Amérique, parle quelque peu l'anglais, nous parvenons à découvrir, non pas le chemin ou le sentier — il n'y en a point — mais les herbages incultes et déserts qui mènent à l'introuvable temple de Ségeste.

On traverse à gué un large ruisseau ; on monte durant une demi-heure une pente

molle, ondulée et fleurie par le printemps, car nous sommes en avril ; puis, au détour d'un repli de terrain, posé bien d'aplomb, comme un objet un peu trapu et un peu lourd sur sa colline verte, et se détachant nettement sur un fond de rochers, à cinq ou six cents mètres de distance, dans une solitude illimitée et absolue, le temple se dresse devant nous. Il se présente de face, avec les six colonnes qui portent le fronton. Il semble intact. Il est du v^e siècle. Comme tous les monuments grecs de la bonne époque, il n'est pas très grand.

Ce serait, je le sens, le moment de refaire le traditionnel couplet sur l'harmonie souveraine, les proportions infaillibles, la pureté, la sûreté sans égales de l'architecture hellénique. J'avoue que le premier choc est assez mou. Notre œil, habitué à des constructions énormes, infiniment variées, infiniment complexes, est d'abord déconcerté. Le temple est sensiblement plus lourd, plus massif, plus bas, plus épais que ne le prévoyait notre

rêve de grâce et de beauté. Il paraît têtue, borné et assez méchant. Il n'a pas du tout l'aspect heureux, souriant et serein, l'air en fête qu'on attendait. On dirait plutôt un bouledogue prêt à mordre, ou un éléphant qui aurait trop de pattes.

En tout cas, nos édifices qui se croient grecs, la Bourse et la Madeleine, par exemple, sont à peu près à celui-ci ce qu'une « Jeanne d'Arc » de la rue des Saints-Pères est à la victoire de Samothrace.

Est-ce notre œil qui a tort ? C'est probable. Nous éprouvons une impression analogue devant les plus belles statues grecques du temps de Périclès. Les jambes des hommes nous semblent, en général, trop courtes et celles des femmes trop lourdes. Nos regards sont corrompus par tant de siècles de déformations, auxquelles il faut ajouter celles de l'art d'aujourd'hui, qui dépassent tout ce qu'on avait osé tenter, qu'ils ont perdu toute notion d'équilibre et de réalité. Il nous est donc impossible de comprendre de quelle

façon les Grecs voyaient leurs temples, car nos yeux, en cette cause, sont à la fois juges et parties.

Mais les souvenirs redressent et grandissent la vision. Le temple recule dans le passé. Il porte le prestige et le poids de plus de vingt-trois siècles. Tout est mort autour de lui. De Ségeste qui le consacra à Cérès, il ne reste qu'un théâtre en ruines ; de Sélinonte, son ennemie, trois tas de gigantesques pierres. A cinq kilomètres à la ronde, excepté la mesure du gardien, il n'y a plus une habitation humaine, plus un arbre, rien qu'une herbe rase et rare. L'illusion qui s'était affaissée remonte le long du monument et l'imagination le remet à sa place, au centre de la guerre du Péloponèse et de l'histoire de Thucydide. Autour de ces colonnes tourne un moment tout le destin d'Athènes ; car c'est à la prière des habitants de Ségeste, en guerre contre ceux de Sélinonte, que la rivale de Sparte décide la désastreuse et folle expédition de Sicile, qui est le commencement de

son irréparable ruine. L'an 415 avant J.-C., les députés d'Athènes envoyés à Ségeste « pour vérifier l'existence des valeurs qu'on disait se trouver dans le trésor public ou dans les temples, et pour s'informer du point où en était la guerre avec Sélinonte » (1) gravirent ces degrés de pierre qui menaient à la Cella, encore inachevée, et firent à la déesse un sacrifice avant d'emporter « les soixante talents d'argent non monnayé, comme solde d'un mois pour soixante vaisseaux dont ils se proposaient de solliciter l'envoi » (2), ainsi que le dit textuellement Thucydide. Or, si ces députés revenaient aujourd'hui, à la distance d'où nous l'apercevons d'abord, ils reverraient le temple avec ses trente-six colonnes fauves, ses entablements et ses frontons, exactement tel qu'il était il y a deux mille trois cent quarante-sept ans, et se

(1) THUCYDIDE. *Histoire de la guerre du Péloponèse*. l. VI, 6.

(2) THUCYDIDE. *Histoire de la guerre du Péloponèse*. l. VI, 8.

croiraient en proie à l'hallucination qui nous gagne quand nous contemplons l'unique et solitaire survivant d'un magnifique monde qui n'est plus...

III

Le soir de ce dimanche nous arrivons à Castelvetro, ville de quelque vingt mille habitants, où notre entrée et notre arrêt devant le principal hôtel soulèvent la même émotion, la même curiosité indiscrete et encombrante, provoquent les mêmes attroupements, les mêmes bousculades qu'à Calatufimi. Et le lendemain de bon matin nous débouchons dans les basses plaines arides où, sur deux collines sablonneuses, s'élevaient les sept temples de Sélinonte.

Dans une solitude aussi vaste, un abandon aussi total que celui de Ségeste, dans un paysage de fin du monde, plat, blanchâtre, saupoudré de sable pâle et tout à fait stérile, on aperçoit tout d'un coup un immense désastre. D'énormes tronçons de colonnes encore debout,

de formidables socles renversés, de monstrueux chapiteaux chavirés, de gigantesques fragments d'architraves, d'entablements et de frontons ont été, semble-t-il, ramassés en trois tas inégaux par le balai rapide et dédaigneux de quelque cataclysme sans mesure. Est-ce une catastrophe lunaire ou le plus insensé des cauchemars cubistes ? On s'approche troublé, intrigué, ahuri, déconcerté. On ne sait par quel bout prendre ce tohu-bohu cyclopéen, dont aucune autre ruine ne peut donner l'idée. Aucune puissance humaine, quand elle détruit, n'opère de cette façon, ne produit de semblables décombres. On pénètre dans le chaos, on escalade des blocs de pierre hauts comme des quartiers de rocs vierges ; et peu à peu on discerne un certain ordre dans cette prodigieuse confusion. Des files de colonnes sont étendues dans le sable, tombées en rang, toutes du même côté, comme si le temple avait été plié, puis couché d'un seul coup, à droite ou à gauche, par une force surnaturelle. C'est, en effet, la

vague horizontale d'un tremblement de terre, que la mémoire des hommes a oublié, qui acheva l'anéantissement de la rivale de Ségeste dont tous les habitants avaient été massacrés il y a vingt-trois siècles.

Contrairement aux habitudes des Grecs, dont l'architecture gardait toujours des proportions humaines, l'un de ces temples, consacré à Jupiter, était de dimensions colossales, le plus grand, avec un autre dont nous verrons les ruines à Girgenti, qu'ils aient édifié.

On a réuni, au Musée National de Palerme, les fragments d'architecture et de sculpture trouvés dans les temples. Les plus remarquables, qui comptent parmi les plus précieux que nous ait légués l'antiquité, sont les fameuses métopes qui vont de l'an 627 à l'an 409 avant J.-C., ce qui permet de suivre l'évolution de l'art grec depuis la période archaïque, représentée par un Hercule hideux comme un anthropoïde qui porte deux cyclopes monstrueux, jusqu'au Jupiter

et à la Junon, à l'Hercule et à l'Amazone,
à la Diane, à l'Actéon, à la Pallas et au
Géant Encelade, qui rappellent les chefs-
d'œuvre des grandes années.

IV

De Sélinonte, en passant par Sciacca, nous allons à Girgenti, où nous arrivons dans l'après-midi ; Girgenti, l'Agrigente des Romains, la ville de Phalaris et d'Empédocle, est, comme on sait, la grande cité des temples. Elle en compte sept ou huit, dont quatre en assez bon état. Ils sont plus ou moins alignés sur le même plateau nu et désert, à quelque distance de la ville actuelle ; et quand on vient de voir le magnifique solitaire de Ségeste et les fantastiques débris de Sélinonte, la première impression n'est guère satisfaisante. Ils sont trop. Ils n'ont pas l'air sérieux. Ils semblent figurer dans une exposition universelle. On dirait qu'on les a brutalement arrachés à leur milieu, à leur atmosphère millénaire, au profit d'une exhibition mer-

cantile et temporaire. Puis, à les voir en si grand nombre, on remarque qu'ils se ressemblent tous ; et la remarque prend une force plus fâcheuse quand, aux monuments de Girgenti, on ajoute leurs trois répliques de Paestum. Ils sont très beaux mais paraissent interchangeables, comme on dit aujourd'hui en mécanique. Ils ont l'air d'être fabriqués en séries sur un invariable gabarit. Leur architecture est évidemment le suprême triomphe de la logique, de la simplicité, de l'équilibre, mais à se répéter sans cesse, dans tout le monde grec, ce triomphe finit par devenir un peu monotone et par révéler une certaine indigence. Et quand, cet art très pur parce qu'il n'ose rien, parce qu'il se contente de quelques lignes qu'il retrace à satiété, on le compare à l'incroyable, à la folle hardiesse, à l'inépuisable diversité de notre moyen âge, où pas une cathédrale ne se permet de ressembler à une autre, on se demande si cette malheureuse architecture gothique, si décriée à cause de ses voûtes

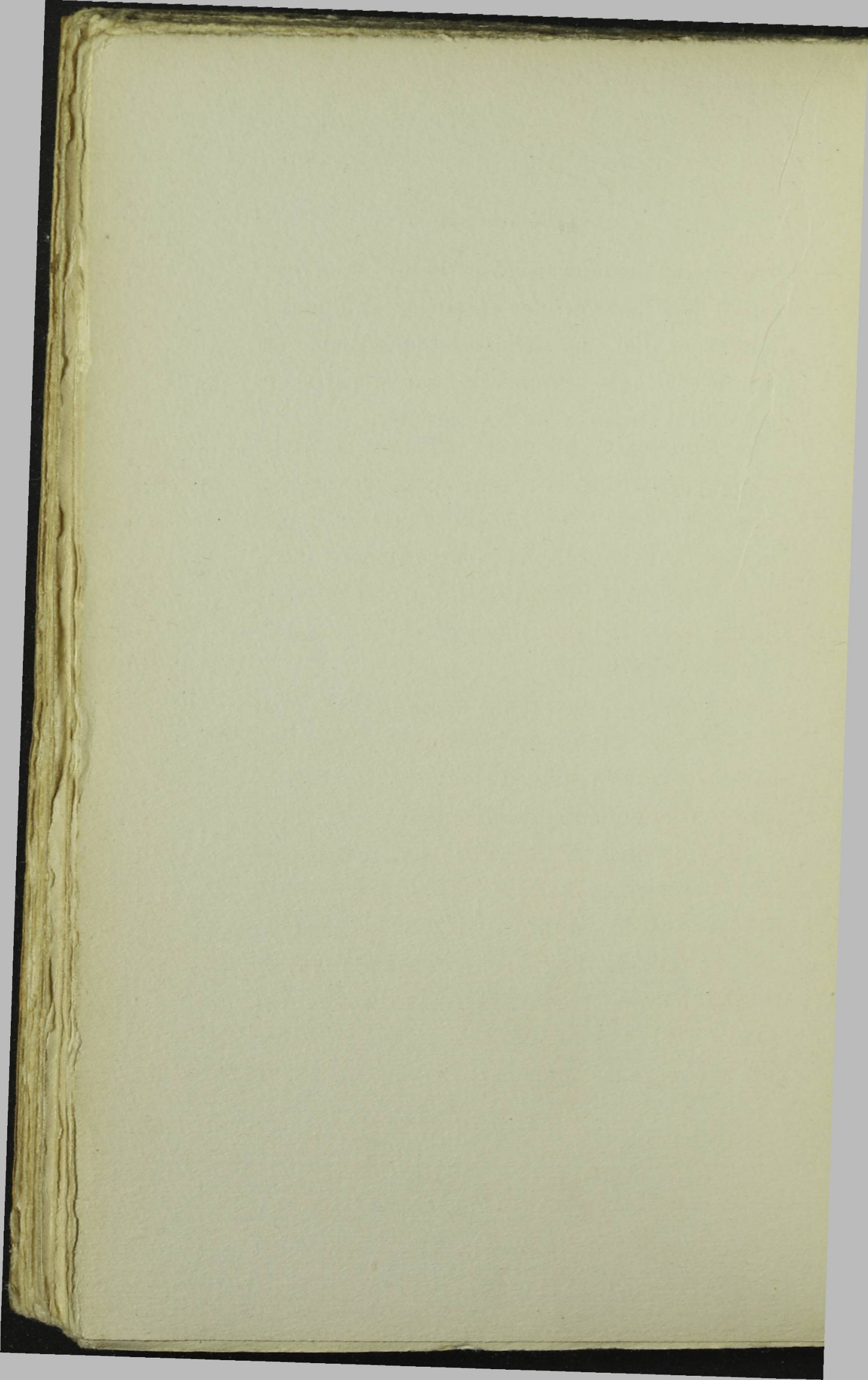
mal équilibrées, de ses arcs-boutants et de ses contreforts qui réparent de leur mieux les généreuses erreurs d'une imagination ardente, n'a pas été trop injustement sacrifiée sur l'autel sec et nu du sanctuaire païen.

Des divers temples de Girgenti, le mieux conservé est celui de la Concorde. Il est aussi complet que celui de Ségeste, auquel il ressemble comme un frère. Un autre, consacré à la Junon lacinienne, a vingt-cinq colonnes et l'architrave d'un de ses côtés presque intactes. Un peu plus loin, on relève les colonnes d'un temple dédié à Hercule. Ailleurs, un fragment de fronton dressé dans l'azur marque l'entrée du temple de Castor et Pollux. Mais le géant de tous les temples du monde grec répand ses ruines au nord de la porte Aurea. Il était consacré à Jupiter et comptait trente-huit colonnes, dont chacune avait 6^m,50 de circonférence. Un homme peut se tenir debout dans les cannelures. Il n'en subsiste que des fragments énormes, probable-

ment trop lourds, tout ce qui était transportable ayant été jeté à la mer pour construire le môle. On y trouve, étendu sur le sol, tronçonné mais complet, le cadavre de l'un des formidables Atlantes qui supportaient l'entablement. Il mesure près de huit mètres. Le visage rongé par plus de deux mille années est informe ; mais le corps est parfaitement reconnaissable, et le monstre presque préhistorique qui dort là, face au ciel, depuis tant de siècles, évoque l'image de ses mystérieux frères antédiluviens de la fabuleuse île de Pâques, l'une des plus grandes énigmes de ce globe.

Des splendeurs de l'antique Girgenti, « la plus belle ville des mortels », au dire de Pindare, et qui compta, paraît-il, huit cent mille habitants en y comprenant les esclaves, il ne reste qu'une pauvre rue étroite, sombre, escarpée et extrêmement malpropre. Mais du moins, grâce à un Suisse, probablement moins Helvète qu'Allemand, on y trouve un hôtel bien tenu, entouré d'un beau jardin de

citronniers, de lauriers-roses et de camélias, et d'où l'on a, sur la mer et sur la campagne onduleuse, une vue délicieusement douce et paisible. De tels agréments sont si rares en Sicile qu'il importe de les signaler.



Le lendemain soir nous arrivons à Syracuse et trouvons bon gîte dans l'excellent hôtel qui domine les Latomies des Capucins. Le matin, du balcon de notre chambre, dans l'air bleu, nous découvrons à peu près tout ce qui reste de la plus grande ville que bâtirent les Grecs.

Et d'abord, à nos pieds, formant le jardin de l'hôtel, les fameuses Latomies, où, l'an 415 avant J.-C., à la suite du désastre de Nicias, périrent les prisonniers athéniens

Les Latomies de Syracuse sont, comme on sait, d'anciennes carrières, mais abandonnées depuis tant de centaines, il faudrait presque dire de milliers d'années, que toute trace de travail humain a complètement disparu. Les parois à pic, hautes de plus de cent mètres, les excavations informes, les voûtes dislo-

quées, les énormes rochers en surplomb, dévorés par le temps, évoquent des gorges célèbres, les abîmes de grottes préhistoriques. C'est le décor rêvé pour quelque drame immémorial ; et c'est, en effet, entre ces terribles murs monolithes, à la fraîcheur desquels fleurissent aujourd'hui les citronniers, les mandariniers et les lauriers-roses que s'accomplit l'une des plus affreuses tragédies de l'antiquité. Poussés par la stupidité du plus grand nombre, qui finit toujours par mener au désastre les états démagogiques, sept mille citoyens d'Athènes, parmi ceux qui partirent un matin du Pirée « sur la plus superbe flotte et la plus magnifiquement équipée qui fût jamais sortie d'un même port » (1), sept mille prisonniers échappés à l'épouvantable carnage du fleuve Assinios, furent entassés entre ces murs lisses et impitoyables. Écoutons maintenant Thucydide, car il ne convient pas de mêler des accents puérils ou

(1) THUCYDIDE. *Histoire de la guerre du Péloponèse*.
l. VI, 31.

excessifs à la grande et simple voix de l'histoire :

« Parqués dans une enceinte creuse et resserrée, ils furent d'abord exposés sans abri à l'ardeur suffocante du soleil ; puis survinrent les fraîches nuits d'automne, et cette transition détermina des maladies. N'ayant pour se mouvoir qu'un espace étroit, et les cadavres de ceux qui succombaient à leurs blessures, aux intempéries ou à quelque accident, gisant pêle-mêle, il en résulta une infection insupportable, qu'aggravèrent encore les souffrances du froid et de la faim ; car durant huit mois on ne donna à chacun des prisonniers qu'un cotyle d'eau et deux cotyles de blé. Enfin, de tous les maux qu'on peut endurer dans une captivité pareille, aucun ne leur fut épargné. Pendant soixante-dix jours, ils vécurent ainsi tous ensemble ; ensuite, ceux qui n'étaient ni Athéniens, ni Grecs de Sicile ou d'Italie furent vendus » (1),

(1) THUCYDIDE. *Histoire de la guerre du Péloponèse*. l. VII, 87.

ce qui veut dire que les autres périrent peu à peu, un à un, dans l'effroyable *in pace*.

Dans une autre Latomie, celle du Paradis, se trouve l'Oreille de Denys le Tyran, qui permettait à celui-ci, au dire de la légende, de saisir les moindres propos tenus par les prisonniers qu'il y accumulait. Quoi qu'il en soit, la longue grotte sinueuse, très pittoresque et plus haute qu'une cathédrale, amplifie si extraordinairement tous les bruits qu'on entend tout au fond, à cent mètres de distance, le crissement d'un morceau de papier déchiré près de l'entrée et que le claquement des mains s'y répercute en coups de canon.

Il y a encore à Syracuse un théâtre grec dont les ruines ne sont pas très remarquables ; des catacombes, que nous fit visiter un moine et qui sont assez peu impressionnantes parce que la lumière du soleil y pénètre de toutes parts ; la fameuse fontaine Aréthuse qui, depuis un tremblement de terre, ne verse plus, dans un bassin entouré de papyrus, qu'une eau salée ; il y a, enfin, la cathédrale,

au milieu de l'île d'Ortygie, c'est-à-dire de la Syracuse d'aujourd'hui, laquelle n'est qu'une petite ville d'aspect médiéval, aux rues étroites et noires. Ce qui domine tout ici, ce qui l'emporte sur tout, comme dans tous les lieux chargés d'histoire — et quel lieu, Athènes, Rome et Jérusalem exceptées, est plus chargé d'histoire que celui-ci ? — c'est ce qu'on n'y voit plus, ce sont quelques noms sonores que l'on répète sur des emplacements vides.

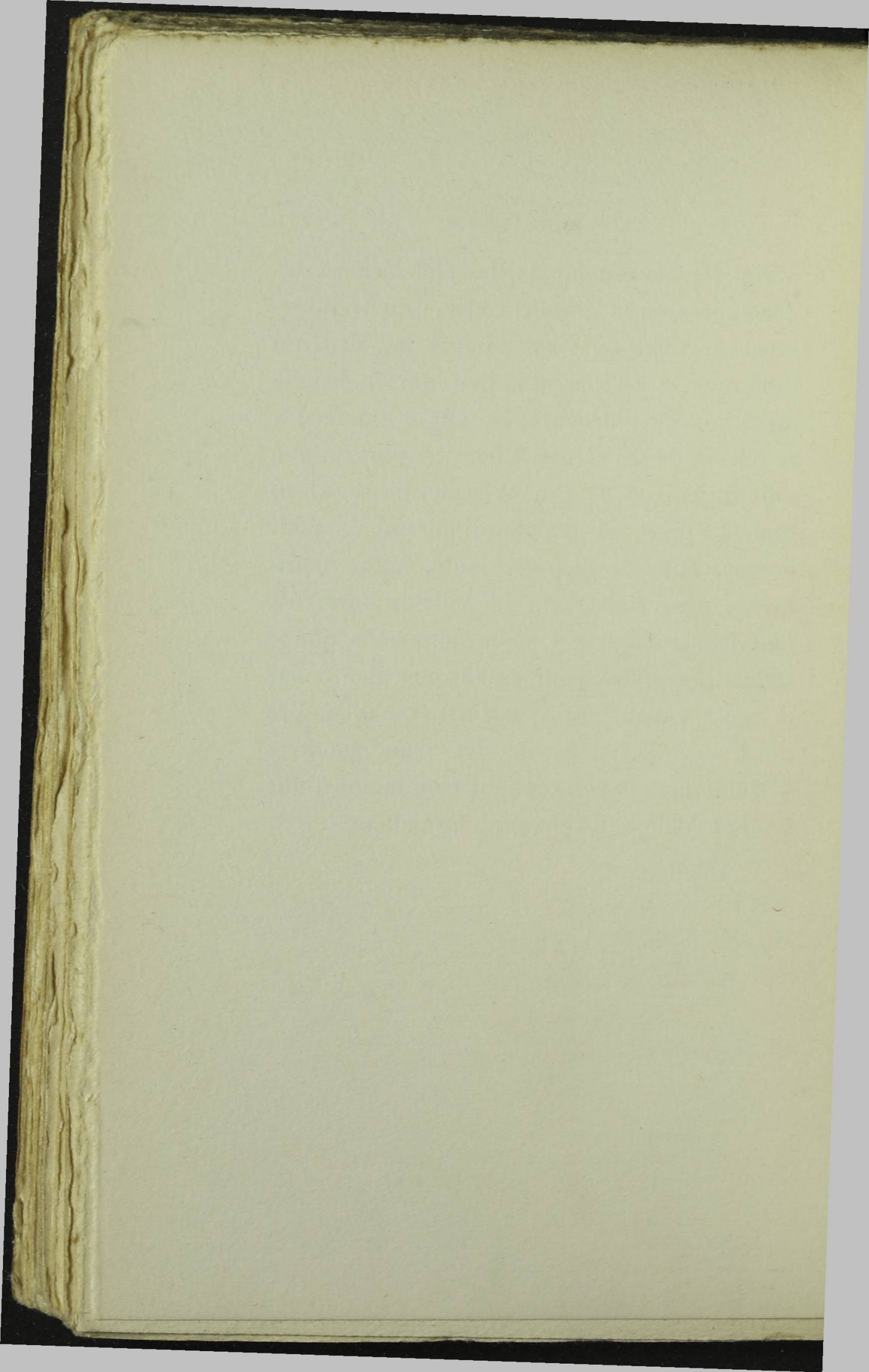
Nous quittons Syracuse dans l'après-midi et arrivons à Catane vers le soir. Catane, la plus grande ville de la Sicile après Palerme, est sans intérêt, commerçante, banale et laide. Nous nous empressons de la quitter, et sommes maintenant dans la région de l'Etna, dont nous contournons les puissantes assises. Mais le plus grand volcan de l'Europe n'est, en ce moment, qu'une montagne assez ordinaire, où achèvent de fondre quelques plaques de neiges et qui envoie tranquillement vers le ciel une paisible colonne de

fumée. Malgré ses trois mille mètres, il n'encombre ni n'écrase le paysage, et se contente d'épauler paternellement la route peu remarquable qui nous conduit à Taormina.

Taormina, petite ville de luxe et de villégiature, tout en hôtels, possède, affirment les guides, le théâtre grec le plus beau et le mieux conservé que nous ait légué l'antiquité. A vrai dire, la réputation de ce théâtre semble un peu surfaite. D'abord il est bien plus romain que grec ; ensuite, des restaurations, qui datent de 1748 et de 1840, inspirent quelque méfiance. Mais le site, une magnifique proue rocheuse qui se dresse sur la mer, l'eau bleue de tous côtés, l'Etna à droite, le Calabre à gauche, est unique au monde. On se demande quel poème, quelle tragédie, fût-elle d'Eschyle ou de Sophocle, était capable de résister, de tenir tête à un tel horizon, de ne pas se dissoudre et s'évaporer dans une telle splendeur.

De Taormina à Messine, il n'y a qu'une cinquantaine de kilomètres, et nous voici

parmi les baraquements, les chantiers et les décombres de la grande victime du tremblement de terre de 1908. Malgré le soleil qui l'illumine et la mer d'indigo qui la baigne on dirait que, découragée, elle a renoncé à se relever de ses ruines. Elle n'est plus qu'une ville de bois et de ciment armé, basse, absolument grise et extraordinairement poussiéreuse, aussi totalement laide, aussi déprimante, aussi sinistre qu'une ville du Far-West américain. Aussi n'y séjournons-nous que le temps nécessaire pour embarquer l'auto sur le bac à vapeur qui, de Messine, c'est-à-dire de Charybde en Scylla, les deux gouffres d'Homère, doit nous conduire en moins d'une heure à Villa San Giovanni, en Calabre.



VI

Nous avons maintenant fait le tour de la Sicile, la côte nord, de Messine à Palerme exceptée, qui de l'aveu de tous n'offre aucun intérêt. Nous l'avons, en outre, de Palerme à Sélinonte et Sciacca, traversée dans sa largeur et fait à l'intérieur, de Terranova, par Chiaramonte et Palazzolo, vers Syracuse, de nombreux crochets : il est donc probable, à moins que son centre ne recèle des merveilles dont ne parle aucun guide, que nous en avons une idée suffisante.

« Sicelides Musae ! » O Muses de Sicile ! idylles de Théocrite et rêves de Virgile, antres, forêts opaques, pâtres au front bouclé, sources claires, chèvres, brebis, pipeaux et bords Mallarméens de calmes marécages, où êtes-vous ? L'île est à peu près nue, aride et déboi-

sée. On roule durant des heures, par des chemins affreux, sans apercevoir une maison, un coin d'ombre, un ruisseau, un troupeau ou un arbre. La terre ondulée déroule monotone-ment ses mauvaises herbes printanières que l'été va bientôt calciner, ses champs de féverolles, de trèfle incarnat et de topinambours, que coupent çà et là quelques buissons de cactus ou d'agaves. Dès que la plaine s'élève de deux ou trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer, surgit l'âpre rocher sans une touffe d'herbe, ou le morne désert de pierrailles. Hormis les alentours des grandes villes où sont les beaux vergers de citronniers et quelques jardins agréables, pas un bois, pas un boqueteau, pas une maison de campagne. Peu d'eau et de l'eau sans gentillesse ; sur tout notre parcours, je n'ai pas vu sourdre une source, sourire un petit lac ; je n'ai pas entendu murmurer un torrent, pleurer une cascade. Seuls, quelques maigres ruisseaux rampent péniblement dans les bas-fonds dénudés.

Les routes sont presque impraticables. Quand elles ne sont pas tout fondrières, elles ressemblent aux routes de France qu'on vient de recharger et qui attendent le rouleau compresseur. En moins de huit jours, elles dévorent un train de pneus. A intervalles réguliers, des deux côtés de ces chemins sans ombre, se rangent de longs villages, ou de plus longues petites villes, identiquement sordides, où vient s'entasser, vers le soir, dans les masures que j'ai déjà décrites, de dix kilomètres à la ronde, toute la population rurale. Elle vit là, non point dans la tristesse ou la misère, car la misère est plus apparente que réelle, et, pour qui veut travailler, les salaires sont assez élevés, mais dans la saleté et l'ignorance satisfaites, l'incurie bruyante et la paresse volubile.

Faut-il parler de la cuisine sicilienne ? Dans les Palaces, notamment à Palerme et à Syracuse, on trouve la table banale, propre à ce genre d'établissements, mais, bien que plus chère, fort inférieure à celle des Palaces fran-

çais. Dans les grandes villes, il y a des restaurants convenables, mais assez grossiers. Partout ailleurs, la nourriture est franchement exécrationnelle. Quant aux vins, qui devraient, semble-t-il, être excellents, les plus renommés, ceux de l'Etna, l'Isola bianco de Syracuse, etc., sont corsés, mais plats, sans bouquet, sans finesse. Je ne parle pas du Marsala, qui n'est qu'un vin fabriqué. Seul, le Moscato de Syracuse, proprement servi dans un verre lavé au citron, au seuil d'une buvette contiguë aux opulents ombrages de l'Oreille de Denys le Tyran, peut-être parce qu'il faisait très chaud et que j'avais grand'soif, me parut frais, généreux, naturel, moelleux, presque digne, en un mot, du soleil et des vignes que chanta Théocrite.

Sortis de la grande île, après avoir déjeuné à San Giovanni, nous attaquons la Calabre par le bout de sa botte, pour remonter à travers la Basilicate et les confins de la Campanie, jusqu'à Naples. Ce sont régions qu'on ne visite guère ; car il est peu fréquent qu'un

touriste s'aventure au delà de Castellamare ou de Salerne. Or, si la Sicile est surfaite, en revanche on ne rend pas justice à la Calabre. Les villes, les monuments, les œuvres d'art, les restes du passé, il est vrai, n'y sont pas remarquables, mais au rebours de ce qu'on attendait, — car je ne sais pourquoi, on se peint volontiers une Calabre aride, pierreuse, broussailleuse et désolée, — la nature y est d'une splendeur incomparable. Nulle part, soit en Italie, soit en Espagne ou dans le midi de la France, je n'ai vu plus beaux oliviers que ceux qui forment d'immenses vergers et bordent les routes, par miracle excellentes, à quelques kilomètres au delà de San Giovanni, jusqu'aux approches de Nicastro ; et rien au monde n'a un style plus pur, plus classique, plus monumental qu'un bois d'oliviers, non plus formé d'arbres-martyrs, rabougris, suppliciés, décharnés, comme ceux que nous avons accoutumé de voir, mais plantureux, élancés, bienheureux, aux troncs énormes et lisses, comme en auraient des

hêtres millénaires, et au feuillage tendre et sain pareil à celui des saules au bord d'une eau courante. Ce ne sont partout qu'orangers, citronniers, haies de roses ; puis à mesure qu'on s'élève dans le pays, qu'on s'éloigne de la côte pour gagner la montagne, de profondes forêts de noyers et de châtaigniers, coupées de sources ruisselantes ; et, comme le disait déjà P.-L. Courier, qui parcourut ces régions en 1806, et manqua plus d'une fois d'y perdre la vie, « en voyant ces rochers, partout couronnés de myrte et d'aloès, et ces palmiers dans les vallées, vous vous croyez au bord du Gange ou sur le Nil, hors qu'il n'y a ni pyramides ni éléphants ».

Aujourd'hui, il n'y a plus de brigands sur les routes. La campagne, peu habitée, est paisible et heureuse ; et ce n'est partout que tableaux primitifs et champêtres : femmes à la fontaine, l'amphore sur la tête ou l'épaule, pâtres sous un chêne fendu ou sous un olivier géant, enfants nus chargés d'oranges ou de citrons, tels qu'on en voit encore sur les belles

images dont on illustre autrefois les grandes éditions de Virgile.

Nous arrivons le soir à Nicastro où précisément, il y a plus d'un siècle, des bandits tuèrent à coups de fusil, trois hommes de l'escorte de P.-L. Courrier ; car nous voici au cœur de la Calabre montagnaise, « Calabria Ferox ».

Le lendemain, c'est dimanche et jour de marché. De ma fenêtre, j'ai vue sur la rue principale et la grand'place où se pressent, avec leurs ânes, leurs bœufs, leurs chèvres, leurs agneaux et leurs petits cochons noirs, les paysans des alentours. La région qui s'étend de Catanzano à Nicastro est à peu près la seule, en Italie, où se soient conservés les costumes d'autrefois. Les hommes, il est vrai, ne portent plus le chapeau pointu, l'escopette ou le tromblon du brigand calabrais ; mais les plus vieux ont encore le bas de leur pantalon loqueteux, ficelé en losanges. Quant aux femmes, avec leur corselet de velours lâchement lacé sur la chemise blanche, leur

jupon rouge-géranium, à volants noirs, sur lequel s'échancre une robe généralement mauve qui se relève sur les côtés pour former une sorte de vertugadin, leurs pieds toujours nus, leur sombre chevelure coiffée d'une amphore, d'une corbeille de citrons ou d'un paquet d'herbes, n'étaient l'âcre poussière et les mauvaises odeurs qui s'élèvent de la route, elles auraient l'air de figurantes d'opéra-comique ou de modèles de Léopold Robert. Tout cela jacasse plus qu'il ne grouille autour de poteries, de fruits, de cotonnades ; de lentes affaires se concluent après d'interminables marchandages. A mes pieds, au seuil de la boucherie-charcuterie-remise-abattoir-étable qui forme le rez-de-chaussée de l'hôtel, j'assiste ainsi à l'un des humbles drames qui se répètent à tous les coins de la place. Un vieux paysan, monté sur son vieil âne, s'approche de la porte et présente au boucher un agneau dont les quatre pattes sont réunies par un bout de ficelle. Le boucher soupèse dédaigneusement la petite bête et en offre

un prix qui excite chez le vieux paysan une indignation stupéfaite. Il reprend l'agneau, fait mine de s'en aller. Le boucher le rappelle, ajoute probablement une ou deux lires à l'offre ; l'autre revient, l'air menaçant, comme s'il ne s'agissait plus de palabrer mais d'étrangler un ennemi mortel. Le boucher, à son tour indigné, rentre dans sa boutique, au seuil ténébreux de laquelle le paysan invective contre lui, attestant les dieux et les hommes qu'au prix qu'on ose lui proposer, il aime mieux jeter l'agneau sur le sol et le donner pour rien. Il fait comme il dit, remonte en selle et passe son indignation sur son âne qui s'éloigne dans une héroïque pètarade. Abandonné de tous, l'agneau gît sur le flanc, dans la poussière, et pleure comme un enfant. Peut-être voit-il aux crocs du mur, les cadavres de ses frères écorchés qui se balancent en l'attendant. Il tente quelques soubresauts impuissants ; puis, tout à coup, du plus profond de sa détresse, aperçoit, tombée d'une charrette, une touffe d'herbe pareille à l'herbe

de sa montagne. Une stupeur heureuse coupe net ses sanglots. Ses lèvres parviennent à happer les brins verts ; il les attire, les grignote, les déguste lentement, avec de petits hochements de tête approbatifs et satisfaits ; les maux sont oubliés, le bonheur renaît sur la terre et de gras pâturages recouvrent la poussière...

Hélas ! comme un dieu nonchalant qui regarde de trop haut et a d'autres soucis, je sais que le drame tire à sa fin et je vois s'égoutter les dernières minutes d'une innocente vie. En effet, le destin hâte le pas. Le boucher reparaît sur le seuil et le paysan au coin de la ruelle. Ils se rapprochent, n'échangent que deux mots, quelques billets crasseux passent de l'un à l'autre, la conjonction des volontés fatales s'accomplit et l'ombre de la mort descend sur la victime. Elle ne pousse plus un cri, un peu de sang rougit une cuvette, le temps pour moi de détourner la tête ; et ce qui ce matin folâtrait dans la rosée, pend maintenant aux crocs de l'ignoble et puante mesure.

VII

De Nicastro à Castrovillari, par Cosenza, la route d'abord montagneuse, déserte et boisée, emprunte ensuite la profonde vallée du Crati. Elle devient du reste fort mauvaise. Dans la montagne durant des kilomètres, nous ne rencontrons âme qui vive, hors un homme armé d'un fusil de chasse et suivi de son chien. Le chien se jette sous l'auto, et malgré les efforts du conducteur, se fait écraser. L'homme, furieux, brandit son arme, nous couche en joue, mais ne tire pas.

A l'entrée d'une des petites villes que nous traversons, on a planté une avenue de platanes dont chaque arbre porte le nom d'un soldat tué dans la grande guerre. La pensée est heureuse et touchante ; mais l'incurie méridionale et municipale a négligé d'arroser les malheu-

reux platanes qui se sont desséchés, et ceux dont ils représentaient le souvenir sont, avec eux, morts une seconde fois, en effigie.

Nous couchons à Castrovillari, bourgade d'une dizaine de mille habitants, dont l'hôtel assez misérable est à peu près propre ; il n'y a rien à voir à Castrovillari, que la vie monotone et désœuvrée des petites cités de l'Italie méridionale.

Le surlendemain, par Sala Consilina, Polla et Eboli, nous arrivons à Paestum, que nous voulons visiter en faisant un crochet, avant de nous rendre à Naples par Salerne.

Les trois temples fameux de Paestum, quand on a vu ceux de Sicile, ne sont plus extrêmement impressionnants. Ils ont l'air de compléter l'exposition de Girgenti. Mais la plaine plate, sablonneuse et marécageuse, stérile, déserte, inhabitée, inhabitable, empoisonnée de malaria, la lande désolée où ne peuvent plus vivre que des buffles dont les mufles et les dos noirs émergent de l'eau des mares, le paysage de fin de terre et de malédiction

où sont relégués et rangés côte à côte les trois sanctuaires, est vraiment un des plus tragiques, et malgré le soleil qui l'inonde, des plus lugubres qu'on puisse voir.

Arrivés à Naples, nous abandonnons assez lâchement notre ami et son auto ; et rassasiés de route, de poussière et de crasse, nous prenons passage sur « Le Lotus », des Messageries Maritimes, qui, venant de Beyrouth, doit nous débarquer le surlendemain à Marseille. Ce sont les dernières, et il faut bien le dire, les meilleures heures du voyage. A bord du bon bateau bien tenu, silencieux et calme, comme après un désagréable exil, nous retrouvons enfin l'air et les habitudes de la patrie, l'ordre, la propreté, la discipline, l'obligeance sans obséquiosité, la gentillesse et les mille petites choses qu'on n'aperçoit et qu'on ne goûte qu'après en avoir été privé. On est tout étonné de se voir soudain parmi de braves gens tranquilles qui ne tendent plus la main, qui ne vous harcèlent pas d'offres agaçantes et de récriminations incessantes, à qui l'on peut

adresser la parole sans qu'ils vous réclament un pourboire, ou veuillent à toute force vous vendre un peigne d'écaille en celluloïd, un collier de corail synthétique ou des photographies obscènes.

Mais qu'on ne s'y méprenne point. Il ne s'agit pas du tout, dans ces petites notes, de dénigrer plus ou moins malicieusement notre sainte mère d'Italie ; car elle est un peu notre mère à tous. Nul plus que moi ne l'aime et ne l'admire, et je me souviendrai toujours de l'accueil touchant, généreux et fraternel qu'elle voulut bien me faire lorsqu'en 1914 et en 1915, je vins lui parler des malheurs de la Belgique. Mais n'est-ce pas lui prouver qu'on l'aime véritablement que de lui dire certaines vérités utiles et de ne pas lui cacher puérilement des petites fautes qui gâtent un peu une hospitalité qui serait si facilement délicieuse ? Jusqu'à Naples, le voyage est agréable et le confort presque parfait. A partir de Naples, et surtout en Sicile, on rencontre quelques inconvénients. Mais, pour

ce qui concerne les auberges et les hôtels, n'oublions pas qu'il y a trente ans à peine, ceux de beaucoup de nos petites villes de province, sans aller jusqu'au dénuement, au délabrement et à la malpropreté des logis de la Calabre et de la Sicile, n'étaient pas bien séduisants. Ce que notre Touring-Club a pu faire, il n'y a aucune raison pour que le Touring-Club italien, également actif, ne le fasse pas. On me dit du reste que depuis deux ou trois ans, grâce à la bonne et salutaire discipline du fascisme, la situation s'est notablement améliorée et que le voyage est beaucoup plus facile et plus agréable.

LE ROYAUME DES MORTS

I

L'ÉGYPTE D'AUJOURD'HUI

Si vous voulez garder intacte la vision du monde que composa votre imagination d'après les récits des voyageurs, les légendes, les poètes et les rêves de votre enfance et de votre jeunesse, ne sortez pas de votre maison. Mais si vous préférez la réalité, quelle qu'elle soit, aux songes inconsistants de la fantaisie, faites le tour de la terre. Vous aurez bien des déceptions ; mais vous apprendrez à voir, à comprendre, à comparer, vous ferez l'éducation de vos yeux, de votre sensibilité, de vos désirs, de vos inquiétudes et de votre bonheur. Vous reviendrez sous votre toit, assagi, souriant, purifié et pour longtemps tranquillisé. Vous

aimerez davantage tout ce qui vous entoure, le pays que vous habitez et les hommes parmi lesquels vous devez vivre. Vous saurez goûter les loisirs d'une existence qui vous paraissait injuste, plate, monotone et bornée. Vous n'envierez plus ceux qui partent vers d'autres rives et les grands navires qui s'éloignent n'emporteront plus vos regrets, car vous aurez enfin la certitude qu'il y a sur ce globe bien peu de merveilles qui valent l'idée qu'on s'en faisait.

Je n'y voulais pas croire avant de l'avoir vue, mais l'Égypte est bien telle qu'une demi-douzaine de cartes postales, grossièrement enluminées à la manière des images d'Épinal, nous en donnent l'aspect. Obélisques et pyramides, maigres touffes de dattiers élançant çà et là leurs longs plumeaux brûlés, innombrables et rectilignes digues, étroites et vertes, où, découpés en silhouettes sèches sur l'horizon gros bleu, trottinent sans cesse de petits ânes, passent d'un pas lesté des femmes aux voiles noirs, semblables à des saintes vierges

en grand deuil, portant hiératiquement sur la tête un bidon à pétrole, défilent, non moins rapides, des hommes à peu près nus ou enveloppés jusqu'au sommet de la tête de guenilles blanches ou rousses, se balancent de hauts chameaux, indolents, dédaigneux et majestueux, qui semblent compter chacune de leurs longues enjambées. Tout cela, hors les chameaux dont rien ne peut hâter l'allure religieuse, semble inexplicablement pressé et se précipite, du matin au soir, à l'aller comme au retour, vers un but qu'on n'aperçoit jamais et dont on cherche l'intérêt, car tout étant partout exactement pareil, on n'éprouve nullement le désir de se rendre quelque part. Au bas de la digue croupit une eau limoneuse et jaunâtre. De place en place deux petits bœufs bossus font tourner lentement la grande roue informe, branlante et toujours à moitié démolie d'une noria primitive qu'on appelle ici *sâkiyé* ; et, de cent mètres en cent mètres, aussi loin que s'étend la vue, sur toute la campagne, un pauvre fellah ruisselant use

la journée à irriguer son champ à l'aide du chadouf, qui n'est, comme au temps des Pharaons, qu'une longue perche oscillante munie d'un vieux seau, d'une couffe ou d'un panier troué qui puise l'eau malpropre et la déverse dans des rigoles fangeuses aussi naïves, aussi précaires que celles que les enfants, sur nos plages, tracent autour de leurs châteaux de sable.

A intervalles réguliers, à peu près de lieue en lieue, parmi la plaine plate et verte : orge, blé, coton, luzerne, trèfle, pavots blancs, canne à sucre, la touffe de plumeaux brûlés surmonte un amas de masures noirâtres faites de boue et de paille hachée, aux parois vacillantes, aux petites coupoles de guingois, incroyablement sales, titubantes, sinistres, ensevelies dans une poussière de hauts fourneaux, ne tenant debout que par habitude et prêtes à se dissoudre à la première ondée, comme un morceau de sucre trempé d'encre. Quelques ânes à l'ombre percée d'un tamaris, quelques femmes en deuil éternel, accroupies le long

de cases qui ont l'air de jouer à se renverser, quelques enfants nus, en chocolat, couchés dans de la poudre couleur de marc de café ou de mâchefer ; et, sur tout cela, un grand ciel sec, éblouissant, où ne passe jamais un nuage. C'est un village de paysans, l'habitable millénaire du fellah, que l'on trouve, invariable, durant les douze cents kilomètres qui vont d'Alexandrie à Assouan, tout le long de la vallée du Nil qui est tantôt large de plusieurs lieues, comme dans le Delta, tantôt étroite comme une plate-bande étranglée entre d'âpres falaises fauves, ou rongée par le sable roux du désert.

Les petites villes qui s'échelonnent au bord du chemin de fer ou du fleuve, sont également pétries dans la même boue noire, hormis quelques façades de briques crues ou cuites plus ou moins blanchies à la chaux, quelques hangars et quelques baraquements délabrés, parmi lesquels s'élève la maison ou la villa banlieusarde d'un ingénieur ou d'un administrateur européen, flanquée des hautes chemi-

nées d'une sucrerie qui donne tout à coup au paysage fluvial l'aspect désagréable et inattendu des plus déplorables faubourgs de nos villes industrielles.

Voilà donc, en quelques mots, l'aspect de l'Égypte d'aujourd'hui. Était-il le même au temps des Pharaons ? Il est difficile de le savoir ; car les peintures murales et les bas-reliefs si merveilleusement conservés des mastabas, des hypogées et des temples ne reproduisent guère de paysages. L'art égyptien ignore ou dédaigne la perspective et les vues d'ensemble ; il ne connaît guère que la silhouette simplifiée et symbolique. Un arbre représente une forêt ; une ligne bleue, un fleuve ; une fleur, un jardin. Même le fameux Mastaba de Ti, l'intendant prévaricateur de la Ve dynastie, où nous trouvons dans leur fraîcheur miraculeuse tant de détails minutieux et savoureux sur la vie égyptienne, chasse, pêche, basses-cours, gavages d'oies et de grues, vannage du blé, laboureurs, moissonneurs, menuisiers, paysannes au tra-

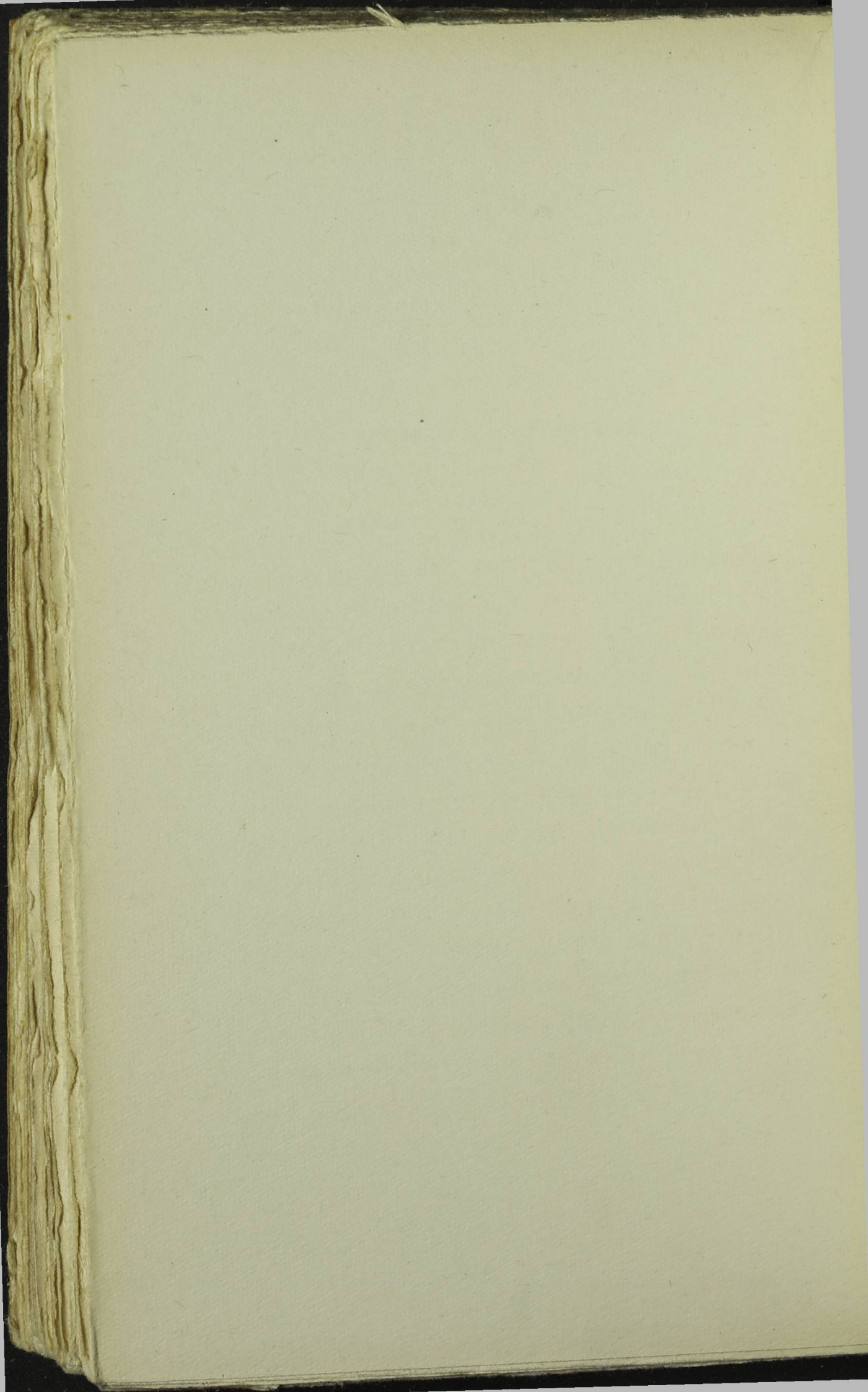
vail, perception des impôts, jeux et acrobaties, bœufs qui passent un gué, oiseaux, poissons, crocodiles, hippopotames, fourrés de papyrus sur les marécages du Delta, tout cela ne nous donne qu'une idée assez incertaine de la campagne et des parcs de l'Égypte d'autrefois. Seules les terrasses du vaste temple de Deir-el-Bahri construit sous la XVIII^e dynastie, dans la Vallée des Rois, ont gardé des traces de jardins. On y voit encore les vasques de pierre, percées de rigoles pour l'arrosage, et les bas-reliefs ont conservé dans le granit l'épaisse frondaison des arbres à encens transportés à grands frais du pays de Pount, qui s'étendait sur les deux rives de la Mer Rouge.

Ce que l'on peut constater c'est, qu'excepté les environs du Caire, où se trouvent quelques promenades ombragées et toujours menacées par le désert, à partir du Delta jusqu'à la première cataracte, hormis les dattiers et les tamaris, il n'y a plus aucun arbre. Le sycomore qui était l'arbre national et sacré, a complè-

tement disparu, ainsi que le papyrus et le lotus, qui symbolisaient l'Égypte du Nord et l'Égypte du Sud et foisonnaient dans les peintures antiques. On ne les rencontre plus que dans les jardins zoologiques ou botaniques.

Quant aux grandes villes, notamment Alexandrie et le Caire, comme toutes les cités plus ou moins légendaires qu'on avait vues, dans ses rêves, auréolées du prestige oriental, elles déçoivent d'abord. Leur richesse paraît assez banale, équivoque et de mauvais goût dans les quartiers européens ; et les quartiers indigènes dont on ne saisit probablement la saveur qu'après un long séjour, semblent, au premier contact, étrangement misérables, délabrés, sales, malodorants, poudreux et beaucoup moins colorés et pittoresques que ne le répètent à l'envi les voyageurs qui ne sont trop souvent que des perroquets bien élevés. Mais je n'ai pas la prétention de les découvrir ni de refaire ici une description qu'on a faite cent fois ; de même que je ne

parlerai pas des mosquées ni de l'art arabe, qui demanderaient une étude spéciale que l'on peut faire partout en Orient, aussi bien sinon mieux qu'en Égypte.



II

L'ÉGYPTE DES PHARAONS L'ART

Somme toute, ce pays, tel qu'on le voit actuellement, n'était la douceur de son climat durant l'hiver, ne retiendrait pas longtemps le touriste ou l'artiste, si, derrière le spectacle assez vite épuisé de ses villes, de son fleuve et de ses campagnes, ne se dressait, vivant encore d'une vie prodigieuse, l'énigme de la seule civilisation qui, remontant à plus de sept mille ans, ait laissé sur notre terre des empreintes aussi nettes, aussi profondes, aussi fraîches, aussi abondantes que si elle datait d'hier. Il n'est rien sur ce globe qui se puisse comparer aux temples de Louksor, aux tombeaux de la Vallée des Rois, à ceux de Sakkara aux pyramides, à l'hypogée des Apis. Rien, pas

même le fameux temple d'Angkor ou les palais chinois, qui soit aussi étrange, aussi imprévu, aussi hallucinant, d'une humanité aussi spéciale, aussi déconcertante, aussi complète dans un genre qui ne paraît pas appartenir à notre planète. Rien non plus, qui soit d'un art aussi homogène dans le bizarre, dans l'imprévu total, d'un art tout ensemble aussi barbare et aussi raffiné, d'un art qui se tient aussi bien d'un bout à l'autre, du colossal au puéril, du sublime au grotesque, de l'ébauche la plus rudimentaire au figolage le plus minutieux, de la monstruosité la plus ahurissante à la beauté la plus pure et la plus parfaite, de la fantaisie la plus invraisemblable à la réalité, à la vérité, à la sincérité la plus émouvante, la plus délicate que l'homme ait jamais atteinte en interprétant la nature. Aucune race, aucun peuple, même le peuple grec ou la race chinoise n'a apposé sur la terre un cachet plus puissant, plus original, plus indélébile ; aucun n'a imposé au monde une vision aussi compacte, aussi

massive, aussi cubique, aussi oppressive, aussi totale, aussi logique dans son illogisme apparent, aussi démesurée dans sa mesure géométrique, aussi équilibrée dans son équilibre spécial. Si l'Égypte n'avait pas existé, ou si, comme l'Atlantide, tous ses monuments avaient disparu dans une catastrophe planétaire, un des aspects les plus extraordinaires que l'humanité ait jamais pris manquerait à l'histoire de notre terre ; et il est au surplus fort probable que l'architecture et l'art grec, ainsi que toutes les architectures et tous les arts qui en découlent, n'eussent ressemblé que bien peu à ce qu'ils sont.

Est-ce à dire que ce soit beau ? Nous ne pouvons en juger. Trop de milliers d'années, trop de milliers de pensées nous séparent de ces monuments formidables. Ils ne sont plus à notre mesure, à notre taille. Ils représentent un tel gaspillage de forces et de matériaux, ils nous semblent s'élever si inutilement dans le vide, ils nous paraissent la consécration

gigantesque de conceptions tellement enfantines que d'abord nous nous tâtons avec inquiétude, comme on se tâte au réveil d'un mauvais rêve, et que nous nous demandons si nous sommes vraiment sur ce globe ou dans une planète habitée par des êtres qui ne ressemblent pas aux hommes. La première impression, c'est l'hostilité de toutes ces masses maléfiquement colossales, l'écrasement, la résignation qui renonce à comprendre. Puis, peu à peu, à mesure que l'œil se familiarise et se décongestionne, on sort de l'accablant malaise, l'humanité de toutes ces accumulations oppressives remonte à la surface. On y démêle, on y retrouve en germes féconds les lois et les beautés bien connues des architectures que nous admirons avec le plus de certitude. Il est évident que le temple grec, le Parthénon, Ségeste et Girgenti, est déjà, tout entier, en puissance, dans Karnak. Il ne faut plus un grand travail ni beaucoup d'imagination pour le sortir de la gangue égyptienne. Il est déjà, surtout et bien plus

complet, dans le temple de la reine Hatshop-sitou, de la XVIII^e dynastie, à Deir-el-Bahri, dans la Vallée des Rois. Le portique inachevé, avec ses entablements, ses colonnes, ses chapiteaux, si on le découvrait à Mycènes, ne nous étonnerait pas, et les Atrides y eussent, sans se sentir dépaysés, sacrifié à Zeus. Il est cependant l'un des plus anciens de l'Égypte, et remonte à l'an 1.500 avant J.-C. Les Grecs y auraient ajouté un fronton, allongé un peu les colonnes et l'édifice eût pu être transporté à Agrigente ou à Poëstum sans choquer l'œil le plus sensible.

Mais ce temple de Deir-el-Bahri est un peu exceptionnel et fait pressentir, beaucoup plus nettement que les autres, les formes définitives de l'art grec. Il est certain que Karnak, par exemple, bien que postérieur dans ses parties principales, notamment sa fameuse salle hypostyle, semble plonger encore dans les confusions ténébreuses et monstrueuses de la préhistoire. Pour expliquer l'énigme de ces constructions follement ékra-

santes, de ces dalles énormes posées sur des colonnes épaisses, aussi serrées que les fûts d'une forêt de pins, on a prétendu — et Pierre Loti, entre autres, a répandu cette erreur, — que les Égyptiens ne connaissaient pas la voûte et que toutes les bizarreries de leur architecture découlent de cette ignorance. C'était peut-être vrai dans les temps tout à fait primitifs ; mais, dès la XVIII^e dynastie, qui a couvert toute l'Égypte de constructions colossales, nous trouvons à Deir-el-Bahri de vastes galeries voûtées, et, derrière le Ramesseum, le grand temple funéraire consacré par Ramsès II à Amon, on voit encore ce qu'on appelle les Greniers de Joseph, immenses magasins couverts de voûtes dont les briques portent le cartouche du Pharaon qui fit bâtir la salle hypostyle de Karnak, archétype de l'architecture égyptienne qui ne semble connaître que les lignes droites.

Non, ils n'ignoraient pas la voûte ; mais, comme les Grecs d'ailleurs, ils ne l'aimaient pas, ils la dédaignaient, ils la réservaient aux

édifices accessoires, aux communs des temples et des palais. Elles ne répondaient pas, sans doute, à leur idéal artistique qui était avant tout un idéal religieux. Elle n'était pas assez lourde, assez massive, assez accablante. Elle ne donnait pas l'idée d'une force, d'une puissance assez formidable, assez cubique, assez sombre, assez tyrannique, assez impitoyable. Il fallait à leurs dieux un habitacle effrayant, prodigieux, surhumain, inhumain, car c'est le temple qui crée et façonne le dieu, et le dieu devait être terrifiant : ainsi le voulaient leurs prêtres qui régnaient sur leurs rois.

Aucune photographie, aucun tableau, aucune description ne peut donner une idée exacte de leurs monuments. Il faut les voir sur place, au milieu du paysage où ils sont nés, sous le ciel immuable qui les éclaire encore comme il les éclairait il y a quatre ou cinq mille ans, au bord du fleuve unique qui n'a pas changé d'aspect, enveloppés des siècles qui ne les ont presque pas ébranlés.

De même pour leur art. Dans les longues

galeries des musées, dans les reproductions les plus fidèles des albums les plus soignés, il nous semble assez souvent incompréhensible, monotone, rabâcheur, vain et puéril. Ici, non loin des eaux du Nil ou parmi les sables ou les falaises du désert, sur les murs qu'il a couverts, non point de ses rêves, car l'art égyptien ne rêve guère, mais de ses documents, depuis l'aurore de l'histoire, il révèle enfin sa véritable signification. Nous constatons d'abord que l'artiste égyptien est tantôt une sorte de greffier officiel, chargé d'enregistrer pour l'éternité les victoires, les conquêtes et les actes religieux d'un grand règne, tantôt, plus humblement, une espèce de scribe ou d'imagier réaliste et familier, qui doit reproduire sur les parois de la maison des morts, en lignes simplifiées, mais le plus fidèlement possible, les meubles, les outils, les occupations de l'existence quotidienne, afin qu'ils s'animent, repeuplent et continuent la vie de l'autre côté du tombeau, comme si le défunt ne l'avait pas interrompue. Sa mission

est avant tout utilitaire. On ne demande rien à son imagination. Il n'a qu'à copier, en les schématisant, parce qu'il est incapable de les représenter dans leur ensemble, les batailles, les triomphes, les cérémonies religieuses qu'il a pu voir, et les moissonneurs, les cuisiniers, les pêcheurs, les menuisiers, les animaux et les arbres qu'il regarde chaque jour. La beauté et le style sont venus, sans être invités, gratuitement et par surcroît.

Cette beauté et ce style sont incontestables, mais, comme ceux de leurs monuments, ne se décèlent qu'après un assez long commerce. après une certaine initiation. Il en est de même, au surplus, pour l'art japonais et surtout pour l'art chinois. On s'accoutume bientôt à ces milliers de visages qu'on ne voit jamais que de profil sur des corps présentés de face ou de trois quarts, comme s'il s'agissait d'une humanité affligée de torticolis incurables. On s'accoutume plus vite encore et bientôt on prend goût à ces couleurs qui d'abord paraissaient papillotantes et criardes,

à ces teintes plates et simples, à ces rouges brique, à ces verts crus, à ces bleus vifs, à ces jaunes d'ocre, à ces blancs d'argent, qui font penser à des images d'Épinal hiératisées. On ne tarde pas à saisir et à apprécier la justesse, la sûreté, la précision, l'harmonie et surtout la noblesse presque immatérielle de toutes ces silhouettes qui se meuvent religieusement ou s'agitent familièrement sur un même plan et semblent, d'une façon magique et incantatoire, multiplier la vie. Il y a tels de ces bas-reliefs représentant, dans les énormes temples, des batailles, des troupes marchant au combat, des rois bandant leur arc, lançant leurs chars, enchaînant ou foulant leurs ennemis, qu'on se sent, par moment, sur le point de placer au rang des purs chefs-d'œuvre, de classer parmi les plus sûres, les plus complètes réussites du grand style monumental et décoratif.

Quant aux gigantesques statues de leurs dieux et de leurs rois, si quelques-unes paraissent irrémédiablement monstrueuses, si

beaucoup sont conventionnelles et fabriquées sans conviction et comme en séries, quelques autres ont une allure, une majesté, une autorité, une sérénité souveraines, que l'art n'a presque plus jamais atteintes.

Mais ce qui nous attire surtout aujourd'hui, ce sont les petits chefs-d'œuvre de leur sculpture réaliste. On trouve au Musée du Caire des statues en bois, en diorite, en schiste, en granit, en calcaire, en grès, en albâtre, en cuivre, qui remontent à près de trois mille ans avant J.-C. et représentent des scribes, des boulangers, des rois et des reines, des femmes écrasant le grain, des rôtisseurs, des brasseurs, des chasseurs, des prêtres, des enfants nus. Il suffit de les voir pour se convaincre que l'art de reproduire le corps humain, la vie humaine, le mouvement, le jeu des muscles, le visage où transparait l'âme qui s'affirme, n'a jamais été poussé plus loin et qu'il y a, dans certaines de ces figurines, une science, une maîtrise, une piété, une tendresse, une faculté d'insuffler et de fixer des

sentiments et des pensées dans la matière, dont on ne retrouve que de très rares équivalents aux meilleures époques de la sculpture de tous les temps et de tous les pays.

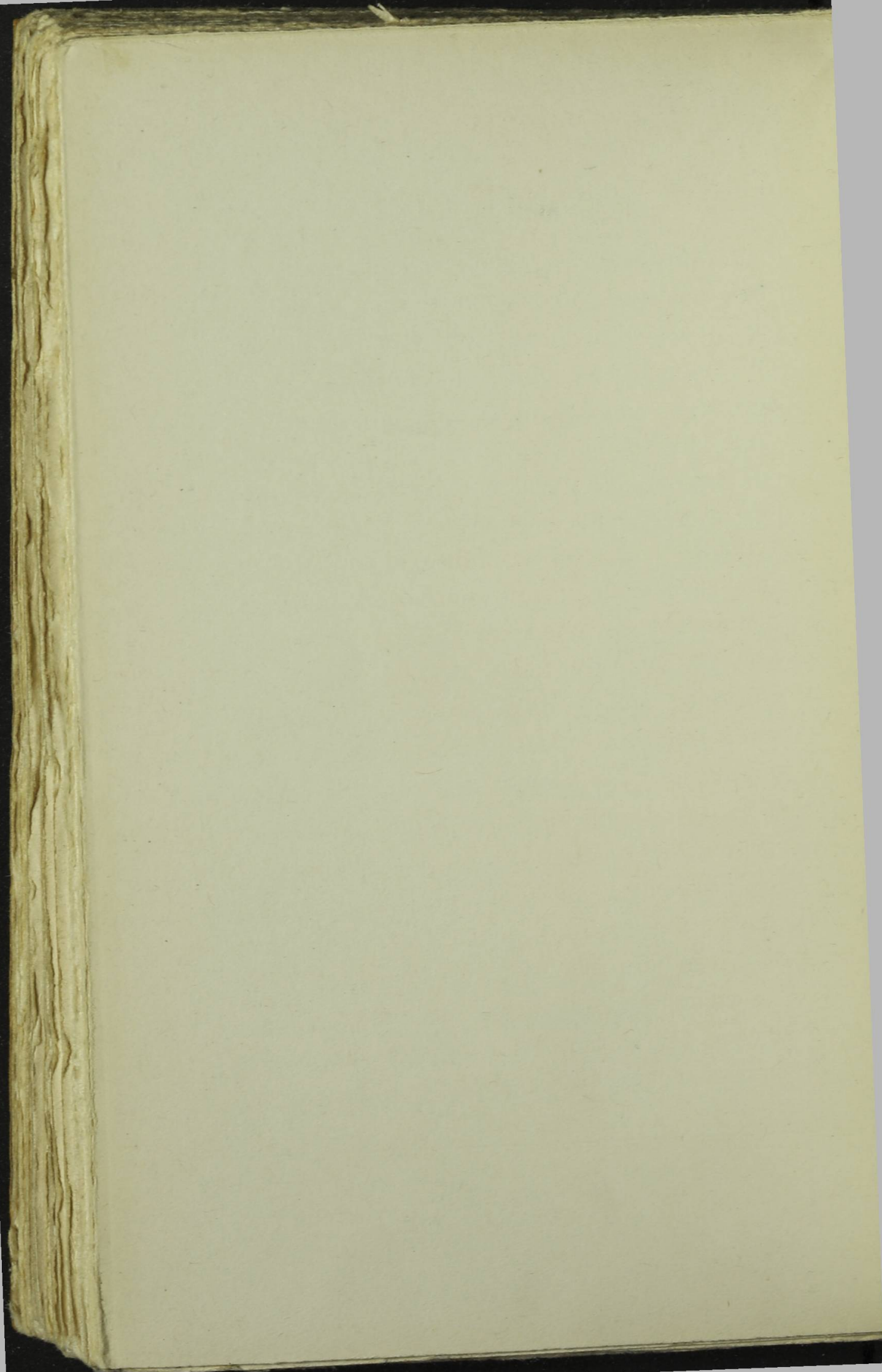
A côté de ces œuvres incomparables, sans transition, pullulent des choses déconcertantes, bizarres, hideuses, saugrenues, enfantines, ridicules, inexplicables. Visitez, par exemple, au premier étage du même musée, la longue galerie réservée aux trésors récemment exhumés de la tombe de Toutânkhamon. C'est, paraît-il, la première fois qu'on retrouve dans une sépulture égyptienne, les objets mêmes dont le mort s'était servi durant son passage sur cette terre : le lit de repos sur lequel il s'est étendu, le trône où il s'est assis, les vêtements, les bijoux et les ornements qu'il a portés, les ustensiles qu'il a maniés. Généralement on ne mettait dans les tombes que des doubles, c'est-à-dire des imitations, des fac-similés plus ou moins fidèles, plus ou moins sincères de ces objets. Mais ici, Toutânkhamon étant mort très jeune et sans doute

inopinément, on n'avait pas eu le temps de fabriquer les doubles. De plus, Toutânkhamon était l'enfant chéri des prêtres d'Amon dont il avait restauré le culte, auquel son père, Aménophis IV, en haine de l'arrogance sacerdotale, avait substitué celui d'Aton. Ils n'avaient pas voulu que, durant le temps nécessaire à la reproduction de ce qui l'entourait, le « Double » de leur roi bien-aimé fût dépourvu de ce qui était indispensable à sa nouvelle vie. Ils avaient donc entassé, à la hâte, dans les diverses salles de son hypogée, avec une prodigalité sans exemple, tout ce qui se trouvait dans son palais, au moment de sa mort. On n'a, jusqu'ici, inventorié et exposé qu'une partie de ces trésors qui nous réservent probablement d'autres surprises.

Ce que nous avons sous les yeux dans les vitrines du musée, nous donne une idée suffisante de ce qui entourait la vie quotidienne d'un Pharaon de la XVIII^e dynastie, c'est-à-dire de celle qui précéda de quinze à treize siècles l'ère chrétienne. C'est, après l'âge

des Pyramides, l'une des grandes époques de la puissance et de l'art égyptiens. Nous lui devons, entre autres, un torse de jeune fille qui égale les plus adorables morceaux de la sculpture grecque, de merveilleux bas-reliefs et le buste d'Aménophis IV, père de Toutânkhamon, qui est l'une des plus belles réussites d'un art qui semble avoir atteint son apogée. Or à côté de ces chefs-d'œuvre, le mobilier de ce pauvre Toutânkhamon offre l'extraordinaire spectacle du bric-à-brac le plus ahurissant qu'un commissaire-priseur ait jamais entrevu dans ses pires cauchemars : lits de repos plaqués d'or, incrustés d'ivoire et de nacre et portés par des chacals ou des bœufs étirés comme des lombrics et vacillants sur des pattes de faucheux, coffres qui ont l'air de cartons de modistes, chars de guerre qui rappellent la ferraille de voitures d'enfants, trônes sur lesquels personne n'aurait la témérité de s'asseoir, et surtout vases d'albâtre tellement tarabiscotés qu'ils découragent toute description avec leurs excroissances et

leurs protubérances malades, superposées et rayonnantes, d'une complication et d'un mauvais goût démentiels, tels enfin que les plus monstrueux objets de faïence ou de porcelaine, qui s'exhibent aux loteries de la Foire aux Jambons ou du Marché aux Puces, semblent, à côté d'eux, d'une sobriété, d'une pureté classiques.



III

LA VIE ÉGYPTIENNE

Vue ainsi, aux lieux mêmes où elle se déroula il y a cinq ou six mille ans, sous un ciel implacablement indigo, sous un soleil resplendissant, sur une terre d'abondance, entre toutes généreuse et facile, au bord d'un fleuve nourricier qui semble aimer les hommes comme nul autre fleuve de ce monde, quelle impression nous laisse-t-elle, cette vie égyptienne d'autrefois, la plus ancienne qu'il nous soit possible de reconstituer avec certitude ? Extérieurement, matériellement, quant au climat, aux produits du sol, au décor, elle est à peu près pareille à celle d'aujourd'hui. Les charrues, les barques, les animaux, les moyens d'irrigation, les silhouettes des moissonneurs dans les champs reproduisent à

s'y méprendre les images qui couvrent les murs des Mastabas de l'ancien empire. Il est seulement probable que l'Égypte, actuellement nue, devait être plus boisée. Quant à la vie fluviale qui remplit tout le paysage, car le Nil est l'âme de l'Égypte, les mêmes « dahabiyés » aux longues voiles en aile d'hirondelle, se traînent toujours sur les eaux lentes et jaunes que troublent seuls, durant les mois d'hiver, les bateaux à vapeur de Thomas Cook & Son.

On croirait donc, au premier abord, que rien n'est changé, que des milliers d'années n'ont pas interrompu le règne des innombrables Pharaons qui se sont succédé sur cette terre. Mais l'atmosphère n'est plus la même. La coque est demeurée intacte, mais l'intérieur est vide. Comparé à ce qu'il était autrefois, le pays n'existe plus qu'à la surface. Il lui manque sa vie véritable, une vie qui occupait les trois quarts de sa substance, une vie que nous avons peine à comprendre, qui était la vie de la mort. En effet, l'antique

Égypte était avant tout un tombeau. Elle était tout entière surplombée par l'idée de la mort ; et non pas, comme chez les chrétiens, par l'idée d'une mort qui ouvrait, pour peu qu'on y mît quelque bonne volonté, les perspectives d'un bonheur éternel ; mais d'une mort entourée de figures et d'épreuves redoutables, d'une mort assez peu rassurante et qui n'était au mieux qu'une pâle réplique de la vie, prolongée autant que possible dans l'ombre souterraine, pour finir par s'évaporer dans le néant. On ne s'intéressait sérieusement qu'aux décès, aux momies et aux sarcophages. Les industries funéraires encombraient les villes et les rives du fleuve. Tout le monde, jusqu'au plus pauvre fellah, se faisait embaumer. Les cadavres saturaient la contrée. Le grand point n'était pas d'être heureux sur cette terre, mais de s'assurer un tombeau inviolable et confortablement meublé. Les cités des vivants n'étaient rien comparées à celles des trépassés. Il n'en est pas resté trace. Même les palais des rois ont disparu ;

quant aux maisons des riches et des pauvres, ce n'étaient qu'édifices de plâtre ou mesures de bois et de roseaux où l'on campait en attendant la barque symbolique de la grande traversée. Mais, sur l'autre rive du Nil, au « Pays qui mêle les hommes », s'élevait, s'étalait, orgueilleuse, inébranlable, bâtie de granits que trente ou quarante siècles n'ont pas entamés, « la Bonne Demeure », la ville qu'on s'imaginait éternelle. Tout ce qui servait à la vie est retourné au limon du fleuve, au sable du désert ; presque tout ce qui était consacré à la mort est demeuré debout, sous le sol ou à sa surface, car la terre d'Égypte est perforée, comme une éponge, de tombeaux innombrables, et couverte de pyramides et de temples qui ne sont au fond que les sépulcres des rois et des dieux.

Cette ombre de la mort pesait-elle sur le peuple autant qu'on serait porté à le croire ? C'est assez peu probable. Le fellah ou le paysan du temps des Pharaons, comme le fellah de nos jours, n'avait guère le loisir

de méditer sur la vie d'outre-tombe, et son travail opiniâtre, du lever au coucher du soleil, lui permettait tout juste de ne pas mourir de faim ; encore qu'un conte populaire de la XIII^e dynastie, *Les Plainles du Fellah*, traduit par Maspéro (1), nous le montre bien moins pauvre et moins malheureux qu'aujourd'hui. On l'y voit quitter son village pour chercher fortune, accompagné de ses ânes chargés « de roseaux, de joncs, de natron, de sel, du bois d'Ouïti, d'acacia du « Pays des bœufs », de peaux de loup, de cuirs de chacal, de sauge, d'onyx, de gaude, de coloquinte, de coriandre, d'anis, de talc, de pierre olaire, de menthe sauvage, de raisins, de pigeons, de perdrix, de cailles, d'anémones, de narcisses, de graines de soleil, de « cheveux de terre », de piments, et de « tous les bons produits de la Plaine du Sel ». En somme une respectable pacotille qui ne trahit guère l'indigence. Il est dépouillé au passage, à la

(1) G. MASPÉRO. *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, pp. 43-71.

suite d'une mauvaise chicane, par le serf de l'intendant d'un palais. Neuf fois, avec une éloquence incohérente, intrépide et intarissable, il vient réclamer justice auprès de l'intendant plein de bonne volonté, mais qui ne sait auquel entendre parmi les affirmations contradictoires du plaignant et des accusés. Grâce à l'intervention du Pharaon lui-même, le paysan finit par obtenir la restitution de tout ce qu'on lui a pris. Car les Pharaons étaient impitoyables envers leurs ennemis du dehors. Ils enchaînaient, mutilaient, exterminaient, croyant simplement accomplir le plus indubitable des devoirs ; mais envers leurs sujets, il n'y eut peut-être jamais en ce monde aussi longue lignée de souverains aussi constamment justes, aussi humains, aussi paternels. Hormis quelques bastonnades infligées à des débiteurs récalcitrants, dans leurs innombrables peintures, on ne voit jamais un Égyptien maltraité, torturé ou voué au supplice. Malgré la barbarie du monde qui l'entoure, les mœurs sont si douces,

dans la vallée du Nil, que lorsqu'il s'agit d'imaginer pour les damnés un châtiment terrible, on ne trouve rien de plus cruel que de les pendre la tête en bas, dans les ténèbres, de les envoyer dans des pourceaux ou de les faire dévorer par un hippopotame ou par des crocodiles. Ce n'est que beaucoup plus tard, au commencement de notre ère, qu'instruit par les Asiatiques, on invente une porte d'enfer dont le pivot roule sur l'œil droit du mauvais riche qui pousse de grands cris.

Quant aux habitants des grandes villes, fonctionnaires, officiers, scribes, marchands, ce que nous appellerions aujourd'hui l'aristocratie et les classes moyennes, tous ceux qui avaient le temps de relever la tête, de penser, d'exister, vivaient-ils d'une vie sombre et triste ? Etre environné de cadavres et de dieux presque tous monstrueux, presque tous dangereux, n'avoir d'autre but qu'un tombeau souterrain où se prolonge sans avenir une pâle et larveuse existence, infiniment moins belle, infiniment moins libre

et moins riante que celle qu'on avait menée sur la rive éphémère, une existence d'autant plus redoutable qu'elle était peut-être éternelle, il n'y avait pas là de quoi se féliciter d'être né. Il est vrai que nous, qui n'escomptons même pas cette pâle existence, qui n'attendons, n'espérons et ne savons plus rien, nous ne nous attristons pas outre mesure. Il est donc assez vraisemblable, qu'entourés de certitudes lugubres, les Égyptiens d'autrefois en prenaient également leur parti. En tous cas, les peintures des Mastabas nous révèlent une vie quotidienne qui oublie volontiers les misères de l'autre monde. Tout y abonde de ce que nous considérons encore comme les grandes joies de l'homme. On y chasse, on y pêche, on y joue, on fait du sport, on vendange les treilles, on boit le vin frais au bord de l'eau, dans les roseaux, sous des kiosques de verdure, on soigne la cuisine, on donne des festins, on gave les oies comme si déjà on connaissait le foie gras, le gibier et les fruits sont magnifiques, on danse au son de la

musique. Et l'on entoure, on enveloppe la momie de ces peintures innombrables, fidèles et méticuleuses, afin qu'au souffle de son Double, elles s'animent et le réjouissent, comme des images cinématographiques qui se dérouleraient indéfiniment sur l'écran de l'éternité.

En approfondissant un peu la question, nous remarquons du reste ici cette incohérence égyptienne dont nous aurons tant d'exemples notamment en théologie. L'Égypte est, sous ce rapport, une terre bien étrange. Au premier abord, tout y semble certitude ; et ces certitudes millénaires sont gravées dans un granit éternel. Mais à y regarder de près, on s'aperçoit bientôt que la plupart se contredisent et que le granit éternel n'a fixé que des nuages. On dirait que tout l'édifice religieux et moral, tout ce qui se rapporte aux dieux et à la vie future, repose sur un secret, qui est peut-être le grand panthéisme agnostique de ceux qui savaient ou croyaient savoir la vérité. Ainsi, cette anémique exis-

tence dans l'au-delà, dont on prévoyait si minutieusement tous les détails, où l'on transportait, où l'on projetait, à laquelle on sacrifiait la vie terrestre des textes contemporains de ceux qui la certifient, des textes voisins de ceux qui affirment que l'homme après sa mort devient l'égal des dieux, nous montrent clairement qu'on avait des doutes très sérieux au sujet des bonheurs d'outre-tombe. On y préconise franchement le *Carpe diem* de toute foi qui chancelle. « Apaise ton cœur en le faisant oublier et sois heureux en suivant ton cœur tant que tu existes », y est-il dit. « Ne te lasse pas de suivre ton cœur et tant que tu es sur terre n'afflige pas ton cœur. Il n'est pas accordé d'emporter ses biens avec soi, il n'y a personne qui soit allé et qui soit revenu. Les pleurs ne peuvent pas ranimer le cœur de celui qui est dans le tombeau. Aussi fais un jour de fête et ne te lasse point. »

Ces paroles, traduites par Maspéro, datent du roi Antef, c'est-à-dire de près de trois mille ans avant notre ère, et rejoignent, à

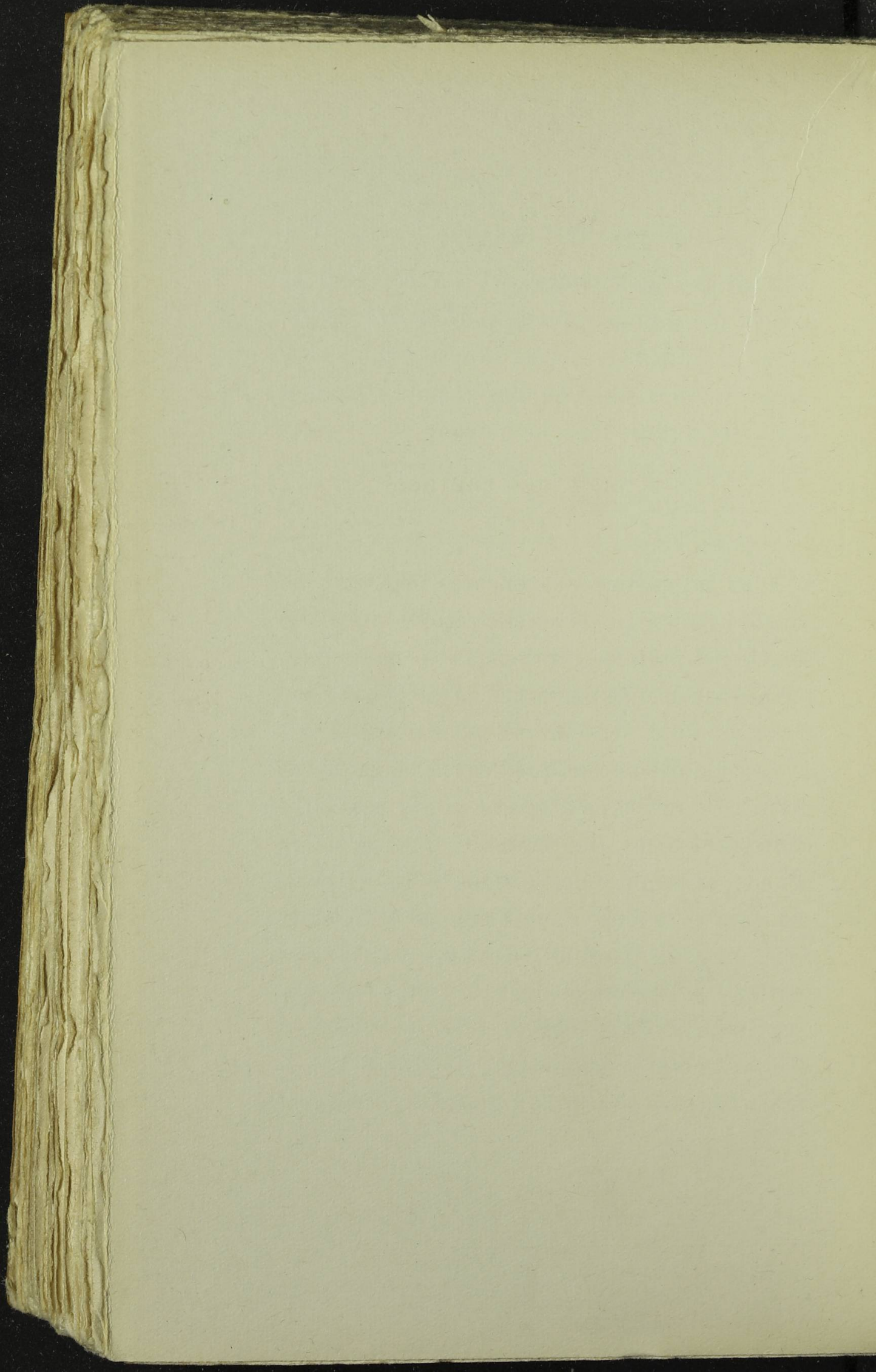
travers l'espace et les siècles, le pessimisme secret de toutes les grandes religions.

Quoi qu'il en fût, les croyances communes et générales étaient plus fermes. Ce sont à peu près les seules dont on ait tenu compte dans les tombeaux ; les seules par conséquent qui aient pu avoir une influence réelle sur le bonheur ou le malheur des jours ; car la partie plus ou moins ésotérique de la religion qui aboutissait à l'Osirification, c'est-à-dire au retour de l'âme en Dieu, à l'immersion dans l'infini divin, passait très haut au-dessus de la masse et de tous ceux qui n'étaient pas spécialement initiés. Hors quelques hauts dignitaires, quelques rares privilégiés de la caste sacerdotale qui savaient peut-être qu'en redevenant dieu on rentrait dans le néant divin, le peuple entier, des plus riches aux plus pauvres, des maîtres aux esclaves, des plus cultivés aux plus ignorants, et jusqu'aux rois même qui, quoi qu'on en dise, semblent bien, à de certains indices, n'avoir pas toujours été dans le secret, tous étaient obsédés

par l'idée de la fragile, incertaine et précaire survie de leur Double ; tous ne pensaient qu'à leur momie, à leur reflet posthume ; et s'ils voulaient être heureux sur la terre, c'était avant tout pour donner un point d'appui, une sorte de modèle et des aliments à leur bonheur souterrain, à leur bonheur d'outre-tombe, à leur bonheur dans « la Bonne Demeure » aux « Villes Éternelles » chez « la Dame de tout », ainsi qu'ils l'appelaient.

Quelle qu'ait été la pensée plus haute des prêtres initiés, il est certain qu'ils ne faisaient rien pour la répandre dans la foule, pour la mettre à la portée du peuple. Même dans les sépultures royales, ils consacraient solennellement les croyances les plus matérielles, les plus enfantines. Plus le mort était grand, plus son existence posthume était entourée de prévenances puériles. Dans les tombes ordinaires régnait encore un certain idéal. On se contentait de représenter par des images ou des signes les objets dont l'ombre aurait à se servir. Dans la tombe des rois, on ense-

velissait le fac-similé exact de ces objets, parfois ces objets mêmes, parfois des serviteurs momifiés et jusqu'à des gigots, des côtelettes, des poulets, des légumes et des fruits conservés dans le natron.



IV

LA SCIENCE DES PRÊTRES

Nous ne savons pas encore, peut-être ne saurons-nous jamais quelle était la pensée secrète des prêtres égyptiens ; nous ne sommes même pas bien sûrs qu'ils en aient eu une. On a, au sujet de leurs sciences occultes, affirmé bien des choses que l'égyptologie de ces dernières années n'a guère confirmées. Incontestablement, les énigmes que recèle la grande pyramide de Khéops sont extraordinaires et aucun monument de ce monde n'en offre de pareilles. En renvoyant, pour le détail, à l'excellent livre de l'abbé Th. Moreux : *La Science mystérieuse des Pharaons*, je me contenterai de rappeler ici que le méridien, c'est-à-dire la ligne Nord-Sud passant

par le sommet de la grande Pyramide est celui qui traverse le plus de continents et divise ainsi les terres émergées de l'Est à l'Ouest en deux parties égales, en sorte qu'il serait encore aujourd'hui, après la découverte de l'Amérique et de l'Australie, le méridien idéal. Ensuite, en multipliant par un million la hauteur de la pyramide, nous trouvons, en kilomètres, la distance de la Terre au Soleil, telle que l'ont enfin fixée les dernières études des astronomes. Nous y trouvons encore la longueur du rayon polaire, celle de l'année sidérale ainsi que la distance parcourue par la Terre sur son orbite en un jour de vingt-quatre heures. Nous constatons, en outre, que le nombre des années de la précession des équinoxes, phénomène qui ne fut découvert, par Hipparque, que 130 ans avant J.-C., y est implicitement constaté, ainsi que la densité de la Terre et bien d'autres merveilles qu'il serait trop long d'énumérer.

N'y a-t-il qu'une suite d'extraordinaires coïncidences ? Il est assez difficile de le sou-

tenir, bien que la nécessité de multiplier certaines mesures, tantôt par un million tantôt par dix millions, puisse, au premier abord, paraître un peu arbitraire. Il est du reste possible que la grande Pyramide, qui date du commencement de la IV^e dynastie, c'est-à-dire d'environ 3.000 ans avant J.-C., et est un des plus anciens monuments de l'Égypte, un monument presque préhistorique, soit le tombeau d'une civilisation antérieure. En tout cas, on n'a, jusqu'ici, trouvé dans les monuments postérieurs, aucune révélation du même genre. Nous voyons, au contraire, que la mécanique et la géométrie des anciens Égyptiens étaient des plus élémentaires ; et qu'en mathématique, ils n'avaient même pas imaginé un chiffre pour chacune des neuf unités de la décimale.

On s'est longtemps émerveillé à les voir transporter des carrières de granit d'Assouan, situées à plus de quatre cents kilomètres de Thèbes, à près de mille kilomètres de Memphis et de Gizèh, de gigantesques obélisques,

d'énormes monolithes qu'ils transformaient en statues, ou des quartiers de roc qu'ils parvenaient à poser au sommet de leurs pylônes ou de leurs pyramides. Mais on peut constater sur leurs peintures murales qui reproduisent tous les détails de la vie quotidienne que ces grands transports se faisaient simplement par bateaux ; et que la mise en place de ces énormes masses s'opérait à bras d'hommes, en y mettant le nombre nécessaire, le matériel humain, comme on dit aujourd'hui, étant inépuisable. Si l'on avait par exemple, à hisser une pierre de quelques dizaines de tonnes au haut d'un pylône, on élevait à côté de celui-ci, comme on le voit encore à Karnak, une montagne de briques et de terre qui servait de plan incliné le long duquel des milliers d'esclaves halaient et poussaient le formidable monolithe.

On s'est également étonné qu'au fond de leurs tombeaux, presque toujours ensevelis sous des montagnes, où règnent des ténèbres absolues, des peintures murales, parfois de

déliçates miniatures, soient aussi fraîches, aussi minutieusement fouillées que si elles avaient été exécutées à la lumière du jour, bien que, nulle part sur les murs, on n'aperçoive les traces de fumée qu'aurait dû, inévitablement, y laisser la flamme des torches ou des lampes. On a soutenu qu'ils devaient connaître une sorte de lumière froide, dont nous avons perdu le secret, ou peut-être l'électricité. D'autres ont prétendu qu'ils éclairaient leurs souterrains à l'aide d'un jeu de miroirs qui, de réflecteur en réflecteur, envoyaient un rayon solaire sur la paroi à peindre. Mais on a récemment découvert un dépôt de lampes qui, manifestement paraît-il, étaient des lampes à alcool et l'on présume que cet alcool, qui donnait une clarté sans fumée, devait être de l'alcool de dattes.

Pour extraire les pierres des carrières, pour débiter et ébaucher leurs énormes monolithes, pour fendre notamment ce redoutable granit d'Assouan, le plus dur qu'on connaisse et sur lequel s'ébrèchent nos ciseaux d'acier,

ils avaient recours, on en a trouvé la preuve, à un procédé très simple, encore en usage aujourd'hui. Ils creusaient des trous dans la pierre, y introduisaient des chevilles de sycomore qu'ils arrosaient d'eau, et la dilatation du bois fendait le granit aussi aisément que la gelée fait éclater une cuvette de verre ou un tuyau de plomb.

Il semble donc qu'on ait eu quelque tendance à exagérer la science mystérieuse des Égyptiens. Au point de vue mécanique, astronomique (la grande Pyramide exceptée), industriel, mathématique, ils en savaient probablement beaucoup moins que nos ancêtres de l'an mil. Mais comme ils disposaient de véritables armées d'esclaves, esclaves de guerre ou esclaves indigènes, soumis à un despotisme absolu, ils pouvaient mener à bien, comme le font les fourmis, des travaux qu'avec nos machines merveilleuses, nous hésiterions à entreprendre. C'est ainsi, par exemple, que la reine Hatshopsitou se vante d'avoir fait extraire de la carrière, près d'Assouan, trans-

porter à Thèbes, sculpter, polir, ériger, le tout en sept mois, deux grands obélisques de granit rose dont l'un est encore debout à l'entrée du sanctuaire du temple de Karnak.

On ne voit guère de science occulte en tout ceci. Néanmoins, l'Égypte a toujours été considérée comme le berceau, comme la terre d'élection de l'occultisme. Pour tout le monde antique, c'était le pays de la sagesse, le pays des dieux, la patrie des mystères. Les grands sages de la Grèce, Solon, Pythagore, Platon et bien d'autres, n'hésitaient pas à faire le long et dangereux voyage, afin de demander aux prêtres de la vallée du Nil le dernier mot des suprêmes énigmes. Hormis quelques très anciennes légendes, comme celle de l'Atlantide, ils ne nous ont rien appris. Il est vrai que si on les initiait aux mystères, on leur imposait le silence : et si on ne les initiait pas, on ne leur révélait rien.

En tout cas, le mystère de l'Égypte, tel que nous croyons le percer aujourd'hui, est

assez décevant. En abordant ce sol prestigieux, notre premier désir, et qui ne nous quitte plus, c'est de surprendre le secret de la vie prodigieuse, innombrable, qui anime encore les tombeaux et les temples. On s'imagine qu'il n'est pas possible qu'un culte aussi ancien, que des millions d'images et d'inscriptions cinq ou six fois millénaires, ne cachent pas quelque chose d'inattendu et de très grand. Les hommes à qui nous les devons remontent aux origines de l'espèce. Ils ont vécu, pullulé et prospéré durant plus de quarante siècles, dans une paix presque perpétuelle, sur le même point du globe, ce qui n'est jamais arrivé à aucun peuple. Ils ont donc eu le temps, plus que n'importe qui, d'étudier et d'approfondir les énigmes de l'existence ; de profiter d'un loisir et d'une occasion qui ne s'étaient jamais présentés et qui, probablement, ne se présenteront jamais plus.

Or, à mesure qu'on avance, le mystère s'évanouit. On constate avec étonnement que

ces étranges images, ces signes bizarres et compliqués, qu'on croyait pleins de sous-entendus précieux, de sens multiples et superposés, ne disent, en fin de compte, que des choses très simples, très banales, très terre-à-terre, souvent très puériles, surtout très incohérentes quant aux doctrines, et même assez sauvages, sous le vernis d'une civilisation dont les monuments formidables, l'art parfois merveilleux, la durée fabuleuse et la prospérité sans exemple, nous portent à exagérer l'importance, le raffinement et les acquisitions morales et intellectuelles. La vérité paraît être que cette civilisation était avant tout une civilisation agricole, une civilisation de grands propriétaires d'une intelligence assez bornée et de paysans riches, crédules et superstitieux. A moins qu'on n'admette que jusqu'ici on n'ait saisi que le sens superficiel des peintures et des hiéroglyphes, ce qui, nous le verrons plus loin, est, après tout, possible.

Quand on feuillette leurs grands livres,

notamment ce fameux *Livre des Morts*, dont les premiers textes remontent au temps des pyramides, ce livre au titre fatidique et qui semble promettre la clef de la vie d'outre-tombe, on éprouve à peu près la même déception que lorsqu'on visite leurs hypogées et leurs temples. C'était pourtant, à leurs yeux, le livre par excellence, celui qui manifestement renfermait tout ce qu'ils savaient au sujet de l'au-delà. Ses fragments sacrés recouvrent les murs de toutes les tombes, les parois de tous les sarcophages et jusqu'aux bandelettes qui emmaillotent les momies. Il était le guide, le *vade-mecum*, le gardien, le protecteur, le défenseur, le talisman, l'espoir suprême de tous les morts. En réalité, n'était le chapitre consacré au jugement du cœur qui apporte, dans la nuit de ces temps presque préhistoriques, une très haute idée morale, puisque, pour la première fois peut-être en ce monde, il met en scène le drame de la conscience humaine et de la déification de l'âme, le livre tient si peu ses promesses,

qu'avec plus d'inquiétude encore qu'à propos des autres hiéroglyphes sépulcraux, on se demande si l'on en a réellement saisi le sens. « Ce n'est pas que la grammaire nous arrête, dit l'un de nos meilleurs égyptologues ; elle est en général fort simple, le sens des mots est connu, et cependant il arrive souvent qu'une phrase dont la traduction est aisée nous présente une idée bizarre qui a l'air d'une puérité, pour ne pas dire d'une sottise. Nous pouvons être certains qu'il n'en était pas ainsi pour les anciens Égyptiens. Sous ce langage étrange et qui, à première vue, nous ferait sourire, se cachent peut-être des vérités élémentaires, et des idées de la plus grande simplicité. Nous ne les avons pas découvertes, parce que nous ne savons pas encore assez bien comment les Égyptiens rendaient les idées abstraites. Évidemment par des métaphores, et jusqu'à ce que nous en ayons trouvé la clef, nous sommes obligés de nous en tenir au sens littéral, qui peut nous induire en erreur, ou nous laisser ignorer.

le sens vrai, le sens figuré d'une expression prise dans ce qui frappe les sens ou dans le monde matériel. Aussi la traduction du *Livre des Morts*, comme celle du *Livre des Pyramides*, n'est encore que provisoire à bien des égards, car pourtant nous en avons acquis l'intelligence générale (1). »

C'est une remarque analogue à celle que les grands traducteurs des Védas, Grassmann, Roth et Bergaigne, entre autres, font à propos des textes sanscrits. Nous n'avons donc pas le droit de juger sans appel les livres sacrés des deux plus vieilles religions de ce monde, parce que nous ne sommes pas sûrs de les comprendre intégralement.

Pour ce qui concerne ceux de l'Égypte, on n'ignore pas que c'est la célèbre pierre de Rosette, découverte en 1799, qui, grâce à son triple texte en caractères hiéroglyphiques, démotiques et grecs, a fourni à Champollion et à ses successeurs, la clef de toutes les ins-

(1) E. NAVILLE. *La Religion des Anciens Egyptiens*, pp. 146-147.

criptions hiéroglyphiques. Mais il conviendrait de ne pas perdre de vue que cette pierre date des Ptolémées, c'est-à-dire d'une époque où l'Égypte Pharaonique, la véritable Égypte, était morte depuis longtemps. C'est du reste pour cette raison que, dans ces notes, je ne parle pas des temples de Denderah et de Philæ, qui comptent parmi les plus beaux et le mieux conservés, mais appartiennent à une Égypte posthume, à une Égypte sans âme, factice et théâtrale, qui n'a plus rien à nous apprendre et rabâche infatigablement ce qu'elle ne comprend plus. Déjà, sous la XXV^e dynastie, environ cinq siècles avant notre ère, la conquête persane avait porté à la puissance sacerdotale, qui était la conscience du pays, un coup dont elle ne se releva pas. Trois cent cinquante ans plus tard, lors de la seconde invasion, sous le règne de Nektanébos, les temples furent pillés, et les prêtres qui étaient l'élément nationaliste et, depuis la XXI^e dynastie, les véritables souverains, massacrés ou déportés. Or, c'étaient

les prêtres seuls qui détenaient le sens secret de l'écriture hiéroglyphique, et, les prêtres du temps des Ptolémées, n'étant apparemment que des usurpateurs non initiés, ne pouvaient donner à des signes qu'ils maniaient sans en comprendre toutes les significations, un sens qu'ils ne connaissaient point. Il est donc fort possible que cette fameuse clef de Rosette n'ouvre qu'une très petite porte qui ne donne accès qu'à des constatations matérielles et que Champollion et ses continuateurs aient traduit des milliers de textes sans rencontrer une seule fois la pensée réelle, la pensée profonde des anciens prêtres. Voilà pourquoi l'on peut dire, à plus forte raison encore que ne l'affirmait Naville, que l'interprétation des hiéroglyphes n'est que provisoire.

Quoi qu'il en soit, et tel que nous l'entendons aujourd'hui, le *Livre des Morts*, comme presque toutes les écritures égyptiennes, est avant tout un rituel de magie, un formulaire magique. Il enseigne au défunt les paroles

qu'il doit prononcer pour écarter les monstres qui l'attendent dans l'autre monde et se faire ouvrir les portes qui donnent accès à la vie bienheureuse dans les jardins d'Ialou. Et afin qu'il ne les oublie pas, on peint ces paroles sacrées sur son sarcophage. Tout ce que nous savons de la religion égyptienne est ainsi saturé de magie. On était convaincu que certaines formules, certains gestes, certains actes apaisaient ou maîtrisaient les dieux, enchaînaient, déchaînaient, dirigeaient les forces inconnues de ce monde ou de l'autre. Le gouvernement n'était, au fond, qu'une oligarchie sacerdotale fondée sur la magie ; et l'Exode nous a conservé le souvenir « des secrets de leurs mages », comme dit la *Bible* : la verge changée en serpent, les eaux du Nil et de toute l'Égypte, jusque dans les vases, converties en sang, le pays couvert de grenouilles, etc. Dans un conte de l'ancienne Égypte, traduit par Maspéro (1), l'*Histoire*

(1) MASPÉRO. *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne*. p. 177.

véridique de Salni-Khamoïs, on voit de même un sorcier éthiopien lutter, « par formules de grimoire », contre un sorcier égyptien.

L'Éthiopien, devant le Pharaon, fait jaillir une flamme dans la cour d'audience. Aussitôt, l'Égyptien produit au ciel « une pluie du Midi » au-dessus de la flamme et celle-ci est éteinte en un instant. Ensuite, l'Éthiopien fait paraître une nuée immense sur la cour, « si bien que personne n'aperçoit plus son frère ni son compagnon ». L'Égyptien « récite un écrit vers le ciel » et déblaie celui-ci. Enfin l'Égyptien fait surgir une énorme voûte de pierre, longue de deux cents coudées et large de cinquante, au-dessus du Pharaon et de ses princes. Le Pharaon pousse un cri d'épouvante ainsi que tout le peuple. Mais le sorcier les rassure en faisant paraître un canot de papyrus qui se charge de la voûte et s'en va avec elle « au bassin immense, à la grande eau de l'Égypte », c'est-à-dire au lac Moëris. Après quoi l'Éthiopien s'avoue vaincu et promet de ne plus revenir en Égypte avant quinze cents ans.

Il est certain que ces prodiges ressemblent étrangement à ceux que produisent encore de nos jours les fakirs de l'Inde, notamment au fameux miracle de la corde accrochée au ciel, le *Rope climbing*. Sont-ils dus à un don de suggestion tellement puissant qu'il crée même à distance, et quels que soient le nombre et le scepticisme des spectateurs, une hallucination collective ?

La magie d'aujourd'hui n'est plus que de la métapsychie, c'est-à-dire une série de phénomènes encore mal expliqués, dus au magnétisme, à l'hypnotisme, au médiumnisme ou à d'autres forces inconnues de notre subconscient. Y a-t-il une autre magie, une autre source d'énergie, peut-être extra-humaine, dans le royaume des morts ou dans celui des êtres invisibles qui probablement nous entourent ? Il serait aussi téméraire de l'affirmer que de le nier. Tout ce que nous pouvons inférer de certaines attitudes égyptiennes, constamment reproduites sur les peintures murales, c'est qu'ils connaissaient, entre

autres, toutes les pratiques de l'hypnotisme. Tous leurs gestes d'oblation, de protection, d'imploration, de consécration, bras étendus, mains ouvertes sur la tête et la nuque, passes le long de l'épine dorsale, sont des gestes de magnétiseurs. Les dieux étaient d'inépuisables réservoirs de fluide qu'ils transmettaient aux hommes. Le « Setep Sa », notamment, ou « projection du fluide de vie » qui assurait la protection magique en apposant les mains ouvertes entre les omoplates, rappelle exactement ce qu'on nomme en hypnotisme « le signe de Moutin », par lequel nos magnétiseurs, au début de leurs séances, éprouvent la sensibilité de leurs sujets. Et il est évident que l'hypnotisme, qu'ils connaissent probablement beaucoup mieux que nous, peut produire des phénomènes qui semblent absolument miraculeux.

Ils connaissent aussi, comme l'attestent des textes formels ⁽¹⁾, les pratiques corol-

(1) BUDGE. *Egyptian Magic*, p. 77.

laires de l'envoûtement, c'est-à-dire l'art de transporter à distance, sur un individu déterminé, tous les mauvais traitements qu'on fait subir à une figurine façonnée à la ressemblance de la victime. Le colonel de Rochas, le docteur Carl du Prel et d'autres métapsychistes sérieux prétendent que cette opération est scientifiquement réalisable, que c'est une expérience de laboratoire qu'ils ont réussie presque autant de fois qu'avec l'aide de bons médiums ils l'ont tentée.

Au surplus, comme je l'ai dit ailleurs, dans *Le Grand Secret*, tout ce qui concerne les fameux mystères de l'initiation égyptienne est de source relativement récente et date de l'époque où les traditions et les théories hindoues, chaldéennes, juives et néoplatoniciennes fermentaient dans l'Alexandrie gréco-romaine des Ptolémées. Dès la conquête persane, mais surtout depuis la XXX^e dynastie, c'est-à-dire trois siècles avant J.-C., l'Égypte des Pharaons était morte, ses prêtres déportés et leurs secrets, s'ils en avaient eus,

irréremédiablement perdus. Quant aux écrits de l'Hermès Trismégiste, c'est-à-dire « neuf fois plus grand », attribués à Thot, l'Hermès égyptien, quant à la Table d'Émeraude, aux révélations de Jamblique et autres livres de chevet des occultistes, ils remontent tout au plus aux premiers siècles du christianisme. Mais nous reparlerons plus loin des mystères réellement égyptiens, c'est-à-dire des mystères de l'époque pharaonique.

Jusqu'à quel point ces prêtres, ces grands magiciens, étaient-ils de bonne foi ? On a des preuves qu'ils trompaient par des moyens assez simples la crédulité populaire. Voyez, par exemple, à Karnak, la chapelle obscure où se trouve la statue d'une déesse à tête de chat, Sekhmet, à moins que ce ne soit Mout ou Bastet, tant les divinités sont interchangeable, uniquement éclairée par une lucarne percée dans le plafond. La lumière tombe si habilement, si fantastiquement sur les reliefs de la face, que celle-ci semble s'animer, remuer, même à nos yeux prévenus d'Européens

incrédules. Du reste, beaucoup de leurs statues, qui étaient des statues parlantes dont les bras et la tête se mouvaient, étaient puérilement truquées. Ainsi, quand on voulait, par exemple, animer le dieu Chons Nefer-hotep, la troisième divinité de la triade de Thèbes, on le transportait dans une partie du temple où se trouvait un plancher d'argent évidemment préparé. Il ne fallait au demeurant pas se donner grand mal pour tromper le bon peuple. Il suffisait, dans les cérémonies et les processions, que le prêtre prît le masque d'un dieu, pour que tous fussent convaincus qu'ils voyaient le dieu même. On a enfin découvert, dans tous les temples, des passages souterrains uniquement connus des initiés, par lesquels ceux-ci venaient s'approprier les offrandes que les dieux étaient censés avoir consommées.

Où finissait la science véritable, où commençait l'imposture ? Qui savait qu'on trompait, qui ne le savait pas ? Qui pourrait le dire quand il est question de notre propre

religion ? Il est donc bien difficile de le discerner quand il s'agit d'un culte mort il y a trois mille ans. Avaient-ils constaté qu'il était décidément impossible d'élever les masses aux hautes conceptions monothéistes, à la sorte de panthéisme agnostique qu'ils semblent, quant à eux, avoir atteints ; et dès lors laissèrent-ils la crédulité et la superstition populaires suivre leur pente naturelle et descendre peu à peu aux inextricables et basses complications du polythéisme et du fétichisme le plus puéril ou le plus sénile ? Nous retrouvons un phénomène analogue en d'autres religions, notamment dans celles de l'Inde et de la Perse. Presque toutes, afin de se mettre à la portée des hommes, se compliquent, se dégradent, s'avalissent, à mesure qu'elles s'éloignent de leurs sources.

Il est certain que ces prêtres étaient très puissants ; mais il est non moins certain qu'ils ne devaient pas, comme on est assez porté à le croire, disposer de moyens surnaturels pour défendre leur cause. Ils luttent parfois

contre les rois ; et, comme de simples mortels, sont obligés de céder à la force brutale. C'est ainsi, j'y ai déjà fait allusion, qu'Aménophis IV, père de Toutânkhamon, pour se débarrasser des prêtres de Thèbes dont la puissance offusquait la sienne, confisque leurs immenses richesses et supprime simplement leur dieu Amon auquel il substitue Aton, la divinité solaire d'Héliopolis. Sous Toutânkhamon, nouvelle révolution : on détrône Aton et l'on restaure Amon ; et tous ces drames où se mêlent les dieux et qui devraient se passer entre initiés suprêmes, dans les plus hautes régions de la magie, se dénouent vulgairement, comme de simples intrigues politiques, au profit de celui qui a derrière lui la force armée.

V

LA RELIGION SECRÈTE

Quant à la religion secrète, à leur religion réelle, au milieu de beaucoup d'incohérences, — car l'incohérence, le manque de logique, de suite dans les idées, est ce qui caractérise surtout la théologie égyptienne, — nous en saisissons parfois les grandes lignes que n'ont pas entièrement recouvertes les végétations parasites de la région populaire. Nous remarquons alors qu'au fond, leurs dieux innombrables ne sont, sous les noms les plus divers, qu'un seul dieu qui était en même temps tous les autres et qui changeait de titre ou de forme selon les localités, selon les temples, selon ses fonctions, selon les rois ou les dynasties. Le Pharaon dès cette vie et tous les hommes après leur mort sont dieux et virtuel-

lement tous les dieux qu'ils désirent devenir. Dieu est tout, tout est dieu, par conséquent il n'y a qu'un seul dieu et on ne peut savoir ce qu'il est puisqu'il est tout. Nous aboutissons ainsi à un panthéisme tellement étendu qu'il devient monothéiste et verse forcément dans l'agnosticisme absolu, puisque nous ne pouvons connaître le grand Tout.

Les mystères étaient, si l'on peut hasarder cette antiphrase, la manifestation principale de cette religion secrète. Ils étaient célèbres dans l'antiquité ; et les mystères grecs, notamment ceux d'Éleusis, les plus fameux, en dérivait directement. Les milliers de tableaux retrouvés dans les tombeaux et les temples, nous montrent que ces mystères n'étaient que la représentation allégorique du grand drame de la mort et de la résurrection. Sous le mythe d'Osiris ressuscité se cachait l'histoire de tous les hommes. De même qu'Osiris avait été rappelé à la vie par des cérémonies et des formules magiques, de même, pour tout homme, par la repro-

duction des mêmes cérémonies et des mêmes formules, par la magie imitative, en un mot, la mort devenait le berceau d'une nouvelle vie. Pour le profane, qui prenait au pied de la lettre la réalité de cette nouvelle naissance, il s'agissait d'une vie à peu près analogue à celle qui venait d'expirer ; pour l'initié, il était question d'une vie plus spirituelle, d'une vie éternelle et universelle dans ce qu'était devenu peu à peu l'idée du « Totem » amplifiée, c'est-à-dire dans le grand Tout. Et l'initiation n'était, au fond, qu'une représentation préparatoire ou une répétition générale, durant la vie, du grand drame posthume de la mort et de la nouvelle naissance.

Ce panthéisme agnostique et optimiste sans conviction, où aboutissaient les mystères, était revêtu, pour ceux qui ne pouvaient s'élever jusqu'à lui, de mille allégories anthropomorphes ou zoomorphes. Les textes qui le consacraient et proclamaient que l'homme est exactement et totalement dieu, identique à tous les dieux, n'étaient pas, malgré cer-

taines précautions, réellement secrets. Ils étaient contenus dans le *Livre des Morts*, et se transmettaient de père en fils. Mais ces textes trop hauts, s'ils avaient été inconsidérément divulgués, eussent anéanti la religion. On les laissait dans l'ombre et pratiquement on n'en tenait pas compte. Pour pouvoir se multiplier, les prêtres de ce dieu secrètement unique et inconnaissable, multipliaient à l'infini ses noms, ses attributs, ses images. Des formules magiques suppléaient aux pensées qu'on ne pouvait comprendre, qu'on évitait de répandre. Ces formules fournies et consacrées par les prêtres, étaient censées rendre ceux qui les possédaient et ne savaient pas, aussi puissants aussi heureux dans l'autre monde, que ceux qui savaient, c'est-à-dire les initiés. On peut croire qu'il y avait ainsi deux sortes d'initiations, l'une supérieure, au panthéisme, à l'agnosticisme absolu, l'autre, aux formules magiques, plus pratique et plus générale, comme, à côté de la religion qui priait et qui adorait les

dieux, et se confondant souvent avec elle, il y avait la magie ou la sorcellerie, qui savait contraindre les dieux à faire ce que l'homme désirait. Ici, se manifeste une fois de plus l'incohérence de l'âme égyptienne qui atteint parfois les plus hauts sommets des plus grandes religions, pour retomber l'instant d'après dans les pires niaiseries et les fantasmagories les plus barbares et les plus puérides. Nous voyons alors celui qui vient de reconnaître qu'il est l'égal des dieux d'Abydos et d'Héliopolis, souverain de la terre et du ciel, maître d'hier et de demain, émanation de Râ, user de petites recettes, de misérables mensonges et de mots de passe pour écarter les crocodiles, les hippopotames, les tortues, les serpents, les cynocéphales et les ânes rouges qui lui barrent la route qui mène aux champs éternels d'Ialou, le grand paradis agricole.

Ce panthéisme agnostique, qui paraît être jusqu'ici le plus haut point que les religions aient atteint, que peut-être la pensée humaine puisse atteindre, était-il, comme on l'a sou-

tenu, l'écho d'une tradition ou d'une révélation très ancienne provenant d'une autre race disparue, d'une race plus intelligente, plus spirituelle que toutes celles qui lui ont survécu ? Si le fond de toutes les grandes religions est à peu près le même, si elles aboutissent toutes à l'absorption, à l'anéantissement dans le divin, faut-il croire qu'à un certain moment cette idée tomba du ciel toute faite et que les diverses religions primitives ne firent que la répéter en la mutilant, en l'obscurcissant ? A première vue, cette conjecture est assez séduisante ; mais bientôt, quand on étudie la question, semble très discutable. Comme le fait fort justement remarquer M. Alexandre Moret, l'un des meilleurs égyptologues français, à l'origine des croyances religieuses, en Égypte comme ailleurs, à la période du fétichisme, « la plupart des primitifs croient leur âme en sûreté parce qu'elle est liée au « Totem », c'est-à-dire à une espèce animale ou végétale, ou à une classe d'objets qui ne peuvent tous périr. A la mort

de l'individu, le « Totem », âme collective immortelle, récupère cette parcelle, émanée de lui pour une passagère existence (1) ».

Ainsi, dans la nuit des siècles sans histoire, quand il commence à peine de sortir de la fange animale, l'homme se préoccupe déjà de la survie de son esprit et lui trouve un refuge. N'est-ce pas l'humble origine de la croyance en l'immortalité de l'âme et de tout ce qui, sorti du misérable « Totem », a grandi et s'est épanoui, en même temps que l'intelligence, jusqu'aux dieux sans limites, aux dieux inconnaissables de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte jusqu'au dieu suprême d'Israël qui est non pas le Jéhovah de la Bible, mais celui des traditions secrètes, l'En-Sof du Zohar, c'est-à-dire un point d'interrogation dans le Néant ? Tous ces dieux nous pourrions encore les adorer aujourd'hui sans déchoir, puisque notre agnosticisme rationnel et scientifique n'a pas trouvé autre chose, et, en tout cas, n'a pas trouvé mieux, car la der-

(1) A. MORET. *Au Temps des Pharaons*, p. 173.

nière vérité ce fut toujours, c'est encore et ce sera probablement toujours, qu'après la mort on disparaît dans le « Totem » total, qu'on n'a jamais rien su, qu'on ne sait pas encore, qu'on ne saura jamais ; et que peut-être Dieu même ne sait pas. Et c'est ainsi qu'en dépit de toutes nos expériences, en dépit de toutes les conquêtes de notre science, pour tout ce qui touche à nos origines et à nos fins, nous ne sommes guère plus avancés, nous n'en savons pas plus que le sauvage préhistorique qui adorait comme symbole de son dieu, de l'immortalité de son clan ou de son âme, un chat, un faucon, un crocodile ou un roseau.

De cette religion supérieure, plus ou moins latente, du reste moins coordonnée, moins méditée et moins philosophique que celles de l'Inde ou de la Perse, les Égyptiens n'avaient guère conservé qu'un dogme essentiel qui formait le soutien de toute leur morale : le Jugement des Morts. C'est, au surplus, de ce jugement des morts que dérive presque

toute leur littérature religieuse. Les parties les plus hautes de ce dogme, principalement l'Osirification, la déification de l'âme ou le retour de l'âme en Dieu, qui rejoint le Nirvana védique, de même que le panthéisme agnostique, tombe peu à peu dans l'oubli ; du moins on n'insiste pas, on le laisse dans le vague ; et on ne se figure plus le jugement que comme une comparution devant un tribunal où la procédure ressemble à s'y méprendre à celle des tribunaux de cette vie. On connaît suffisamment les péripéties de ce drame judiciaire d'outre-tombe, et je me borne à en rappeler ici les grandes lignes. Amené devant Osiris et quarante-deux divinités qui représentent les péchés qu'elles sont chargées de punir, le mort, stupéfait, aperçoit son cœur sur un des plateaux de la balance que tient Horus, tandis que l'autre plateau porte une image de Mâat ou Maït, c'est-à-dire la Justice absolue. Il plaide alors sa propre cause et fait sa confession. Cette confession, comme toute la morale égyptienne, est entière-

ment négative. Il énumère tous les péchés qu'il n'a pas commis. Plutôt que de faire le bien, en Égypte, il importe de ne pas faire le mal. Si l'équilibre des deux plateaux atteste la sincérité de la confession, le défunt devient l'égal d'Osiris, il est Osiris même, et, étant Osiris, tous les dieux. Il est libre d'aller où il veut, il prend la forme qu'il désire, il choisit son destin, il peut monter dans la barque solaire où il devient Râ, c'est-à-dire le dieu suprême, il peut se rendre aux champs paradisiaques d'Ialou, en un mot, il est de la famille divine, « les dieux l'entourent et le goûtent, car il est comme l'un d'eux ».

Mais, s'il faut en croire ce que nous voyons sur les murs des tombeaux, il ne semble pas que le défunt s'intéresse beaucoup à cette déification, ni qu'il soit fort curieux de monter dans la barque de Râ ou de séjourner aux champs d'Ialou. Il est libre d'aller où il veut, par les cieux et la terre ; mais plutôt que d'errer dans un infini qui ne lui inspire pas confiance, il préfère rester près de sa momie

et retrouver dans un tombeau confortable, bien meublé et bien approvisionné, les occupations et les avantages bien connus de sa vie terrestre. C'est du moins ce que paraît attester le vague où est laissé, dans les sépultures, ce qui se rapporte à la déification, et d'autre part, le soin extrême qui préside à l'installation, à l'organisation de la vie du « double », lequel n'est peut-être pas l'âme proprement dite, l'âme divine, mais assurément, au point de vue pratique, l'âme la plus intéressante, l'âme habituelle, l'âme humaine de la vie indéfiniment prolongée.

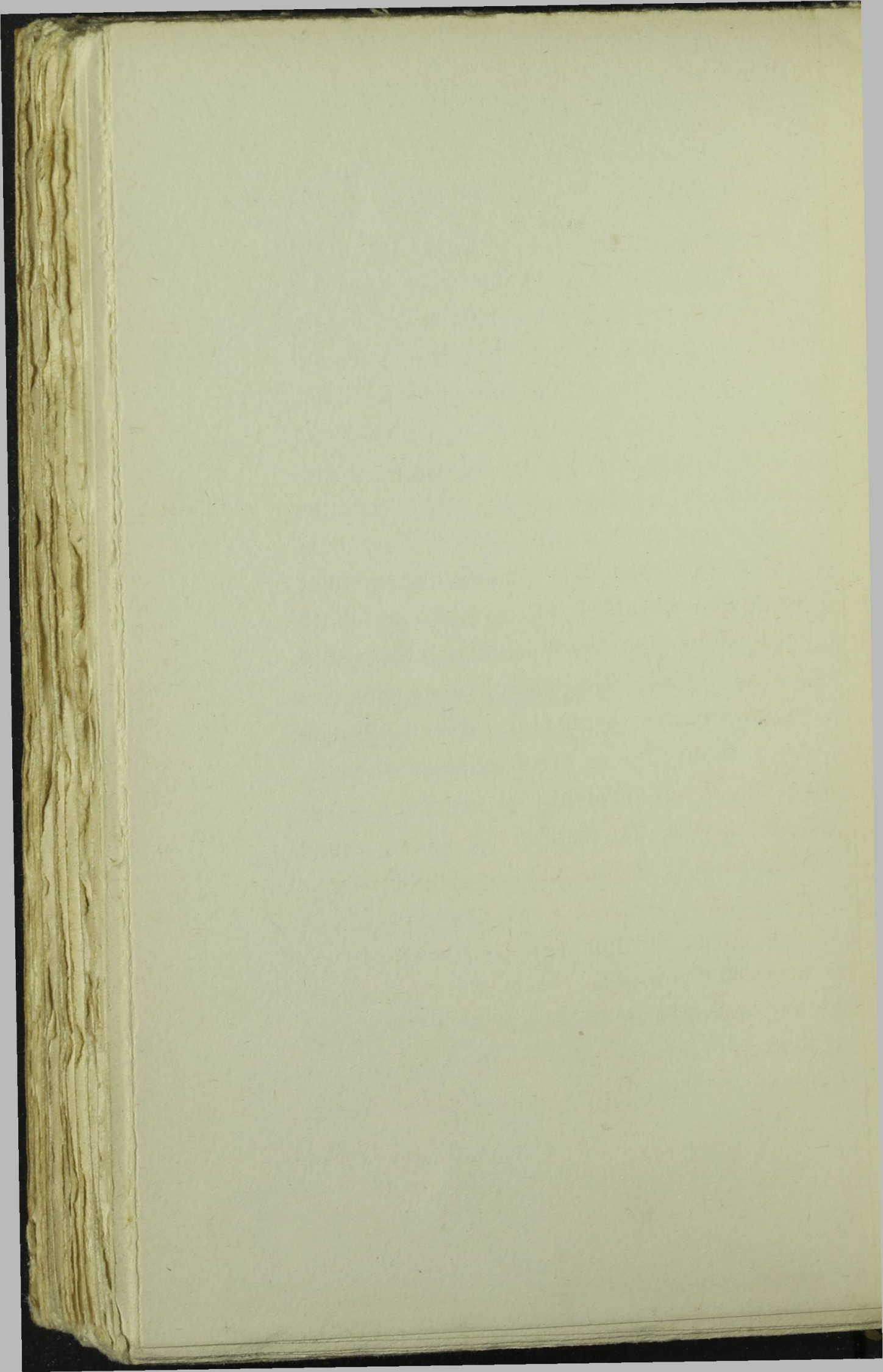
Il y a là une superposition de croyances plus ou moins inconciliables et, en tout cas, mal amalgamées ; et, en Égypte, comme partout, la moins haute a fini par prévaloir et se généraliser. Le jugement des morts lui-même qui extériorisait si noblement le grand drame de la conscience se jugeant elle-même, ne se maintint pas longtemps sur les hauteurs où nous l'avons admiré ; et bientôt il suffira que le plus grand criminel récite

certaines formules magiques pour qu'il soit accueilli par Osiris et divinisé comme l'innocent.

Qu'arrive-t-il si le mort n'est pas justifié devant le tribunal posthume, si son cœur lourd de crimes fait pencher la balance du côté de l'abîme et s'il ne s'est pas muni de formules magiques pour tromper ou dominer les dieux ? Le plus grand des égyptologues anglais, Le Page Renouf, prétend que, dans les textes découverts jusqu'ici, on ne parle nulle part des châtiments réservés à l'âme ou au cœur du condamné (1). Je crois qu'il fait erreur. En tout cas, dans bien des tombeaux, et notamment dans cette terrible Vallée des Rois qui est une immense fournaise noire et désolée, où jamais ne tombe une goutte de pluie, sur les murs de l'hypogée de Séthos, 1^{er} découvert en 1817, par Belzoni, j'ai vu, de mes yeux, d'incontestables figures

(1) P. LE PAGE RENOUF. *Lectures on the origin and growth of Religion as illustrated by the Religion of ancient Egypt*, p. 183.

de réprouvés, représentés la tête en bas, dans les ténèbres, ou des âmes envoyées dans des corps de pourceaux tourmentés par des singes, parce que, paraît-il, le pourceau est le seul animal qui jamais ne regarde le ciel. Il est, affirmait mon drogman égyptien, impossible de le maîtriser tant qu'il a le nez en terre, dans l'ordure. Il résiste à tout, se débat comme un démon, pousse des hurlements qui amentent le village. Relevez-lui brusquement le groin, il s'arrête stupéfait, sidéré, épouvanté ou attendri à l'aspect de l'admirable voûte bleue qu'il n'avait jamais entrevue. Ses cris aigus sont coupés nets ; il devient plus docile qu'un enfant et l'on en fait tout ce qu'on veut.



VI

L'ATMOSPHÈRE SPIRITUELLE

Voilà l'atmosphère spirituelle qui se dégage de ces innombrables nécropoles souterraines et qui enveloppe toute la terre sur laquelle régnèrent trente dynasties de Pharaons. Ces magnifiques souverains, divinisés dès cette vie, et divinisés à ce point qu'ils s'adoraient eux-mêmes, et offraient des sacrifices à leur propre statue, la respiraient aussi. Dieux tout-puissants, ils étaient souvent des hommes très mesquins. Je n'en veux pour preuve que le plus grand, le plus égyptien d'entre eux, le fameux Ramsès II, le Sésostris des Grecs, qu'on croit être le Pharaon de la Bible. On voit sa momie dans une vitrine du musée du Caire. C'est maintenant, dans sa boîte de verre,

entre deux soucoupes contenant des désinfectants, un terrible petit vieillard noir, à demi rongé par les insectes, qui, il n'y a pas longtemps, tourmenté ou liquéfié par la chaleur tropicale de l'été égyptien, redressa le bras droit en semant l'épouvante parmi les gardiens de la salle. Il régna soixante-sept ans. On lui doit les gigantesques constructions de Louksor, de Karnak, du Ramesséum, d'Abou-Simbel, d'Abydos, les colosses de Memphis, c'est-à-dire du Delta à la deuxième cataracte, la moitié des temples et des monuments de l'Égypte. Or, ivre d'on ne sait quelle vanité hypertrophiée, monstrueuse, malade, puérile, il semble qu'il ait voulu être le seul roi qui eût jamais existé. Il était jaloux de tout ce qu'on avait fait avant lui. La gloire, les souvenirs de ses prédécesseurs empoisonnaient sa vie. Partout où ce fut possible, il fit sauter leur cartouche royal taillé dans le granit, pour y substituer, en creux, le sien. Il aurait voulu abolir, à son profit, toute l'histoire de l'Égypte. Cette mutilation des car-

touches, avec la violation des sépultures, était du reste, parmi les rois, un attentat assez fréquent. On ne peut s'imaginer, par exemple, tout ce que firent les successeurs de la fameuse reine Hatshopsitou, pour tenter d'effacer à jamais la mémoire de son règne. Il semble qu'ils n'aient pas été assez intelligents pour faire un retour sur eux-mêmes et se dire que le mauvais exemple qu'ils donnaient serait fatalement suivi, que leur tour viendrait et que, malgré toutes les incantations, il leur serait fait à eux-mêmes ce qu'ils avaient fait à leurs prédécesseurs.

L'athmosphère intellectuelle et morale, même autour des trônes, on le voit, ne monte pas très haut. Elle s'arrête fort au-dessous des cimes qu'elle atteignit dans l'Inde ou la Perse d'autrefois. Elle flotte presque à ras du sol et s'élève difficilement au-dessus de l'existence de tous les jours. On la sent un peu épaisse, un peu étouffante, comme le climat, comme devait l'être toute la vie de

l'Égypte. Somme toute, l'Égyptien semble avoir été une sorte de bourgeois plus pratique, plus actif, plus industriel que l'Oriental d'aujourd'hui. Brûlé plutôt qu'amolli par le soleil, il est plus Chinois et plus Européen que proprement Asiatique ou Africain. Fastueux dans ses palais et surtout dans ses tombeaux et dans ses temples, il se révèle plutôt économe, terre à terre, formaliste, presque bureaucratique dans le privé. Il est du reste beaucoup moins austère que ne le feraient croire les milliers d'images qui le représentent sans cesse environné de mânes et de dieux, accomplissant des gestes rituels et solennels dans des cérémonies religieuses ou funèbres. Il ne cache pas ses plaisirs qui pour lui ne sont pas des vices. Il n'est ni hypocrite ni pudibond. Il aime les femmes, le vin et surtout la bière, la boisson nationale qu'on prépare au jour le jour, en même temps que le pain. Il la boit dans les kiosques ou à l'ombre des treilles, en jouant aux dames ou en écoutant de la musique, au bord du petit lac qui orne tout

jardin, en compagnie de belles filles vêtues de gazes si légères qu'elles sont « comme de l'air tissé ». Il considère comme un devoir d'épouser, à l'exemple de ses dieux, une de ses sœurs ; et si ces mariages incestueux, répétés durant des milliers d'années, n'ont pas éteint ou épuisé la race, n'est-ce pas la preuve que nos préjugés contre les unions consanguines ne sont peut-être pas scientifiquement confirmés ?

Il est certain qu'il n'avait pas, au point de vue de la morale sexuelle, les mêmes idées que nous. Comme le fait remarquer Maspéro, « les mœurs étaient faciles en Égypte. Mûre d'une maturité précoce, l'Égyptienne vivait dans un monde où les lois et les coutumes semblaient conspirer à développer ses ardeurs natives. Enfant, elle jouait nue avec ses frères nus ; femme, la mode lui mettait la gorge au vent et l'habillait d'étoffes transparentes qui la laissaient nue sous le regard des hommes. A la ville, les servantes qui l'entouraient d'ordinaire et qui se pressaient autour de son

mari ou de ses hôtes, se contentaient pour vêtement d'une étroite ceinture serrée sur la hanche ; à la campagne, les paysans de ses domaines se débarrassaient de leur pagne pour travailler. La religion et les cérémonies du culte attiraient son attention sur des formes obscènes de la divinité, et l'écriture elle-même étalait à ses yeux des images impudiques. Lorsqu'on lui parlait d'amour, elle n'avait pas, comme la jeune fille moderne, la rêverie de l'amour idéal, mais l'image nette et précise de l'amour physique. Il suffisait à peu près qu'une Égyptienne conçût l'idée de l'adultère pour qu'elle cherchât à le consommer sur-le-champ ; mais y avait-il en Égypte plus de femmes qu'ailleurs à concevoir l'idée de l'adultère (1) ? »

Sans pouvoir répondre à la question malicieuse du grand égyptologue, rappelons-nous l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar à laquelle fait exactement pendant

(1). G. MASPÉR. *Op. cit. Introduction*, pp. XLVI-XLVII.

l'aventure d'Anoupou, dans *Le conte des deux frères*, qui date de la XIX^e dynastie.

Quant à la prostitution, ils l'envisageaient aussi d'autre façon. Le Pharaon, dans *Le conte de Rhampsinite*, prostitue sa fille pour connaître le nom du larron qui lui a dérobé ses trésors. Chéops fait de même afin de se procurer l'argent nécessaire à l'achèvement de sa pyramide ; l'épouse divine de Baïti consent à trahir son mari en échange de quelques bijoux et à devenir la favorite du roi ; et Thouboui, dans *L'aventure de Satni-Khamois avec les momies*, se livre à Satni, après le paiement du prix convenu. Aucun des narrateurs ne blâme ou ne s'étonne. Il est vrai qu'il s'agit ici de contes populaires ; mais ils reflètent peut-être mieux qu'un document strictement historique l'esprit du temps où ils furent écrits.

Du reste, malgré ces divergences, l'Égyptien est élevé dans l'amour de la justice et surtout de la vérité qui domine toute sa mo-

rale. Pour lui, le vrai et le juste se confondent à tel point qu'il n'a qu'un seul mot pour les exprimer, de même qu'il n'en a qu'un pour le mensonge et le mal. « Dis le vrai, fais le vrai, fais ce qui est conforme au vrai, parce que la vérité est puissante, parce qu'elle est grande, parce qu'elle est durable ; et lorsqu'on trouve ses limites, on atteint la béatitude ⁽¹⁾ », lui répète-t-on dès l'enfance ; ce qui ne l'empêche pas d'être assez fourbe, car même après sa mort il ment effrontément à ses dieux et les « bluffe » sans vergogne, comme si la vie d'outre-tombe était une partie de poker. Très positif, passablement « dessalé », comme on dirait aujourd'hui, il garde dans son esprit et dans son cœur de vastes régions naïves et puériles. Obsédé par l'idée du sépulcre, il est resté une sorte de grand enfant excessivement sérieux. Il croit aveuglément tout ce que lui affirment ses prêtres ; et Dieu sait si ceux-ci abusent de sa crédulité ! A côté de sa petite

(1) G. MASPÉRO. *Op. cit.*, p. 67.

existence quotidienne, il a besoin d'une vie imaginaire énorme, compliquée, redoutable et fantastique. Il se crée des fantômes effrayants et des milliers de monstres invraisemblables ; il divinise tout ce qui l'entoure et finalement sa propre âme, et voit immense, fabuleux et déraisonnable dès qu'il s'agit de ses dieux.

Il évolue très lentement. Comme pour la Chine, à laquelle l'Égypte ressemble sous tant de rapports, on se trouve tout d'un coup, au début de l'histoire, en présence d'une civilisation toute faite, dont on ne découvre pas l'origine, et qui, dans la suite des temps, ne bouge presque plus. Il s'écoule plus de vingt-cinq siècles des pyramides de Sakkarah à la domination gréco-romaine ; et dès les premiers jours, toute la théologie, tout ce qui se rapporte à la vie d'outre-tombe, toutes les croyances populaires, toute l'imagerie religieuse, tous les rites funéraires sont fixés. La vie politique, la vie agricole, les instruments oratoires, les chars, les barques, les engins, les outils restent fidèles aux types primitifs.

Seule l'architecture, au bout de mille ans, va lentement, pesamment des pyramides du Delta aux colonnades de Karnak. Encore ne peut-on dire qu'elle se transforme ; elle sort simplement de l'ombre pyramidale pour s'épanouir au grand jour. Durant près de trois mille ans, non seulement dans les grands domaines de la religion, de la morale, et de l'art, on n'avance presque pas, mais parfois on recule. On répète si souvent les mêmes choses qu'à force de les ressasser on finit par les altérer, les déformer, les aveulir, les vulgariser. La religion tourne à la sorcellerie, la sculpture devient conventionnelle et s'industrialise, les formules magiques se substituent aux jugements de la conscience. C'est seulement sous le Nouvel Empire, un millier d'années avant J.- C., qu'on remarque, en morale, une sorte de mouvement vers les hauteurs, une réaction de la conscience vers la justice et le devoir. Mais il est douteux que ce soit une innovation ou un progrès ; c'est plutôt un réveil, un retour aux vertus d'autrefois.

Cette civilisation dont nous venons d'esquisser quelques traits, encore que fussent assez médiocres les vertus qui la soutenaient, subsista plus de quatre mille ans. C'est la plus longue, avec celle de la Chine, que l'histoire ait connue. Durant quatre siècles, alors que tout, autour d'elle, dans le reste du monde, n'était que barbarie, vols, brigandages, incendies, massacres et chaos monstrueux, elle assura aux hommes qui en jouissaient une sécurité, une tranquillité, un bien-être, un bonheur de vivre que des peuples modernes, comptés parmi les plus heureux, pourraient leur envier.

Quelles forces la maintinrent ? Évidemment et tout d'abord, l'oligarchie sacerdotale qui la gouvernait ; oligarchie de penseurs et de savants qui gardaient jalousement leurs secrets et que couronnait une monarchie non pas seulement de droit divin, mais strictement divine, c'est-à-dire dont le monarque n'était pas le représentant de Dieu sur la terre, mais Dieu même, Dieu dès avant sa naissance,

Dieu à tel point que personne, à commencer par lui-même, ne doutait un instant de sa divinité, Dieu si sincèrement, si profondément convaincu qu'il adorait sa propre image, redoutait sa propre puissance et se prosternait devant soi.

Mais d'autres peuples eurent des oligarchies intelligentes, des rois qui se croyaient dieux, et ne vécurent pas longtemps. Il y avait, chez le peuple égyptien, comme chez le chinois, à côté de cette autorité divine qui, de la base au sommet, stabilisait l'édifice social, une force conservatrice plus humble, mais plus efficace, parce qu'elle imprégnait, ou plutôt saturait tout l'organisme : c'est l'obsession de la mort et le culte du cadavre. Il est assez étrange que partout où s'installe, où l'emporte la pensée de la mort, la vie s'agrippe, s'épanouit, s'intensifie, se multiplie. Les deux civilisations les plus durables, les plus tranquilles, les plus stables dont nous ayons entendu parler, eurent pour idéal un cercueil. Serait-ce l'idéal qui convient le mieux à l'humanité ?

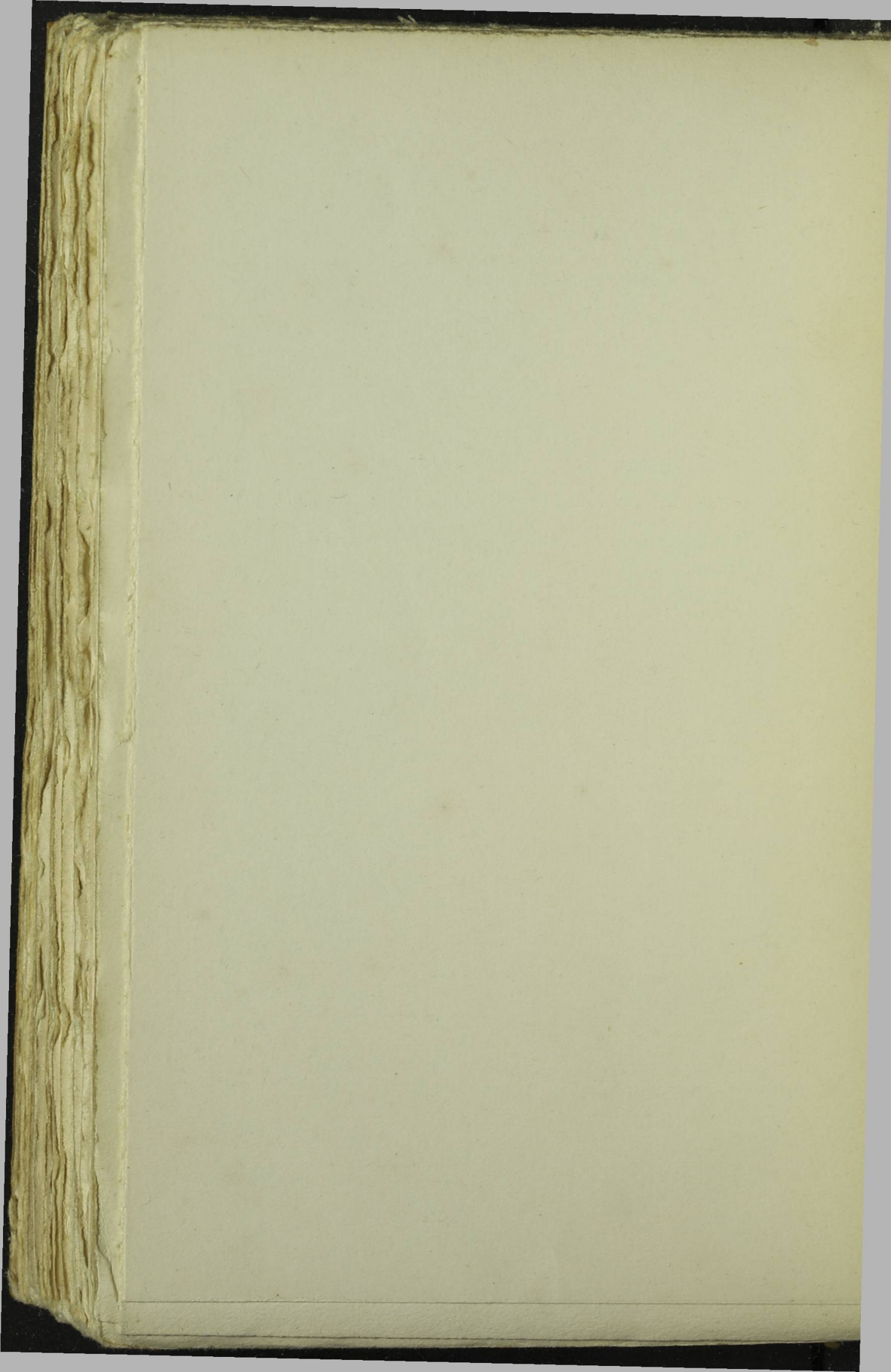
L'idéal du bonheur matériel, à quelque félicité qu'il conduise, n'a jamais satisfait personne ; il détruit plus vite qu'il n'édifie et n'aboutit qu'à des catastrophes. L'idéal spirituel des grandes religions passe à des hauteurs où bien peu de regards le découvrent. Mais l'humble idéal d'une vie et d'une demeure posthumes, à peu près pareilles à celles que l'on devra quitter, mais dont on n'entrevoit pas la fin, est un rêve que tout homme peut faire, que tout homme peut comprendre. S'il faut en croire les expériences et les constatations encore discutables de nos métapsychistes, peut-être, de tous ceux qu'on a préconisés, est-il le moins aventuré, le seul qui ait une petite chance de se réaliser ; de même que l'antique religion des Pharaons, malgré ses dehors fantastiques et parfois grotesques, était au fond très raisonnable et, par-dessus les bizarreries et les puérités concédées à l'imbécillité du nombre, rejoignait les grandes hypothèses. En tout cas, cet idéal accessible transposait l'existence sur un plan où le temps,

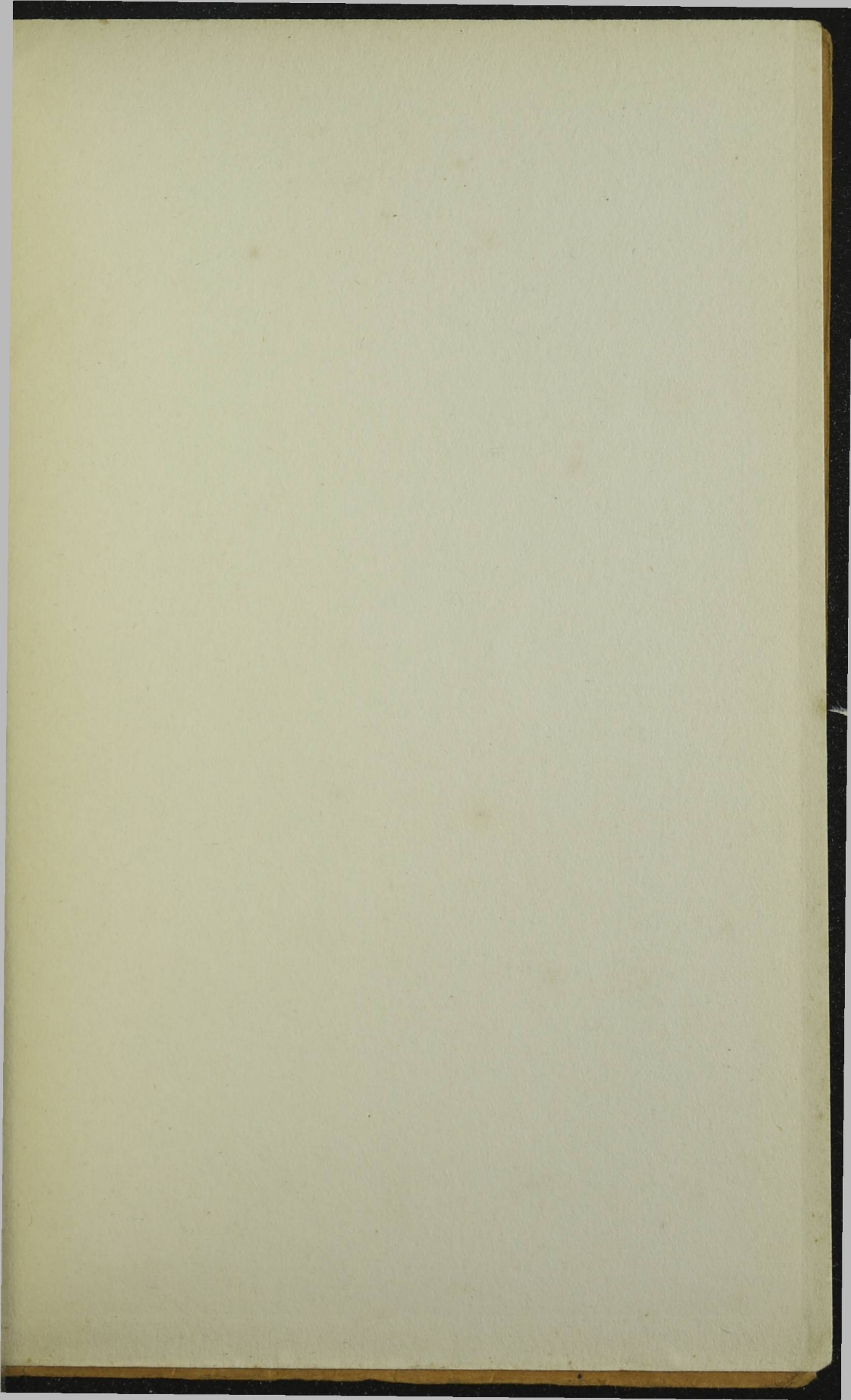
les bonheurs et les malheurs des jours peuvent encore la frôler, mais ne la blessent plus sérieusement. Il canalise les illusions, les aspirations, les déceptions et les ambitions dangereuses. Il équilibre l'imagination. Il guide les yeux vers un au-delà où ils ne s'égareront plus. Il enseigne l'attente, la patience, la résignation. Il donne à la vie une raison d'être qui l'élargit sans la dissoudre dans l'infini et un but qu'elle est sûre de ne pas manquer.

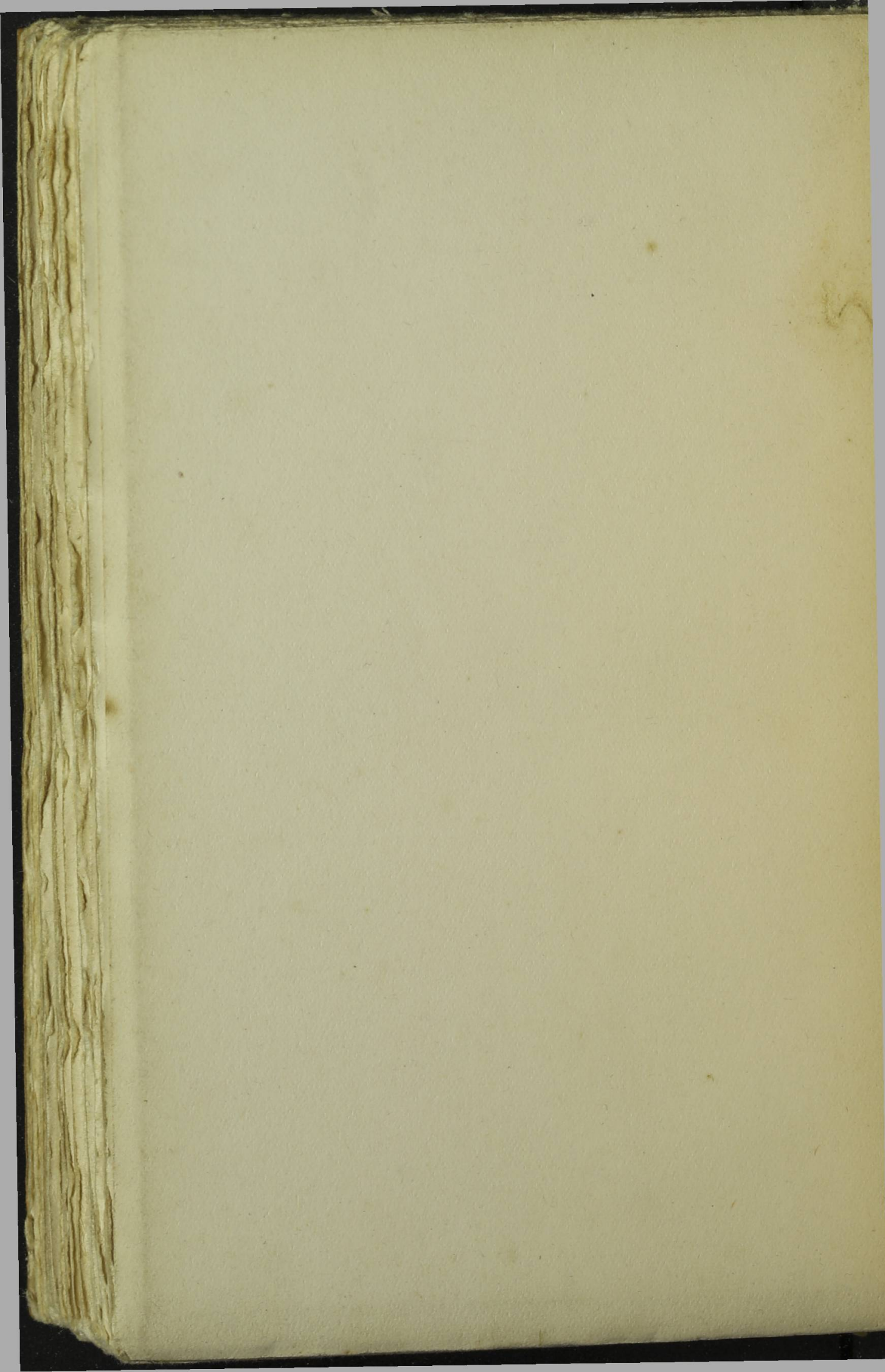
FIN

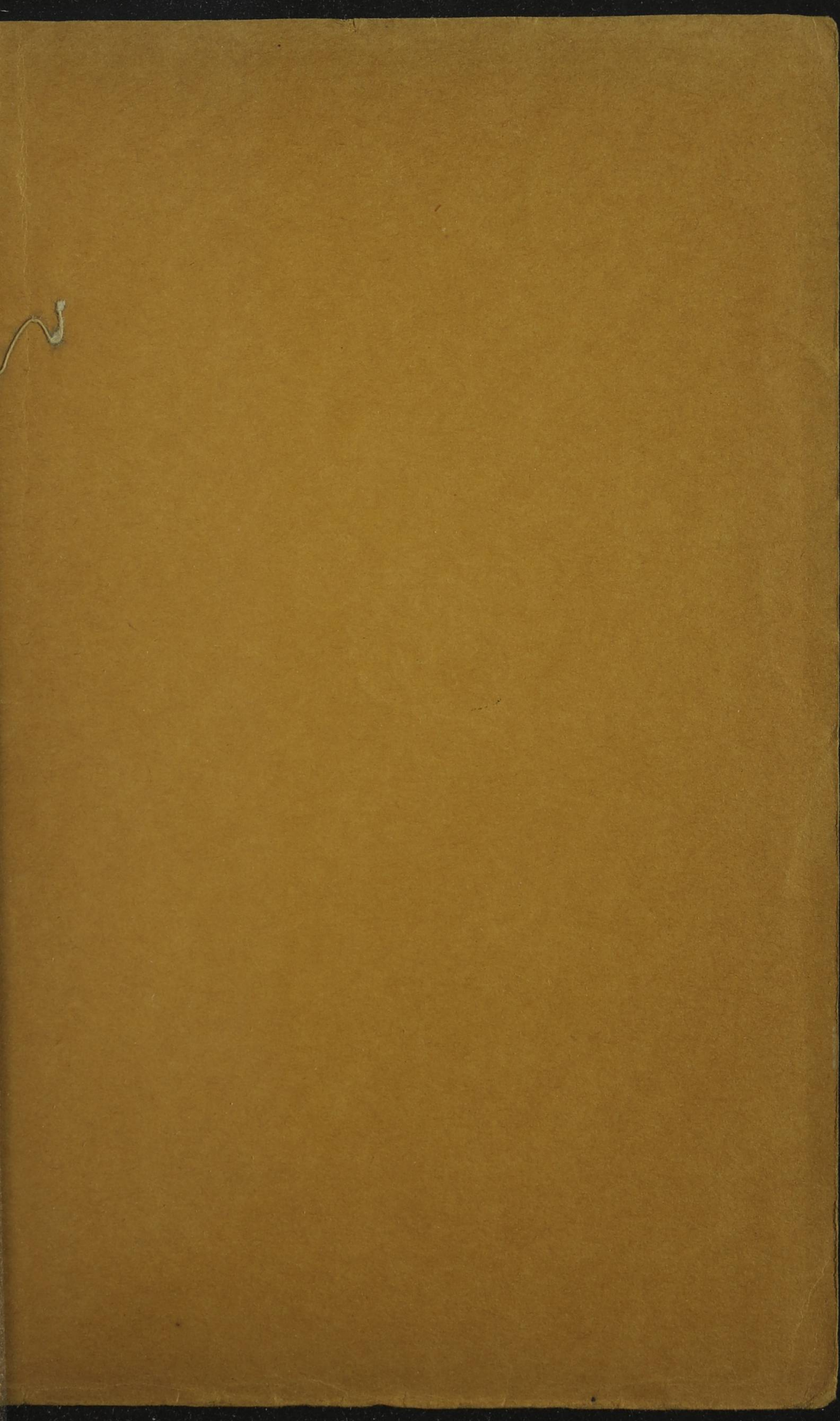
TABLE

L'Araignée de verre.....	7
Sicelides Musæ	81
Le Royaume des Morts	131









15